

LA VIE AUX ILLINOIS AU XVIII^e SIÈCLE

Souvenirs inédits de Marie-Anne Cerré

Un voyage de Montréal à Kamouraska en 1840

Annotés par Marthe Faribault-Beauregard



XVIIIth CENTURY LIFE IN THE ILLINOIS

The unpublished memoirs
of Marie-Anne Cerré

A journey from Montreal to Kamouraska in 1840

Annotated by Marthe Faribault-Beauregard

Translated by Michel Thibault

1157
5291
ARCHIV
HISTOIRE



La vie aux Illinois au XVIII^e siècle

Souvenirs inédits de Marie-Anne Cerré

Un voyage de Montréal à Kamouraska en 1840

Edition critique

Marthe Faribault-Beauregard

**PROPRIÉTÉ DE LA
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE**

XVIIIth century life in the Illinois

The unpublished memoirs of Marie-Anne Cerré

A journey from Montréal to Kamouraska in 1840

Annotated by

Marthe Faribault-Beauregard

Translated by

Michel Thibault

Couverture: Photographie d'une peinture représentant
Marie-Anne Cerré (1765-1828),
épouse de Pierre-Louis Panet
de William Von Moll Berczy
25 x 27 cm
collection Marthe Faribault-Beauregard

Maquette: Yves Bernard,
graphiste
Concept-exclusif

ISBN 2-920480-09-X

©1987 **Société de recherche historique**
Archiv-Histo Inc.
4315, boul. Rosemont
Montréal, Québec
H1T 2C8

Tous droits réservés

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Dépôt légal - 2^e trimestre 1987

Table des matières - Table of Contents

Avant-propos	vii
Note sur ma famille	2
Notices sur Louise-Amélie Panet, épouse de William Berczy et de sa famille	18
- Extrait d'une lettre de madame Berczy à une de ses amies à Québec	36
Note	42
- Extrait d'une lettre de madame Berczy	48
Voyage à Kamouraska	54
- Tableaux généalogiques	86
- La famille de madame Berczy	90
Correspondance	100
Bibliographie	123
Index	126
<hr/>	
Foreword	ix
About my family	3
Notes on Madam Louise-Amélie Panet, wife of William Berczy, and her family	19
- Extract of a letter from Madam Berczy to one of her friends	37
Note	43
- Extract of a letter from Madam Berczy	49
Travel to Kamouraska	55
- The Berczy's family	91
- Translator's notes	94
Correspondance	101
Bibliography	123
Index	126

Chez le même éditeur

Collection **Méthode**

Lafortune, Marcel. *Initiation à la paléographie franco-canadienne. Les écritures des notaires aux XVII^e-XVIII^e siècles*. Montréal, publié par la Société de recherche historique Archiv-Histo Inc., collection Méthode no 1, 1982, 59 pages.

Lafortune, Marcel. *Initiation à la paléographie franco-canadienne. Les écritures des notaires aux XVII^e-XVIII^e siècles*. Montréal, publié par la Société de recherche historique Archiv-Histo Inc., collection Méthode no 2, 1983, 71 pages.

Collection **Nos origines**

Robert, Normand. *Nos origines en France, des débuts à 1825, vol. 1: Béarn et Gascogne*. Montréal, publié par la Société de recherche historique Archiv-Histo Inc., 1984, 95 pages.

Robert, Normand, *Nos origines en France, des débuts à 1825, vol. 2: Guyenne et Périgord*. Montréal, publié par la Société de recherche historique Archiv-Histo Inc., 1985, 99 pages.

Collection **Parchemin**

Lafortune, Hélène et Normand Robert. *Inventaire des minutes notariales de Jacques-Eugène Faribault, 1831-1840*. Montréal, publié par la Société de recherche historique Archiv-Histo Inc., collection Parchemin no 2, 1981, xviii-382 pages.

Lafortune, Hélène et Normand Robert. *Inventaire des minutes notariales de Thomas Bédard, 1808-1858*. Montréal, publié par la Société de recherche historique Archiv-Histo Inc., collection Parchemin no 3, 1982, xvi-338 pages.

Lafortune, Hélène et Normand Robert. *Inventaire des minutes notariales de Pierre Mercier, 1809-1825*. Montréal, publié par la Société de recherche historique Archiv-Histo Inc., collection Parchemin no 4, 1983, x-495 pages.

Lafortune, Hélène et Normand Robert. *Inventaire des minutes notariales de Jean-Baptiste Daguilhe, 1749-1783 et de Régis Loisel, 1772-1774*. Montréal, publié par la Société de recherche historique Archiv-Histo Inc., collection Parchemin no 5, 2 tomes, 1984, xvii-1 118 pages.

AVANT-PROPOS

Les documents contenus dans ce volume m'ont été donnés, il y a déjà plusieurs années, par une cousine de mon père, Jacqueline de Martigny. L'auteur, Amélie Panet-Berczy, les avaient légués à sa soeur, Mélanie, épouse de Louis Lévesque. Pierre Lévesque, fils de ces derniers, seul continuateur de la lignée, devint l'héritier des papiers de famille, lesquels, à son décès, en 1906, furent partagés entre ses six filles: Marie-Louise, épouse de Richmond de Martigny; Mélanie, épouse de Louis-N. Dupuis; Laetitia, épouse de Joseph-Edouard Faribault, ma grand-mère; Estelle, épouse d'Auguste Rocher; Annette, épouse de Zotique Telmosse, et Berthe, épouse d'Alexandre Dupuis. Chacune recevant un certain nombre des dits documents.

Comme j'avais toujours fait preuve d'un intérêt tout particulier pour ces ancêtres venus des Illinois, j'ai eu le privilège d'être choisie pour conserver ce précieux document. Il a été le nerf-moteur qui m'a dirigé vers la carrière que j'ai choisie.

En le publiant, aujourd'hui, j'ai voulu lui ajouter des annotations afin d'apporter les corrections et les explications nécessaires à l'intelligence du récit. Celui-ci fournit aux lecteurs un aspect nouveau sur la vie menée par ces lointains colons, au XVIII^e siècle. Avec Amélie Panet-Berczy, vous participerez à la vie quotidienne, dans un manoir de campagne, au début du XIX^e siècle, et vous voyagerez, en voiture, jusqu'à Kamouraska, où, à l'époque, l'on se rendait pour refaire sa santé. Des tableaux généalogiques vous aideront, enfin à vous situer dans cette nombreuse parenté. Ces manuscrits sauront captiver tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, aux moeurs et aux usages du siècle dernier.

Marthe Faribault-Beauregard

FOREWORD

The documents published in this volume were given to me, some years ago, by one of my father's cousins, Jacqueline de Martigny. Their author, Amélie Panet Berczy, had left them to her sister Mélanie, wife of Louis Lévesque. Their son Pierre Lévesque, the only scion of the lineage, inherited the family papers which were divided between his six daughters when he died in 1906: Marie-Louise, wife of Richmond de Martigny; Mélanie, wife of Louis N. Dupuis; Laetitia, wife of Joseph-Edouard Faribault and my grandmother; Estelle, wife of Auguste Rocher; Annette, wife of Zotique Telmosse, and Berthe, wife of Alexandre Dupuis. Each one received a certain number of documents.

As I had always shown a particular interest in these ancestors from the Illinois, I had the privilege to be chosen to preserve this precious document. It was the mainspring that turned me toward my chosen career.

Now that the time of publication has come, I have felt the need to add to it those corrections and explanations that seemed necessary to the comprehension of the narrative. The latter will bring to readers a new perspective of the life of those faroff eighteenth century settlers. With Amélie Panet Berczy, you will join in the daily existence of a country manor at the beginning of the nineteenth century, and you will travel by carriage to Kamouraska, a popular health resort in those days. Finally, genealogical tables will clarify the family relationships of all these people. These manuscripts will be of interest to all those who are interested in the history, customs and habits of the last century.

Marthe Faribault-Beauregard.

Acte de baptême de Louise-Amélie Panet

Le Vingt Sept Janvier mil sept cent quatre vingt
neuf par nous Curé de Québec baptisé, a été baptisée
L'œuvrière née ce matin des légitimes mariages de
Pierre Louis Panet Cuisinier Griffier des Plaidoyers civils
et des procureurs de ce district et de Dame Marie Anne
Lévesque épouse de L'Honorable M. L'Amiral Panet
mère, et la Mère Marie Anne Marguerite Panet
tante de l'enfant qui ont signé avec le père et nous.
Ainsi signé au Registre P. L. Panet. Pierre Panet.
Marie Panet. Aug. D. Hubert C^{ur}

Note sur ma famille

Dailleboust le 15 novembre 1847

Tout s'oublie vite mais surtout les faits qui sont peu saillants. J'ai pensé que comme aîné (sic) de mon Frère et de mes Soeurs et par conséquent tenant de plus près à notre origine commune J'avais quant à elle plusieurs choses dans la mémoire où qu'ils ignoraient où auxquelles ils avaient fait peu d'attention qui pourraient peut être intéresser quelques uns des Miens qui viendraient après moi. Carc'est un désir assez naturel au Coeur humain que daïmer a remonter un peu vers sa source. Je vais donc, mais sans soins, mettre dans les lignes suivantes, fidelle à mes souvenirs tels qu'ils sont, tout ce que j'en sais.

Ma mère Marianne Serré, Céré ou Cerré, m'a dit en 1825, la questionnant a ce sujet, que son bisaïeul de Besançon en Franche Comté¹ était venu en Canada il y avait plus de cent ans avec un parti de cultivateurs tous gens choisis, de bonnes moeurs et très respectables. que (sic) plusieurs d'entre eux prirent des terres en Concessions aux environs «du Mont Royal». Son bisaïeul fut le premier concessionnaire d'une terre à la Côte St Paul éloignée d'à peu près une lieue de Montréal et en vue des bords du Lac St Pierre désêché (sic) depuis et elle fut toujours possédée par lun de ses descendants portant son nom jusque vers l'année 1798 ou 99 que mon Père l'acheta de M^r Gabriel Cerré² neveu de mon Père. Mon bisaïeul à moi, un Cerré dont j'ignore le nom de batême (sic) mourut jeune³. Sa femme se nommait «Madelaine Picard». Elle resta veuve avec plusieurs enfants dont trois étaient des garçons. C'était une femme d'un sens droit, pieuse, instruite dans sa religion et qui jusqu'à la fin de ses jours qui attenirent près de quatre vingts ans je crois fit chaque soir une lecture a haute voix dans la Sainte bible a sa famille rassemblé autour d'elle. Elle avait graduellement perdu la vue d'un oeil accident qui avec plus ou moins d'intensité S'est renouvelé chez plusieurs de ses descendants. à moi même les objets me paraissent maintenant une

¹ Jean Cerré, ou Serré, était fils de François Cerré et de Catherine Sergent, de Rivières-le-Bois, évêché de Langres, en Champagne. A son décès, le 22 février 1724, il avait 70 ans. Il naquit donc vers 1654, peut-être même à Besançon située à environ soixante kilomètres au sud-est. Il a dû arriver, en Nouvelle-France, entre 1681 et 1690. Il n'apparaît pas au recensement de 1681, mais passe des contrats devant Adhémar à partir de 1690. Il habite Côte St-Paul, à Montréal. Il épouse, à Montréal, le 9-2-1694, (contrat Adhémar du 7-2), Jeanne Pion (Nicolas et Jeanne Amiot). Son fils, Joseph, né à Montréal le 28-11-1695, épouse, en premières noces, le 27-7-1718, (contrat Lepaillieur), Madeleine Aubuchon, laquelle meurt sans postérité en 1729. Il convole une seconde fois, à Lachine, le 6-2-1730, (contrat Guillet de Chaumont du 5-2). Cette seconde épouse, Marie-Madeleine Picard, née en 1696, (fille de Jean-Gabriel et Madeleine Rapin), lui donna sept enfants, quatre garçons et trois filles. L'aîné, un garçon est décédé à un an, les autres sont Marie-Josèphe, 1731; Marie-Angélique, 1732; Jean-Gabriel, 1734; Antoine, 1736; Toussaint-Hyacinthe, 1737, et Marie-Madeleine, 1740. Joseph Cerré mourut à Montréal le 10-8-1748, à 43 ans.

² Ce Gabriel Cerré, né à Montréal le 21-2-1770, était le fils de son frère, Toussaint-Hyacinthe, et de Marie-Louise Heurtebise.

³ Voir note 1.

About my family

Dailleboust, 15 November 1847

Everything is soon forgotten, but especially so the facts that are not prominent. I thought that being the eldest among my brother and sisters, and being consequently closer to our common origins, I had certain memories thereof, of which they were unaware or to which they had given scant attention and which might interest some of my relations who will come after me. For it is rather a natural desire of the human heart to appreciate going back a bit to one's source. I shall therefore set down in the following lines, without any fuss, all that I know about it, as closely as I can recall.

When I questioned her on this subject, my mother, Marie-Anne Serré, Céré or Cerré, told me, in 1825, that her great-grandfather from Besançon, in Franche-Comté¹, had come to Canada over a hundred years before with a group of farmers, all well chosen, of good morals and very respectable, and (sic) that many of them had taken concessions^a of land in the area of the Mount-Royal. Her great-grandfather was the first concessionnaire of land at the Côte-Saint-Paul^b, about one league^c from Montreal, in sight of the shore of lake Saint-Pierre, dried up since then; it had always been the property of one of his descendants, bearing his name, until about the year 1798 or 99, when my father bought it from Mr. Gabriel Cerré², my father's nephew. My own great-grandfather, a Cerré whose Christian name I do not know, died young³. His wife's name was Madeleine Picard^d. She remained a widow with several children of whom three were boys. She was a straight-thinking, pious woman, reared in her religion and who, until the end of her days - which reached close to eighty years, I believe - would read aloud from the Holy Bible to her assembled family every evening. She had progressively lost the sight in one eye, which accident has reoccurred with variable intensity among several of her descendants. I myself now see things one size smaller in my left eye than in my right one. This good grandmother, having lived peacefully her whole life long at the Côte-Saint-Paul, died of

¹ Jean Cerré, or Serré, was the son of François Cerré and Catherine Sergent, of Rivières-le-Bois, bishopric of Langres in Champagne. He died at the age of 70 on 22 February 1724. He was thus born around 1654, perhaps even in Besançon, some sixty kilometers to the southeast. He must have arrived in New France between 1681 and 1690. He doesn't appear in the census of 1681 but does in contracts notarized by Adhémar beginning in 1690. He lived at Côte-St-Paul, Montreal. On 9 February 1694 (contract, Adhémar, 7 Feb.), he married Jeanne Pion (Nicolas, Jeanne Amiot) in Montreal. His son Joseph, born in Montreal on 28 November 1695, was first married on 27 July 1718 (contract, Lepailleur) to Madeleine Aubuchon, who died childless in 1729. He remarried in Lachinc, on 6 Feb. 1730 (contract, Guillet de Chaumont, 5 Feb.) This second wife, Marie-Madeleine Picard, born in 1696 (daughter of Jean-Gabriel and Madeleine Rapin), gave him seven children, four boys and three girls. The eldest, a boy, died at the age of one, the others were Marie-Josèphe, 1731; Marie-Angélique, 1732; Jean-Gabriel, 1734; Antoine, 1736; Toussaint-Hyacinthe, 1737, and Marie-Madeleine, 1740. Joseph Cerré died in Montreal on 10 August 1748, aged 43 years.

² This Gabriel Cerré, born in Montreal on 21 Feb. 1770, was the son of his brother Toussaint-Hyacinthe and Marie-Louise Heurtubise.

³ See note 1

fois plus petits de l'oeil gauche que du droit. Cette bonne grand mère après avoir vécu paisiblement toute sa vie à la Côte St Paul mourut seulement de vieillesse et sans maladie assise à son ordinaire au milieu de ses enfants avec lesquels elle sortait de S'entretenir. elle vivait encore en 1772⁴. Mon grand Père Maternelle Gabriel Cerré étoit son fils aîné. il naquit au mois d'Aout de 1734. Son Caractère étoit tout particulier et bien différent de Celui du reste de sa famille il n'étoit sans doute pas fait pour se trouver heureux dans la vie Stable et terre à terre d'un simple habitant. Un pauvre et ignorant maître décole qui pendant l'hiver alloit tour à tour passer 15 jours chez chacun des Cultivateurs de la Côte St Paul donna des leçons d'écriture et de lecture à gabriel et ses frères qui en profitèrent à la façon des jeunes Colons des Campagnes de ce tems Cest à dire fort peu. Si mon adolescent grand père n'étudiait pas du moins il songeait beaucoup. il songeait qu'en restant à la Côte St Paul, sans doute qu'avec du labeur comme ses prédécesseurs il pourvoit abondamment à ses besoins et ceux d'une famille. Mais quoiqu'il ne seroit jamais en toute sa vie qu'un petit habitant (ce qui ne voulait pourtant pas dire tout a fait, surtout alors, un paysan) Il songeait que la terre s'étendoit largement devant lui que les rivières étaient longues et menoient loin et que dans cette étendue spacieuse il pourroit peut être se faire une fortune moins restreinte que celle qu'il prevoyait devoir être son partage dans son pays natal Ce besoin de mouvement, de changement d'état, ce desir de voir et de ressentir du nouveau venait sans doute d'une energie innée en lui dont probablement il n'avait pas même alors la Conscience. Tout le degoutoit dans sa situation propre: Ses devoirs, ses habitudes et ses nécessités. Un jour dans la suite du temps Ma mère voulant savoir de lui sur les motifs qui lui avait fait abandonner la maison maternelle: ah ma fille S'écria t'il, quel sort que de passer sa vie à la queue de ses bestiaux! dans cette époque il se formait des parti de guerre qui allait comme on disait «frapper un coup sur les Colons anglais. à cette fin un bon nombre de Savages Se mit sous le Commandement de Mr de Belêtre⁵. Un des premiers citoyens de Montréal pour faire une expédition guerrière qui se rendit ultimement Sur la Belle Rivière. Gabriel Cerré saisit cette occasion de se jeter au milieu de sa destinée et s'y joignit Comme volontaire. Il n'y avait point d'avantages pecuniaires à obtenir dans Ces Courses. le gouvernement fournissait les voitures d'eaux, les armes, un Certain équipement et des vivres qu'on se procurait le plus souvent le long de la marche par la chasse. l'expédition accomplie qui s'était faite en deux semaines, deux mois ou deux ans suivant l'éloignement des lieux après avoir vu du Pays, mis sa vie continuellement

⁴ Madeleine Picard est décédée à Montréal, le 17-3-1776.

⁵ François-Marie Picoté de Belestre, officier dans les troupes de la Marine, né à Lachine, Gouvernement de Montréal, le 17 novembre 1716, fils de François-Marie et de Marie-Catherine Trottier Desruisseaux. En 1749, le commandant de La Galissonnière nomma le commandant Celoron de Blainville à la tête d'une expédition militaire pour aller combattre des Miamis de la région de L'Ohio, lesquels s'étaient ralliés aux Anglais. La force armée n'ayant pas été jugée suffisante, le gouverneur, M. de La Jonquière, chargea Picoté de Belestre d'aller lui prêter main forte et de lui rendre compte de la gravité de la situation. Celui-ci partit à l'automne de 1751.

mere old age, without sickness as such, sitting as usual among her children with whom she had just been conversing. She was still living in 1772⁴. My maternal grandfather, Gabriel Cerré, was her eldest son; he was born in the month of August of 1734. His character was quite particular and very different from that of the rest of his family. He was presumably not constituted to be happy in the stable, down-to-earth life of a simple habitant⁵. A poor and ignorant schoolmaster, who would spend spend 15 days with each of the Côte-Saint-Paul farmers during the winter, gave lessons in writing and reading to Gabriel and his brothers who took advantage of them in the manner of young country settlers of the time, to wit, very little. But if my youthful grandfather studied little, at least he thought a lot. He perceived that if he stayed on the Côte-Saint-Paul, like his predecessors, he could, with hard work, probably provide amply for his needs and those of a family. But he would never be more than a small habitant (which however did not exactly mean a peasant, especially in those days) his whole life long. This need to move, to change his situation, this desire to see and feel new things no doubt came from some energy born within himself of which he was probably not even aware at the time. Everything about his situation then was distasteful: his duties, his habits and his necessities. One day, years later, my mother wished to learn from him his reasons for leaving: *Ah, my daughter, he cried, what a fate to spend one's life tailing along behind one's livestock!* At that time⁶, war parties were formed to go, as it was put, *to strike a blow against the English settlers*. To this end, a fair number of Indians rallied to the leadership of M. de Belêtre⁵, one of the principal citizens of Montreal, to go on an expedition of war which ultimately reached the Belle Rivière [Beautiful River, i.e.: The Ohio]. Gabriel Cerré jumped at this chance to *throw himself into his destiny* and joined up as a volunteer. There were no pecuniary advantages to be gained by these expeditions. The government supplied the boats, weapons, some equipment and foodstuffs, which were more often obtained along the way by hunting. Once the expedition was over, having taken two weeks, two months or two years, depending on the distance, and after having seen a lot of country, continually put one's life in danger from a thousand possible accidents along the way and from the war carried out in the fashion of the barbarians, one came back home no richer, but more of a man and more highly considered. But Cerré did not feel like going back too soon. My mother said that his own [mother] had wept copiously at their parting. My dear mother, [he said], console yourself. If I should have no luck in this life, at least you and my brothers will not witness my suffering,

⁴ Madeleine Picard died in Montreal on 17 March 1776.

⁵ François-Marie Picoté de Belestre, officer in the Navy Troops, born at Lachine, Government (i.e. District) of Montreal on 17 Nov. 1716, son of François-Marie and Marie-Catherine Trottier Desruisseaux. In 1749, Commandant de La Galissonnière appointed Commandant Céloron de Blainville to lead a military expedition against some Miamis of the Ohio region who had rallied to the English. The strength of the detachment having been judged insufficient, the governor, M. de La Jonquière, ordered Picoté de Belestre to lead reinforcements and to take account of the gravity of the situation. The latter left in the autumn of 1751.

en péril par les mille accidents de la route et de la guerre pratiquée à la façon des barbares on s'en revenoit chez soi non plus riche, mais plus homme et plus considéré Mais Cerré n'avoit pas l'envie du retour prochain. Ma mère dit il a la sienne qui pleurait à sanglots en se separant de lui ma chère mère, Consoloz vous. Si je n'ai pas de chance dans la vie ni vous ni mes frères du moins ne serai les témoins de ma misère, car je ne reviendrai plus, mais je ne vous oublierez jamais et si Dieu bénit mes desseins vous aurez je le jure votre part de ma bonne fortune (et il a été un fils généreux) Adieu, Adieu. il avait lors de son départ dix neuf ans. Je nai qu'un souvenir confus de ce que fit le parti de guerre ou il s'était adjoint, excepté que mon aïeul fut témoin de tant de Massacres cruels même de celui denfants à la mamelle, il vit tant de chair Sanglante qu'ayant l'imagination vive et le coeur sensible il demeura presque une année sans pouvoir mettre un morceau de viande dans sa bouche; du bled dinde bouilli fut presque sa Seule nourriture. L'expédition fini il se trouva a Michilmakina il y passa un hiver⁶ Un Père jésuite était le Missionnaire du lieu. il prit le jeune homme en amitié. il voulut bien chercher a perfectionner Sa petite éducation et avec je crois assez peu de Succes: il n'était pas poussé par son naturel vers ce genre damélioration. Nonobstant, cela le Missionnaire avec son tact de Jesuite reconnut qu'enfouie Sous cette ignorance gissait une forte capacité et il se forma une opinion favorable d'après le reste de la conduite de son coeur. ausi le recommanda til a un marchand gros traiteur, qui au printemps, lui fournit une pacotille pour aller faire la traite avec les Sauvages. Il se determina daller commercer avec les Nations frequentant les environs du Mississipi (par la suite il a beaucoup trafique dans le Missouri et autres Pays Sauvages) et il se rendit aux Contrées qu'on appellait Les Illinois. Son Commerce dès l'abord eut du Succès. et ce qui y contribua beaucoup C'est quil sut Se faire aimer des Sauvages ce qui contribua considérablement a sa réussite et il ne leur vendait pourtant pas alors de liqueurs Ce qui était défendu par des lois que la conscience approuvaient. Les Illinois étaient un beau pays mais très peu peuplé au milieu du Siecle dernier. Les habitants étaient rassemblés dans de fort chétifs villages ou villes et dans leurs alentours Sur des fermes qu'on appelait là des habitations. Ils possedaient des Esclaves nègres, vivaient toujours avec facilité plusieurs jouissaient de laisance et quelques uns dentreux étaient déjà riches. Le plus grand nombre de ces familles avaient été fournis par le Canada, mais la douceur du climat lavoisinement avec les nations sauvages, quelque fois même le mélange avec leur Sang l'institution de lesclavage qui avait atteint son libre jeu, joint à ce qun Certain nombre de créoles des iles fréquentaient la Nouvelle Orléans métropole naturelle de tout le Cours du Mississipi, reflétait leurs Meurs Sur les Collons avait déjà Modifié remarquablement Cette Masse originaire des bords du St Laurent. La Constitution corporelle de ces colons S'en ressentit, les femmes des plus petits habitants ne faisant jamais de durs travaux etoient plus jolies et d'une taille plus

⁶ Ce père Jésuite aurait pu être le Père du Jaunay qui y exerça son ministère de 1744 à 1756. Le Père L. Lefrauc, s.j., y fut aussi présent de 1753 à 1758.

as I shall not return; but I shall never forget you, and if God should bless my intentions, you shall, I swear to you, have your share of my good fortune. Farewell, farewell (and he was indeed a generous son). He was nineteen years old when he left. I have only a confused remembrance of what was done by the war party that he joined, except that my forbear witnessed so many cruel massacres, including even of suckling children, he saw so much bloody flesh that, having a vivid imagination and a sensitive heart, he could not put a piece of meat into his mouth for almost a year; boiled corn was almost his only food. The expedition over, he found himself at Michilmakina⁶; he spent a winter there⁶. A Jesuit father was the local missionary. He conceived a friendship for the young man and wished to attempt to perfect the latter's faulty education, with, I believe, rather little success; he was not naturally inclined towards this kind of betterment. Nevertheless, the missionary's Jesuit tact perceived that, buried beneath that ignorance there lay strong abilities and he formed a favorable opinion from the alternate qualities of his [Cerré's] nature. He therefore recommended him to an important trading merchant who, in the spring, supplied him with a stock of trade goods to go trading among the Indians^b. He determined to go and trade with the nations who frequented the Mississippi river region (afterwards he did a lot of trading in the Missouriⁱ and other Indian lands) and he went to the country called the Illinois. His trading was successful from the start and what contributed to this a great deal was that he knew how to make the Indians like him, which contributed considerably to his success, although he sold them no liquors. This was forbidden by laws which conscience approved. The Illinois was a lovely land but very sparsely inhabited in the middle of the last century. The inhabitants were grouped together in very small villages or towns and on farms close by that were called habitations. They owned Negro slaves, always lived at ease; many were quite well off and a few were already rich. Most of these families had come originally from Canada, but the gentleness of the climate, the closeness of the Indian nations, sometimes indeed the admixture of their blood, the institution of slavery, which was freely practiced, as well as the fact that a certain number of Creoles of the islands [West Indies] frequented New Orleans, the natural metropolis of the whole Mississippi region, all influenced the settlers' ways and had already transformed considerably this population originating on the banks of the Saint Lawrence. The physical constitution of the settlers was affected; the wives of the most modest of the habitants, never having to do hard work, were prettier and better formed than Canadian women, tall for the most part. They had a certain air of nonchalance and melancholy that was rather attractive. Slower in their movements and more vivacious in their passions than their mothers from Canada, they soon lost their freshness which was as ephemeral as that of a rose. Many of them, already formed by the age of ten, were married at fourteen; they hurried along through life. The

⁶ This Jesuit Father may have been Father du Jaunay who exercised his ministry there from 1744 to 1756. Father L. Lefranc, s.j., was also there from 1753 to 1758.

dégagée que les Canadiennes, grandes pour la plupart. Elle avait un certain air Nonchallant et mélancolique qui intéressait. Plus lentes dans leurs mouvements et plus vives dans leurs passions que leurs Mères du Canada elles s'usaient promptement leur fraîcheur Comme Celle de la rose ne durait qu'un instant beaucoup dentelle déjà formé dès l'âge de dix ans se mariaient à 14. elles marchaient grand train dans la vie. les hommes moins aimables que le sexe plus faible ne manquaient pourtant pas de talents naturels, d'ailleurs ils étaient bien plantés, Souples adroits à faire les exercices du corps surtout bons danseurs. quand ils ne chassaient pas ou ne couraient pas le cheval par pari ou par simple amusement leur temps, Cette chose si précieuse, se passait à ne rien faire, livrés à l'oisiveté et à l'accomplissement de leurs volontés des l'enfance et leur esprit n'étant point cultivés, on ne pouvait espérer que les faibles population alors mais devant s'accroître pourrait beaucoup prospérer établir sur de telles fondation une société propre et respectable, et C'est ce que leur état présent N'a que trop prouvé et démontré la justesse de Ces prévisions. Mis à part un certain nombre d'individus à qui par la force des circonstances ou par une meilleure organisation intellectuelle ont prospéré. dans un des villages donc des Illinois situé sur la Rivière des Kaskaskias tombant dans le Mississipi vivait une jeune fille, elle se nommait la fontaine⁷ son Père était né dans le Canada. elle se maria très jeune à un homme dont j'ai perdu le nom elle en eut plusieurs enfants toutes des filles je crois et il mourut. En seconde noces elle épousa un nommé Giard, Natif je pense du Canada Sans en être certaine, à peu près en l'année 1748 il naquit une fille unique de Cette union Marie Catherine Giard⁸ qui devint mon aïeule

⁷ Il s'agit de Marianne de Lafontaine, née à la Pointe-aux-Trembles de Québec, (Neuville), le 27-3-1709 et baptisée le 28, fille de Jean de Lafontaine, chirurgien, originaire de Pavilly, pays de Caux, archevêché de Rouen, marié à la Pointe-aux-Trembles (Québec), le 16-8-1703, à Catherine Hardy. Cette dernière est décédée le 9-4-1709 au même endroit. Marianne Lafontaine se maria une première fois, à Québec, le 18-2-1732, à Ignace Martin, fils de Pierre et Marie Buot. Ignace Martin était né à St-François, I.O., le 8-12-1686, baptisé le 8. Ce couple disparaît des registres d'état civil, on ne le retrouve ni au Québec, ni dans les registres des forts français. Ignace Martin a dû mourir peu de temps après son mariage, car Marianne Lafontaine se maria à Kaskaskias, le 12-10-1734, à Antoine Giard, né à Montréal le 28-3-1682, du mariage de Nicolas Giard et de Claude Prat. Antoine Giard était fermier et officier de milice à Kaskaskias. Il possédait de nombreuses terres. Marianne Lafontaine avait une sœur, Catherine, née aussi à la Pointe-aux-Trembles (Québec), le 29-3-1707. Cette dernière se maria, à Ste-Foy, le 17-2-1726, à Jean-François Mercier. Ce couple eut une fille, née et décédée à Québec, en 1727. François Mercier était déjà allé aux Illinois, en 1725. On l'y retrouve quelques années après son mariage, à Cahokia, où il exerce son métier de forgeron. Il est l'un des premiers à y amener sa femme. Il a trois enfants, quatre esclaves, deux employés. À sa mort, arrivée avant juin 1770, sa belle-sœur, Marie-Anne Giard, veuve d'Antoine Giard, est son héritière.

⁸ Le recensement de Kaskaskias, de 1752, mentionne la veuve Giard, sept enfants, dont deux fils. Antoine Giard mourut en 1746 ou 1747. Sa fille, Catherine, s'est mariée à 16 ans 1/2, le 24 janvier 1764, elle serait donc née en 1747. La succession de son père fut réglée en 1752. Un document de 1750 est signé par un Antoine Giard, lequel pourrait être un de ses fils? Par contre, on retrouve, à Kaskaskias, les mariages de deux autres de ses filles: Marie-Anne, mariée le 22-11-1757 à Nicolas Caillot dit Lachance, charpentier, et Marie-Angélique, mariée le 24-1-1758, à Etienne Nicolle. Le règlement de la succession nous apprend que trois de ses filles héritèrent de ses propriétés situées au fort de Chartres, et l'on ne trouve pas trace des autres enfants aux Illinois, ni ailleurs.

Marie-Anne Giard et Nicolas Caillot eurent treize enfants, tous nés à Kaskaskias. Ils allèrent habiter à Ste-Geneviève, au Missouri, vers 1790.

men, less agreeable than the weaker sex, were nonetheless not without abilities; actually, they were sturdy, supple, physically dexterous and especially good dancers. When they were not out hunting, or racing horses on wagers or simply for amusement, their time, that oh! so precious thing, was spent doing nothing, given over to idleness and to the satisfying of whims, and thus from childhood. Their minds not being cultivated, one could not expect [much from them, but it could be construed that] as the population grew, it could prosper greatly and become the foundation of a fine, respectable society; and this is what the present state of affairs has only too well proven, illustrating the truth of those predictions. Except for a certain number of individuals who by the force of circumstances or a better intellectual organisation have prospered⁷. So, in one of those villages of the Illinois, lying on the Kaskaskias river which flows into the Mississippi, there lived a young girl whose name was Lafontaine⁷, her father had been born in Canada. She was married very young to a man whose name I have forgotten and had by him several children, all girls I believe, and he died. She married a second time, a man named Giard, a native of Canada I believe, without being certain; about the year 1748 an only daughter was born to this union, Marie-Catherine Giard⁸, who became my maternal grandmother. Her father died when she was still a child and my great-grandmother, who had a tender heart or who perhaps knew how to be charming, contracted new ties with a scion of the

⁷ This was Marianne de Lafontaine, born at Pointe-aux-Trembles near Québec (Neuville) on 27 March 1709 and baptized on the 28th, daughter of Jean de Lafontaine, surgeon, a native of Pavilly in the Caux region, archbishopric of Rouen, married at Pointe-aux-Trembles (Québec) on 16 August 1703 to Catherine Hardy. The latter died on 9 April 1709 at that place. Marianne Lafontaine was first married in Québec, on 18 Feb. 1732 to Ignace Martin, son of Pierre and Marie Buot. Ignace Martin was born at St-François on the Isle of Orleans on 8 Dec. 1686, baptized the same day. This couple disappears from the civil registers and cannot be found in those of either Québec or the French forts. Ignace Martin must have died shortly after his marriage, as Marianne Lafontaine was remarried at Kaskaskias, on 12 Oct. 1734, to Antoine Giard, born in Montreal on 28 March 1682 to Nicolas Giard and Claude Prat. Antoine Giard was a farmer and militia officer at Kaskaskias. He had a good deal of land. Marianne Lafontaine had a sister, Catherine, also born at Pointe-aux-Trembles (Québec), on 29 March 1707. The latter was married to Jean-François Mercier at Ste-Foy on 17 Feb. 1726. This couple had a daughter, born and deceased at Québec in 1727. François Mercier had already been to the Illinois in 1725. We find him there a few years after his marriage, at Cahokia, where he was a blacksmith. He was among the first to bring his wife. When he died, before June of 1770, his sister-in-law, Marie-Anne Giard, widow of Antoine Giard, was his heir.

⁸ The 1752 census of Kaskaskias mentions the widow Giard, seven children, including two sons. Antoine Giard died in 1746 or 1747. His daughter Catherine was married at 16 1/2 on 24 January 1764, so she was born in 1747. Her father's succession was settled in 1752. A 1750 document bears the signature of one Antoine Giard, perhaps one of his sons? Again, the marriages of two other daughters have been found at Kaskaskias: Marie-Anne, married on 22 Nov. 1757 to Nicolas Caillot dit Lachance, carpenter, and Marie-Angélique, married on 24 Jan. 1758 to Etienne Nicolle. The inheritance settlement tells us that three of his daughters inherited property at Fort de Chartres, and we find no trace of the other children, in the Illinois or elsewhere.

Marie-Anne Giard and Nicolas Caillot had thirteen children, all born in Kaskaskias. They moved to St. Genevieve, in Missouri, around 1790.

Marie-Angélique and Etienne Nicolle dit Lesbois settled in Cahokia. They met a tragic fate there. During the winter of 1778-1779, they were poisoned by one of their slaves who wanted to make them nicer. The murderer was hanged and their uncle, Gabriel Cerré was appointed guardian to the minor children.

maternelle. son père mourut quelle etait encore dans l'enfance et ma bisaieule qui avait l'âme tendre ou qui peut être savait charmer Contracta de nouveaux liens avec un rejeton de noblesse un Gentil homme François se nommant Monsieur de Renom⁹. il ne surgit point d'enfants de ce troisieme mariage. Mon grand Père gabriel Cerré trafiquant comme je l'ai dit dans toutes les parties des Illinois fit plusieurs séjours au Village des Kaskakias. Il logeait chez M^{de} de Renom qui avait du bien venant principalement de son Second mariage¹⁰. il se prit d'inclination pour Mlle giard qui l'aima en retour. M^{de} de Renom appréciait M. Cerré l'accepta avec plaisir lui accorda Sa fille avec joie et le mariage eu lieu dans le commencement de lan 1764¹¹. le poux agé de 30 ans et lépouse de 16 1/2. Cette jeune personne était grande bien faite Sa peau fort blanche de fait legerement moins au visage trait que j'ai remarqué chez plusieurs individus nés aux Illinois. elle n'était pas une beauté mais ce qu'on appelle une belle personne. elle avait du jugement de lesprit et elle avait autant d'education qu'il avait été possible de lui en donner dans ces pays perdus ou elle avait reçu le jour. cest à dire quelle savait lire et écrire mais je dois dire que j'ai lu plusieurs lettres d'elle écrites en differant tems a ma mère infiniment mieux dictées que celles de la plupart de nos Canadiennes de ce temps là.

elle s'exprimait en fort bons termes et son français comme celui des hommes créoles des Illinois sonnait agréablement à entendre nous en quelque mots tels que Ceux Ci: jonne le o prononcé comme dans le mot hotte. Côte haute. elle disait un visage jonne et une Cotte hotte. Elle parlait presque toujours a ses esclaves en français negre. elle aimait sa religion mais dans cette faible colonie faute de moyens sans doute, elle était si peu surchargé de pratique qu'on marchait lestement vers le Ciel, les coeurs bien disposés se contentant d'aimer dieu et de le servir sans faute pour les autres ils étaient rarements des sepulchres blanchis, et ils n'était pas a même de Cacher leurs vices sous la Sainte protection d'anciens confesseurs comme nos devots du Canada étaient si a même de le faire. Enfin Catherine giard fille bien élevée pour son pays et son tems, fut une épouse vertueuse, une bonne mère et un membre respectable de la Société ou elle vivait. il faut tout dire elle avait de la roideur dans le caractere pour ne pas dire trop de hauteur l'habitude d'avoir des esclaves rend d'ailleurs Ceux qui sont protégés a l'orgueil. elle detestait les Sauvages qui avait fait la fortune de son mari et la faisaient

Marie-Angélique et Etienne Nicolle dit Lesbois, allèrent s'établir à Cahokia. Ils y conaurent un sort tragique. En effet, ils seront empoisonés, durant l'hiver 1778-1779, par un de leurs esclaves, qui voulait les rendre plus gentils. L'assassin fut pendu et leur oncle, Gabriel Cerré, fut nommé tuteur des enfants mineurs.

⁹ Jean-Baptiste De Renom est né à Québec, le 23 mai 1714, fils de Jean, de Cork, Irlande, et de Marguerite Joly. Il a épousé Marianne Lafontaine, veuve Giard, à Kaskaskias, le 21 mars 1752, sous le nom de Domon.

¹⁰ Antoine Giard était un homme dynantique. il possédait une ferme, et de nombreuses terres cultivées qu'il louait parfois à d'autres colons. Il faisait aussi la traite des fourrures. Il géra plusieurs successions pour des gens de Kaskaskias. En 1744, il fut nommé tuteur des deux filles de François-Marie Bissot de Vincennes.

¹¹ Le mariage de Catherine Giard et de Gabriel Cerré, fut célébré, à Kaskaskias, le 24 janvier 1764.

nobility, a French gentleman named Mr. de Renom⁹. No children were born of this third marriage. My grandfather Gabriel Cerré, trading, as I have said, in all parts of the Illinois, stayed several times at the village of Kaskaskias. He would stay at Madam de Renom's house, she having property coming mostly from her second marriage¹⁰. He became smitten with Miss Giard who loved him in return. Madam de Renom thought well of Mr. Cerré, accepted him with pleasure, joyfully granted him her daughter's hand and the marriage took place at the beginning of the year 1764¹¹, the groom being 30 years old and the bride 16 1/2. This young person was tall and well formed, her skin very white, though less so on the face, a trait that I have noticed of several people born in the Illinois. She was not a beauty but what one calls a lovely person. She had judgment and wit and she was as well educated as was possible in that isolated country where she was born. That is to say, she could read and write, but I must say that I have read several letters that she wrote at different times to my mother, [that were] infinitely better composed than those of most of our Canadian girls of those days. She expressed herself very well and her French, like that of the Illinois Creole men, was pleasing to the ear [...]. A few words such as these: *jonne* [jaune], the o pronounced as in the word *hotte*; *côte haute*. She said *un visage jonne* and *une cote hotte* [un visage jaune et une côte haute: a yellow face and a high hill]^k. She almost always spoke to her slaves in Negro French^l. She loved her religion but in that lax colony, no doubt through lack of means, she was so little overburdened with practice that [she] marched on easily toward Heaven, [her] heart well-disposed, content to love God and to serve Him faithfully; other people were rarely whitened sepulchers and could not even hide their faults under the holy protection of ancient confessors like our *dévots* [overpious] of Canada were so able to do. In short, Catherine Giard, a well-bred up girl for her country and time, was a virtuous wife, a good mother, and a respectable member of the society in which she lived. To be completely honest, she had something of a stiff character, not to say too much haughtiness. The custom of keeping slaves tends to make such people prideful. She detested the Indians who had made her husband's fortune and were still making it. I am not very surprised, for I know from personal experience that, around a house, they are the most tiresome and indiscreet people in the world, and then the [white] men tend to go too far with the Indians, driven by the lure of gain to tempt them as much as possible. So I suppose that a woman brought up like my grandmother could not but find distasteful the camps of the true children of the

⁹ Jean-Baptiste de Renom was born at Quebec on 23 May 1714, the son of Jean, from Cork, Ireland, and Marguerite Joly. He married Marianne Lafontaine, widow Giard, in Kaskaskias on 21 March 1752, under the name Dornon.

¹⁰ Antoine Giard was a dynamic man, he had a farm and several parcels of cultivated land that he sometimes rented to other settlers. He also traded in furs. He administered several successions for Kaskaskias people. In 1744, he was appointed gardian to the two daughters of François-Marie Bissot de Vincennes.

¹¹ The marriage of Catherine Giard and Gabriel Cerré was celebrated in Kaskaskias on 24 January 1764.

encore, je m'en suis pas très Surprise Car je sais par mon expérience qu'entour d'une Maison ce sont les gens les plus incommodes et les plus indiscrets du monde, et puis les hommes sont enclins à aller trop loin avec les sauvages qui par l'appas du gain font tous leurs efforts pour les tenter que je suppose bien qu'une femme élevée comme ma grand Mère ne pouvait avoir que du dégoût du campement des vrais enfants du Sol. Mais cette cause de son aversion je la suppose est une conjecture vraisemblable mais j'en ignore la vérité. Le premier fruit de l'union de Gabriel Cerré avec Catherine Giard fut une fille qui naquit dans le mois de Novembre de l'année de leur mariage 1764 on la nomma sur les fonds Marie Anne, mais elle fut toujours appelée Manon¹². On prit l'eau pour le baptême dans une grande Coquille venue des bords de la mère ou se jette le Mississipi qu'elle apporta avec elle en Canada la conservant avec soin et que j'ai eu long temps en ma possession. Ma grand mère la nourrit de son propre sein au lieu de lui faire sucer le lait d'une negresse, coutume presque générale dans le pays. C'était un bel enfant, forte vigoureuse annonçant de grands talents naturels très vive, très volontaire altière et dès qu'elle put parler et marcher on lui donna un petit negre et une petite negresse pour l'amuser et faire toutes ses volontés! Mon grand Père Continuait son Commerce l'augmentant, il apportait loin dans ce chemin accompagné de plusieurs Commis qui faisaient la traite pour lui avec les différentes Nations Sauvages nombreuses alors qui habitaient Ces grands pays, puis il envoyait les pelleteries divers qu'il avaient obtenues en retour de ses Marchandises soit à Montreal soit à la Nouvelle Orléans pour être transportés en Europe ou dans ces années elles obtinrent de haut prix, il descendoit lui même à la Nouvelle Orleans dans des voitures de deux qu'on appelait des Pirogues et conduites par ses negres. Sa fortune s'accroissait rapidement par l'état favorable du Commerce Son activité, son intégrité l'affection des Nations Sauvages pour lui et de plus sa bonne chance¹³. Il Survint aussi, je crois, la troisième année de son mariage je crois une immense inondation du Mississipi et de ses affluents, le village des Kaskaskias fut entièrement inondé et presque détruit¹⁴ de manière que la plupart de ses

¹² Marie-Anne Cerré est née le 10 décembre 1764. Elle fut baptisée le 30, à Kaskaskias. Son parrain fut Louis Cabassier, sa marraine, Marie-Anne Giard.

¹³ Gabriel Cerré établit son commerce à Kaskaskias vers 1755. Il voyageait énormément et fut l'un des principaux marchands du pays des Illinois. Au cours de sa carrière, il fit de nombreux voyages à Montréal et à la Nouvelle-Orléans. Il expédiait des marchandises, fusils, munitions, étoffes, tabac, objets de métal, aux Illinois, en échange de fourrures et autres marchandises. En 1776-1777, il passa l'hiver à faire la traite chez les Mascoutens et les Kikapous.

¹⁴ S'agit-il de la troisième année du mariage de Gabriel Cerré, en 1764, ou de celui de sa fille Marie-Anne, en 1781? James Neal Primm, dans son livre «Lion of the Valley- St.Louis, Missouri», nous dit que, vers 1767, les rives du Mississipi se couvraient régulièrement de huit à neuf pieds d'eau. Par contre, la plus importante inondation eut lieu en 1785.

¹⁵ St-Louis fut fondé le 14 février 1764, par Pierre Laclède et Auguste Chouteau, alors âgé de 14 ans, lequel dirigeait une trentaine d'employés de Maxent, Laclède et Cie. de la Nouvelle-Orléans, la construction du village débuta le lendemain. De nombreux habitants de Kaskaskias, chassés par les crues dévastatrices du Mississipi, ou par l'arrivée des troupes anglaises, traversèrent le fleuve pour s'établir à Ste-Geneviève, ou à St-Louis. Gabriel Cerré alla s'établir à St-Louis, en 1779. Il devint rapidement l'un des hommes les plus riches de la ville. Il obtint plusieurs concessions de terre du gouvernement espagnol. Il possédait une maison de ville et une propriété rurale, une ferme d'élevage, quarante-trois esclaves.

soil. This, I suppose is realistic conjecture as to the cause of her aversion, but I cannot say if it is the true one. The first fruit of Gabriel Cerré's union with Catherine Giard was a girl born in the month of November of the year of their marriage, 1764, and she was christened Marie-Anne, although she was always called Manon¹². The water for the baptism was taken up with a large shell from the shore where the Mississippi flows into the sea; she brought it with her to Canada, keeping it carefully and I had it in my possession for a long time. My grandmother nursed her at her own breast instead of having her suck the milk of a Negress, following an almost general custom of the country. She was a pretty child, strong, vigorous, showing promise of great natural abilities, very vivacious, very willful, haughty, and as soon as she was able to speak and walk, she was given a little Negro and a little Negress to amuse her and do all her bidding! My grandfather carried on with his business, extending it; he went far out, accompanied by several clerks who traded for him with the different and numerous Indian nations who then inhabited those extensive lands. Then he would send the various pelts he had obtained in trade for his goods to either Montreal or New Orleans, whence they were transported to Europe where, in those years, they brought high prices. He went down to New-Orleans himself in boats^m called *pirogues* manned by his Negroes. His fortune grew swiftly through the favorable state of trade, his activity, his integrity, the affection of the Indian nations for him, and also his good luck¹³. It came about also, in the third year of his marriage, I believe, that there was an extensive flood of the Mississippi and her tributaries; the village of Kaskaskias was completely flooded and almost destroyed¹⁴, to the extent that most of the inhabitants who could do so, abandoned it and went to settle higher up on the Mississippi at the small village, called a *town* for emphasis, of Saint Louis¹⁵, then consisting of a very small number of houses, increased by the newcomers, and which now, as the capital of the state of Missouri, has a population of 3000 thousandⁿ inhabitants, of either Creoles, descendants of Americans from the United States, or Germans. I have heard it said that the wheat which was grown in the fields bordering the Kaskaskias river during the

¹² Marie-Anne Cerré was born on 10 December 1764. She was baptized on the 30th in Kaskaskias. Her godfather was Louis Cabassier, the godmother, Marie-Anne Giard.

¹³ Gabriel Cerré established his business in Kaskaskias around 1755. He travelled extensively and was one of the principal merchants of the Illinois country. Throughout his career, he travelled many times to Montreal and New Orleans. He sent merchandise, guns, ammunition, cloth, tobacco, metal objects to the Illinois, to exchange for furs and other merchandise. In 1776-1777 he spent the winter trading with the Mascontens and Kickapoos.

¹⁴ Was it the third year of Gabriel Cerré's marriage, in 1764, or that of his daughter Marie-Anne, in 1781? In his book *Lion of the Valley - St. Louis, Missouri*, James Neal Primm tells us that around 1767 the banks of the Mississippi were regularly flooded under eight or nine feet of water. However, the worst flood occurred in 1785.

¹⁵ St. Louis was founded on 14 February 1764 by Pierre Laclède et Auguste Chouteau, then 14 years old, who led about thirty employees of Maxent, Laclède and Co., of New Orleans; construction of the village began the next day. Many inhabitants of Kaskaskias, fleeing the devastating Mississippi floods or the arrival of English troops, crossed the river to settle at St. Genevieve or St. Louis. Gabriel Cerré settled in St. Louis in 1779. He quickly became one of the richest men of the town. He obtained several land concessions from the Spanish government. He owned a house in town and a property in the country, a stock-farm, forty-three slaves.

habitants qui purent le faire abandonner et furent établis plus haut sur le Mississipi au petit village dite par emphase la ville de St Louis¹⁵ formé d'un très petit nombre de maisons qu'augmenterent les nouveaux venus, et qui maintenant Capitale de l'état du Missouri a une population de 3000 mille habitants soit créoles descendants américains des états-Unis ou Allemands. j'ai oui dire que les bleds froment qui la Saison suivante l'inondation furent semés sur les champs bordant la Rivière Kaskaskias pousserent si hauts qu'on ne pouvait y voir un homme à cheval, mais au bout de cette paille furieuse il ne se montra qu'un long épi ne contenant point de grain formés et qu'il ne fut ainsi trois années de suite. Le second enfant de ma grand Mère fut ma tante Therese depuis M^{me} Chouteau¹⁶, il lui naquit ensuite une fille qui mourut dans les huit premiers jours de sa Vie du tetanos¹⁷, accident qui arrive dans plusieurs endroits des bords de la mer de l'Amérique aux climats chauds. La petite Manon était fort jolie et fut l'enfant chéri de son père sa Mère et M^{me} de Renom. les Sauvages des environs qui remplissaient le magasin de son père l'accablait de caresses. un jour aux Kaskaskias un chef très estimé de Mon grand Père et qui campait avec sa bande du bord opposé au village des blancs vit un jour la petite Manon de bonne heure seule dans le Jardin de son Père il s'approcha d'elle la prit par la Main et lui demanda si elle voulait aller avec lui de l'autre bord l'enfant qui connaissait bien ce Sauvage et l'aimait y consentit l'homme des bois sans s'inquiéter d'autre chose la prit sur ses épaules et entrant dans la rivière des Kaskaskias il la traversa en nageant debout avec ses pieds ayant un califourchon sur son col et l'y retenant avec ses Mains et la posa en sûreté sur son Côté de l'eau elle y passa le jour à la Cabane du chef, jouant avec les enfants et fort caressée de tout le Campement. Pendant ce temps les pauvres parents étaient au désespoir ne sachant ce quelle était devenue, la cherchant chez tous les Voisins et puis de Côté et d'autres, sans succès n'ayant pas eu une fois la pensée qu'elle était de l'autre bord. quand ils furent tirés de leur extrême anxiété le même soir par le chef qui la ramena chez elle par la même voie dont il s'était servi le matin pour l'emmener. Mon grand Père voyait avec chagrin qu'il lui faudrait se séparer de sa fille pour lui procurer l'éducation que sa fortune lui commandait de lui donner. Il avait deux villes en vue pour cet objet La Nouvelle Orléans au bas du Mississipi ou Montreal au Canada Son propre pays il fit choix de ce dernier et prenant sa fille aînée accompagné de son épouse il descendit par Chicagou, les lacs Michigan et Huron et la rivière des Outaouais jusqu'à Montreal traite d'au moins Six Cents lieues, en Canada à la fin d'août de 1772. pour placer sa fille âgée de 7 ans à la Congrégation des Soeurs de Notre

¹⁶ Marie-Thérèse Cerré est née à Kaskaskias, le 26 novembre 1769, elle fut baptisée le 4 décembre. Son père était absent, lors du baptême. Elle a épousé, à St-Louis, le 21 septembre 1786, Auguste Chouteau, fils de René-Auguste et de Thérèse Bourgeois, né à la Nouvelle-Orléans en 1750.

¹⁷ La naissance ou le décès de cette enfant n'apparaît pas dans les registres de Kaskaskias. Par contre, une troisième fille naquit à Kaskaskias, le 10 août 1775 et fut baptisée le même jour sous le nom de Julie. Elle a épousé Antoine Soulard, ingénieur-arpenateur du Roi, pour la Haute-Louisiane. Le mariage eut lieu, à St-Louis, le 16 novembre 1795.

season following the flood grew so tall that one could not see a man on a horse in it; but that at the tip of that wildly growing straw, there was nothing more to be seen than a long ear containaig no grain, and that it was like that for three years in a row. My grandmother's second child was my aunt Thérèse, since then Mrs Chouteau¹⁶; then a daughter was born to her, who died of tetanus¹⁷ within the first eight days of her life, an accident that occurs in several places of the seashore of America where the climate is warm. Little Manon was very pretty and a favorite of her father, her mother and Madam de Renom. The Indians of the area, who used to crowd into her father's store, would overwhelm her with affection. Early one day at Kaskaskias, a chief, well esteemed by my grandfather, and who had camped with his band across the river from the white village, saw little Manon alone in her father's garden. He went up to her, took her by the hand and asked her if she wanted to go with him to the other side. The child, who knew the Indian well and was fond of him, consented; the man of the woods, without bothering about anything else, took her up on his shoulders and, entering the river Kaskaskias, crossed it, swimming upright with his feet, with [the child] astride his neck and holding on to her with his hands. He put her down safely on his side of the water and she spent the day at the chief's hut, playing with the children and being much petted by the whole camp. Meanwhile, her poor parents were desperate, not knowing what had become of her, searching at all the neighbors' homes, in this direction and that, without success, never once imagining that she could be on the other side [of the river]. They were relieved of their extreme anxiety that same evening when the chief brought her home the same way he had carried her off that morning. My grandfather sadly realized that he would have to separate himself from his daughter in order to have her educated in the manner required by his fortune. He had two cities in mind to this end. New Orleans, down below the Mississippi, or Montreal, in Canada, his own country. He chose the latter and, taking his eldest daughter, accompanied by his wife, he travelled down by Chicago, lakes Michigan and Huron, and the Ottawa river to Montreal, in Canada, a voyage of at least six hundred leagues, at the end of August of 1772, to settle his seven-year-old daughter in the convent of the Congrégation des Soeurs de Notre-Dame. A boarder in the convent of the Sisters of Our Lady¹⁸ for a period of 2 or 3 years. By that time, it had been nineteen full years since my youthful grandfather had left the Côte-Saint-Paul, carrying with him, for all wordly possessions, the clothes that covered him, a little equipment weighing a few pounds and a rifle; and he came back to show himself to his relations, who had remained in their original state of

¹⁶ Marie-Thérèse Cerré was born in Kaskaskias, on 26 November 1769, she was baptized on 4 December. Her father was absent at the time of her baptism. She was married in St. Louis, on 21 Sept. 1786, to Auguste Chouteau, born in 1750 in New Orleans to René-Auguste and Thérèse Bourgeois.

¹⁷ The birth and death of this child do not appear in the Kaskaskias registers. However, a third daughter was born there on 10 August 1775 and was baptized the same day under the name of Julie. She married Antoine Soulard, engineer-surveyor of the King for Upper Louisiana. The wedding took place in St. Louis on 16 Nov. 1795.

¹⁸ Unfortunately, the archives of the Congrégation de Notre-Dame were destroyed in a fire.

Dame. Pensionnaire au Couvent des Soeurs de la Congregation¹⁸ pour l'espace de 2 ou 3 ans. Il y avait alors dix neuf ans accomplis que mon grand Père adolescent avait laissé la Côte St Paul neportant avec lui pour tout bien que les habits qui le Couvrait un petit équipement pesant quelques livres et un fusil, et depuis une évaluation modéré il revenait Se montrer au sien, resté dans leur état primitif de petit propriétaire respectables, riche de 40,000 mille Louis. Ce qui en Ces temps, Comparés aux nôtres Néquivalaient pas à Moins de 100,000 milles Louis à present fortune énorme sans doute et pourtant bien acquérie. Mons Cerré eut le plaisir de revoir encore Sa Mère et de lui montrer Sa femme respectable et son enfant. il fut comme on peut le croire bien reçu des Siens et de plus de plusieurs Commerçants de Montreal tels que Mrs Fortier, Orillat¹⁹ et d'autres et plusieurs avec lesquels il était en relation de Commerce. Madame Cerré ne put remonter avec son Mari la même Saison, une état de grossesse assez avancé len empechant elle passa donc l'hiver à Montreal y fit heureusement ses Couches²⁰ et Mon grand Père étant venu la chercher au printems elle laisse Son enfant en Nourrice a lassomption chez un nommé gervais.

Ma grand Mère avait voulu avant son départ lui faire donner la picotte ainsi qua ma Mère Mais on l'en détourna absolument lui disant qu'il était (quatre mots raturés) ainsi l'enfant la prit il naturellement et pensa til en mourir. Il est de remarque que personne Jusqu'alors navait eu la petite verole aux Illinois et que ce n'est que vers 1798 quelle sy montra et mes parents furent des premiers a Sy faire inoculer.

¹⁸ Malheureusement les archives de la Congrégation de Notre-Dame ont été détruites dans un incendie.

¹⁹ Il s'agit de Pierre Fortier, fils de Jacques et Marie-Anne Caron, né à Montréal le 12-1-1738, et décédé, au même endroit, le 3-12-1815, homme d'affaires, officier de milice, fonctionnaire et seigneur à l'Île Bizard. Il a fait du commerce avec les «Pays d'en Haut», principalement à Michilimakinac. Associé à Jean Orillat.

Jean Orillat (Aurillac), 1733-1779, originaire de Saintonge, négociant, marchand, trafiquant de fourrures. Une des plus grosses fortunes de l'époque. Associé à Gabriel Cerré. Société dissoute en 1771. Il s'associa, par la suite, à Pierre Fortier, mais il trafiquait aussi pour son propre compte.

²⁰ Paschal Léon Cerré, né à Montréal, le 11-4-1773. Il s'est marié à St-Louis, le 17-2-1797 à Marie-Thérèse Lamy. Décédé le 9-5-1849, à St-Louis, Missouri.

small, respectable landowners, worth 40000 thousand Louis^o at a moderate evaluation. Which in those days, compared to our own time, was the equivalent of not less than 100,000 thousand Louis today: an enormous fortune by all means and yet honestly obtained. Mr. Cerré had the pleasure of seeing his mother again and of showing her his respectable wife and his child. One can easily believe that he was well received by his kinfolk as well as by many Montreal merchants such as Mssrs. Fortier, Orillat¹⁹ and others, and several with whom he had business relations. Mrs Cerré could not go back upcountry with her husband that same season because of a rather advanced state of pregnancy; she therefore spent the winter in Montreal, was successfully delivered²⁰ and, my grandfather having come to fetch her in the spring, she left her child to nurse at L'Assomption, in the household of a man named Gervais. Before she left, my grandmother had wanted to have her [the baby] and my mother catch chicken pox but she was turned definitely away from this idea upon being told that it was [four words scratched out]. Thus the child caught it naturally and thought she was going to die of it. It is noteworthy that nobody had yet had smallpox in the Illinois and it was only around 1798 that it showed up there, and my relatives were the first to be inoculated.

¹⁹ Pierre Fortier, son of Jacques and Marie-Anne Caron, born in Montreal on 12 Jan. 1738, died in that city on 3 Dec. 1815, businessman, Militia officer, civil servant and seigneur of l'Île Bizard. He did business with the "upper countries", mostly at Michilimakinac. Associated with Jean Orillat.

Jean Orillat (Aurillac), 1733-1779, from Saintonge, merchant and fur trader. One of the largest fortunes of the period. Associated with Gabriel Cerré. Society dissolved in 1771. Afterwards associated with Pierre Fortier, but he also traded on his own.

²⁰ Pâchal Léon Cerré, born in Montreal on 11 April 1773. He was married in St. Louis, on 17 Feb. 1797 to Marie-Thérèse Lamy. Died, 9 May 1849, St. Louis, Missouri.

**Notices sur Dame Louise-Amélie Panet,
épouse de William Berczy Ecr et de sa
famille
(écrites en 1863 par son mari)**

Dame Louise-Amélie Panet²¹, épouse de William Berczy Ecr naquit à Québec le 27 janvier 1789, et était la fille aînée de l'Honbl Pierre Louis Panet²² l'un des Juges de la Cour du Banc du Roi pour le District de Montréal et Conseiller exécutif de la Province du Bas Canada, et de Dame Marie Anne Cerré²³ fille de Mons. Gabriel Cerré de St-Louis dans l'Illinois, maintenant l'Etat de Missouri dans les Etats Unis de l'Amérique.

Le père de Madame Berczy était le fils aîné de l'Honorable Pierre Meru Panet²⁴ qui fut juge des Plaidoyers-communs à Québec et Conseiller Exécutif, depuis 1778 jusqu'en 1790 qu'il résigna sa place pour résider à Lachenaie dans le District de Montréal, dans un site charmant dit «le Bout de l'Isle». Ce dernier naquit à Paris en 1732 où on lui fit prendre le nom de Méru d'une terre, portant titre de Marquisat, à 12 ou 15 lieues au Nord de Paris, qu'acheta son père au commencement du règne de Louis 15, et qu'il revendit par la suite. Il fut élevé et reçut son éducation dans le Gatinois, chez son Oncle Fouché, frère de sa mère, qui étoit Chanoine. Cette Dame étoit Janséniste, et niece de Dautreau, auteur de plusieurs jolies comédies et de plus passé bon peintre. Elle hérita de lui et son testament contredit entièrement les Biographies qui le font mourir dans le plus grand denuement.

En 1746 ayant obtenu un passage dans l'Escadre du General Danville, il vint rejoindre son frère à Québec, où il étoit établi et pratiquoit comme Notaire et Avocat. Il étudia sous son frère avec succès, le temps requis par l'usage d'alors, et se maria en 1754. Il se maria en 1754 à Marie Anne Trefflé Rotot, de laquelle il eut une fille et quatorze garçons²⁴, dont six seulement atteignirent l'âge d'homme. Pierre Louis, père de Mad Berczy, Méru, Trefflé, Bonaventure, Narcisse et Marie-Anne.

²¹ Louise-Amélie Panet, fille de Pierre-Louis Panet et de Marie-Anne Cerré, née à Québec, le 27 janvier 1789, baptisée le même jour. Parrain, son oncle Narcisse Panet, marraine Dame Marguerite Dunière Paut.

²² Pierre Louis Panet, fils de Pierre Méru et de Marie-Anne Trefflé-Rottot, né à Montréal le 2-8-1761. Il reçut une commission de notaire, et d'avocat, le 19-12-1780. Il fut nommé, le 22-9-1783, greffier de la Cour des plaidoyers Communs, où siégeait, son père. Il fut élu député de Cornwallis, le 10-7-1792. En 1795, il revint habiter Montréal, avec sa famille, à la suite de sa nomination comme Juge de la Cour du Banc du Roi. Le 7-1-1801, il était nommé membre du Conseil Exécutif. Un document de la Collection Baby (Archives de l'Université de Montréal), daté du 8 juin 1788, nous apprend qu'il a été Vice-Maître de la Loge maçonnique des Frères du Canada.

²³ Voir notes 11 et 12.

²⁴ Pierre Méru Panet naquit à Paris, paroisse de St-Germain l'Auxerrois, en 1731. Il était le fils de Jean-Nicolas, caissier de la Marine, et de Marie-Françoise Foucher. Il vint au Canada, en 1746, retrouver son frère. Jean Claude, qui habitait Québec depuis 1740. Il reçut une commission de notaire, pour le

**Notes on Madam Louise-Amélie Panet,
wife of William Berczy, Esquire, and her
family
(written in 1863 by her husband).**

Madam Louise-Amélie Panet²¹, wife of William Berczy, Esquire, was born in Quebec City on 27 January 1789 and was the eldest daughter of the Honorable Pierre-Louis Panet²², one of the judges of the Court of King's Bench for the District of Montreal and an Executive Councilman of the Province of Lower-Canada^p and of Madam Marie-Anne Cerré²³ ·^q, daughter of Mr. Gabriel Cerré of St. Louis in the Illinois, now the state of Missouri, in the United States of America. Madam Berczy's father was the eldest son of the Hon. Pierre Méru Panet²⁴ who was a judge of Common Pleas at Quebec and an Executive Councilman, from 1778 to 1790 when he resigned his position to go and live at Lachenaye in the district of Montreal, in a charming site called *le Bout de l'Île* [the tip of the Island]. The latter was born in Paris in 1732, where he was given the name of Méru after an estate, bearing the title of marquisat, some 12 to 15 leagues north of Paris, that his father had purchased at the beginning of the reign of Louis XV and that he sold afterwards. He was raised and educated in the Gatinois region^r, in the household of his uncle Fouché, his mother's [brother], who was a Canon. That lady was a Jansenist and a niece of Dautreau, the author of several lovely plays and, moreover, a more than a good painter. She inherited from him, and his last will and testament completely disproves those biographies that claim he died in great poverty.

In 1746, having obtained passage in General Danville's squadron, he joined his brother at Quebec, where the latter was established and practicing law as a notary and advocate. He studied successfully under his brother, for the time required by the custom of the day, and was married in 1754. In 1754, he married Marie-Anne Trefflé Rotot, by whom he had one daughter and fourteen sons²⁴, of whom only six reached the age of majority: Pierre-

²¹ Louise-Amélie Panet, daughter of Pierre-Louis Panet and Marie-Anne Cerré, born at Quebec on 27 January 1789, baptized the same day. Godfather, her uncle Narcisse Panet, godmother, Madam Marguerite Dunière Panet.

²² Pierre Louis Panet, son of Pierre Méru and Marie-Anne Trefflé-Rottot, born in Montréal on 2 August 1761. He received a notary's and advocate's commission on 19 Dec. 1780. On 22 Sept. 1783, he was appointed clerk of the Court of Common Pleas of which his father, Pierre Méru Panet, was a judge. He was elected deputy (representative, Member of Parliament) for Cornwallis on 10 July 1792. In 1795, he brought his family to live in Montreal, having been appointed Judge of the Court of King's Bench there. On 7 Jan. 1801, he was appointed to the Executive Council. From a document of the Baby Collection (Archives of the Université de Montréal), dated 8 June 1788, we learn that he had been Vice Master of the Brother's of Canada Masonic Lodge.

²³ See notes 11 and 12.

²⁴ Pierre Méru Panet was born in Paris, in the parish of St-Germain-l'Auxerrois in 1731. He was the son of Jean-Nicolas, a Navy cashier, and Marie-Françoise Faucher. In 1746 he came to Canada to join

M^r Panet alla d'abord résider à Montréal, et pendant son séjour dans cette ville il fut député par les Citoyens de Montreal, en 1775, conjointement avec Mon^r Gray et Mon^r Mésieres avocat, pour capituler avec les Américains révolutionnaires²⁴, quoiqu'il ne favorisoit pas ce parti, et étoit attaché de coeur au Gouvernement Anglais, qui lui avoit paru plus juste et généreux envers les masses que celui de sa première patrie.

Depuis la prise du pays, son frère Claude, père de douze enfants et ancêtre de la famille Panet de Québec, avoit été nommé Juge des Plaidoyers communs à Québec, place qu'il garda jusqu'à sa mort arrivé en 1778²⁴, quand il fut remplacé par son frère Pierre Méru Panet, mort en juin 1804 à Montréal ou il étoit venu résider après avoir laissé le «Bout de l'Isle».

Mons Gabriel Cerré pere de Mad Pierre Ls Panet, descendoit d'une famille venue au Canada il y environ 150 ans, avec un parti de cultivateurs¹, tous gens choisis, de bonnes moeurs et respectables, qui, la plupart prirent des terres en concession aux environs de «Mont Royal», maintenant Montréal. L'ancêtre de Mad: Panet fut le premier concessionnaire d'une terre à la Côte St-Paul, éloignée d'a peu près une lieue de la ville, et fut toujours possédée par ses descendants, portant son nom, jusqu'à l'année 1798 ou 99, que Mons Panet l'acheta de Mons Gabriel Cerré, neveu du Grand Père de Mad: Berczy². Le bisaieul du sujet de ce mémoire, un Cerré, mourut jeune; sa femme se nommait Madelaine Picard¹, et resta veuve avec plusieurs enfants, dont trois étoient des garçons. C'étoit une femme d'un sens droit, pieuse, instruite dans sa religion, et jusqu'à la fin de ses jours, qui atteignirent pres de 80 ans, fit chaque soir une lecture à haute voix, dans la sainte Bible, à sa famille rassemblée autour d'elle. Le grand père maternel de Mad Berczy, qui naquit au mois d'Août 1734¹, étoit son fils aîné. Son caractère étoit tout particulier, et bien différent de celui du reste de sa famille et n'étoit pas, sans doute, fait pour se trouver heureux dans la vie d'un simple cultivateur. Un pauvre et ignorant maître d'école qui, pendant l'hiver, allait tour

gouvernement de Montréal, le 15-12-1754. Le 12-11-1775, il fut chargé de négocier la capitulation de Montréal avec le général Montgomery. Le 25 avril 1778, il fut nommé juge de la Cour des Plaidoyers Communs, en remplacement de son frère Jean Claude, décédé la même année. Il résigna en 1784 et fut nommé au Conseil Exécutif de la Province le 16-9-1791. Il mourut à Montréal, le 15-6-1804. Pierre Méru Panet avait épousé, à Québec, le 2-10-1754, Marie-Anne Trefflé Rotot, fille de Pierre et d'Elizabeth Gauthier. Ils eurent quatorze garçons et deux filles, dont l'une mourut au berceau, en 1756.

Voici la liste de ceux qui atteignirent l'âge adulte:

- 1) Pierre Louis, né le 2-8-1761, époux de Marie-Anne Cerré. Marié à Montréal, le 13-8-1781, à Marie-Anne, fille de Gabriel Cerré et de Catherine Giard. Décédé, à Montréal, le 2-12-1812.
- 2) Antoine Nicolas «Méru», né à Montréal, le 13-8-1762. Marié à Québec le 15-4-1793 à Catherine Pommereau. Décédé à Québec le 15-6-1795.
- 3) Michel, né à Montréal, le 16-8-1763, négociant, associé à son frère Antoine Nicolas. Décédé à Québec, le 17-5-1786.
- 4) Bonaventure, né à Montréal, le 27-7-1765. Marié à Québec le 8-11-1786, à Marguerite Dunière, sa cousine, fille de Louis et d'Elizabeth Trefflé Rotot, à l'église protestante. Mariage réhabilité le 6-4-1787, à N.-D. de Québec. Décédé à L'Assomption, le 12-3-1846. Il étoit marchand et fut élu député de Leinster le 10-7-1792.
- 5) Narcisse, né à Montréal, le 6-9-1774. Marié à Montréal le 3-5-1802, à Marie-Jeanne Fraser, fille de Thomas et de Marie-Anne Foucher. Décédé à Montréal le 20-6-1809, à 34 ans. Il reçut une commission d'avocat le 4-9-1797 et fut nommé shériff de Trois-Rivières, le 18-7-1805.
- 6) Marie-Anne, née à Montréal le 23-11-1775. Décédée à Trois-Rivières, le 5-8-1823.

Louis, father of Madam Berczy. Méru, Trefflé, Bonaventure, Narcisse and Marie-Anne.

Mr Panet first went to reside in Montreal, and during his sojourn in that city he was deputed by the citizens of Montreal, in 1775, along with Mr Gray and Mr Mésieres, a lawyer, to surrender to the American revolutionaries^s, although he did not favor that party, and was deeply attached to the English government which had appeared to him to be more just and generous towards the masses than that of his first homeland.

Since the conquest of the country^t, his brother Claude, the father of twelve children and ancestor of the Quebec City Panet family, had been appointed as judge of Common Pleas at Quebec, a situation he retained until his death in 1778²⁴, upon which he was replaced by his brother, Pierre Méru Panet, who died in June of 1804, in Montréal where he had taken up residence after leaving the *Bout de l'Isle*.

Mr. Gabriel Cerré, father of Madam Pierre-Louis Panet, was a descendant of a family that had come to Canada about 150 years ago, with a group of farmers, all well chosen, of good morals and very respectable^u, who for the most part took out concessions of land in the neighbourhood of *Mount Royal*, now Montreal. Madam Panet's ancestor was the first concessionnaire of land on the Côte-Saint-Paul, about one league from the town, which land remained in the possession of his descendants, bearing his name, until the year 1798 or 99, when Mr. Panet bought it from Mr. Gabriel Cerré, a nephew of Madam Berczy's grandfather². The great-grandfather of the subject of this memoir, a Cerré, died young; his wife's name was Madeleine Picard, and she remained a widow with several children of whom three were boys. She was a straight-thinking, pious woman, reared in her religion and who,

his brother Jean-Claude, living in Quebec City since 1740. On 15 Dec. 1754, he received a notary's commission for the Government (i.e. District or Province) of Montreal. On 12 Nov. 1775, he was designated to negotiate the capitulation of Montreal with General Montgomery. On 25 April 1778 he was appointed Judge of the Court of Common Pleas, in the place of his brother who had died that year. He resigned in 1784 and was appointed to the Executive Council of the Province on 16 Sept. 1791. He died in Montreal on 15 June 1804. Pierre Méru Panet had been married, in Quebec city on 2 Oct. 1754, to Marie-Anne Trefflé Rotot, daughter of Pierre and Elisabeth Gauthier. They had fourteen sons and two daughters, of whom one died in the cradle in 1756.

Here is a list of those who lived to adulthood:

- 1) Pierre Louis, born 2 August 1761, husband of Marie-Anne Cerré. Married in Montreal, on 13 August 1781 to Marie-Anne, daughter of Gabriel Cerré and Catherine Giard. Died in Montreal on 2 Dec. 1812.
- 2) Antoine Nicolas "Méru", born in Montreal on 13 August 1762. Married in Quebec to Catherine Pommereau on 15 April 1793. Died in Quebec on 15 June 1795.
- 3) Michel, born in Montreal on 16 Aug. 1763, merchant, associated with his brother Antoine Nicolas. Died in Quebec on 17 May 1786.
- 4) Bonaventure, born in Montreal on 27 July 1765. Married in Quebec on 8 Nov. 1786 to his cousin Marguerite Dunière, daughter of Louis and Elisabeth Trefflé Rotot, in the Protestant church. Marriage rehabilitated on 6 April 1787 at Notre-Dame-de-Quebec. Died at L'Assomption on 12 March 1846. He was a merchant and was elected Member for Leinster on 10 July 1792.
- 5) Narcisse, born in Montreal on 6 Sept. 1774. Married in Montreal on 3 May 1802 to Marie-Jeanne Fraser, daughter of Thomas and Marie-Anne Foucher. Died in Montreal at the age of 34 on 20 June 1809. He received a lawyer's commission on 4 Sept. 1797 and was appointed sheriff of Trois-Rivières on 18 July 1805.
- 6) Marie-Anne, born in Montréal on November 1775. Died in Trois-Rivières on 5 August 1823.

à tour passer quinze jours chez chacun des cultivateurs de la Côte St Paul, donna des leçons d'écriture et de lecture à Gabriel et ses frères, qui en profiterent très peu. Si Gabriel n'avoit pas grand gout pour l'étude il n'en songeoit pas moins, et il réfléchit qu'en restant à la Côte St Paul il pouroit, sans doute, comme ses prédécesseurs, pourvoir abondamment à ses besoins, mais son ambition le portoit à étendre ses vues, et considérant les ressources immenses qui s'offroient à être exploitées autours de lui, il s'imagina qu'il pouroit se faire une fortune moins restreinte que celle qu'il prévoyoit être son partage en restant auprès de sa famille. Ce besoin de mouvement, de changement d'état, venoit sans doute, d'une énergie innée dont, peut-être, il n'avoit pas même la conscience, quoiqu'il sentoit le besoin de la satisfaire.

A cette époque il se formoit des partis de guerre qui alloient, comme on le disoit, «frapper un coup contre les Anglais». A cette fin, un bon nombre de sauvages se mit sous le commandement de Mons^r de Belêtr^e⁵, un des premiers citoyens de Montréal, pour faire une expedition sur la Belle riviere (l'Ohio) Gabriel saisit cette occasion pour se jeter au milieu de sa destinée, et il s'y joignit comme volontaire. Ces courses se faisoient sans espoir de grands gains. L'expédition finie l'on revenoit chez soi après avoir courru plus ou moins de périls; non plus riche, mais homme et plus considéré. Cerré, cependant, n'avoit pas l'envie d'un retour prochain. Ma Mère, dit il à la sienne, qui pleuroit à sanglots ense séparant de lui, ma chere Mère ! consolez vous; je n'ai pas de chance dans la vie, ni vous ni mes freres, du moins, ne serez les témoins de ma misère, car je ne reviendrai plus: je ne vous oublierai pourtant jamais, et si Dieu bénit mes desseins, vous aurez, je le jure, votre part à ma bonne fortune, et il tint parole. Il avoit alors de son départ 19 ans. Le résultat de cette expédition laissa dans l'imagination et le coeur sensible de Cerré, un sentiment d'horreur par les cruautés dont il fut témoin, si bien que pour plus d'une année, il eut de la peine à mettre un morceau de viande dans sa bouche. Cette expédition terminée il se trouva à Michilmakina. Un Missionnaire Jesuite⁶, qui le prit en amitié, le recommanda à un marchand, gros traiteur qui lui fournit une pacotille Il se détermina d'aller trafiquer avec les sauvages habitant les bords du Mississipi, et de là, l'étendit au Missouri; enfin il s'établit aux contrées qu'on appeloit alors les Illinois.

Son commerce dès l'abord eut du succès¹³, et ce qui y contribua, c'est qu'il sut se faire aimer des Sauvages, quoiqu'il ne leur vendit pas de liqueurs, défendu par leur loi à la vérité, mais aussi approuvé par sa conscience

Les Illinois étoit un beau pays; mais, à cette époque, très peu peuplé. Les habitants étoient rassemblés dans de fort chetifs Villages ou Villes et dans leurs alentours, sur des fermes, qu'on appeloient des habitations. Ils possedoient des esclaves et vivoient toujours avec facilité; plusieurs jouissoient de l'aisance et quelques un d'entre eux étoient déjà riches. Dans un de ces Villages établis sur les bords de la Riviere Kaskakias, tombant dans le Mississipi, vivait une jeune femme qui se maria en seconde noces, à un nommé Giard⁷. De cette union, il naquit en 1748, une fille unique, que l'on

until the end of her days, which stretched close to eighty years, would read aloud from the Holy Bible to her gathered family, every evening. Madam Berczy's maternal grandfather, who was born in the month of August 1734¹, was her eldest son. His character was very particular and very different from that of the rest of his family, and was, no doubt, not made to be happy in the life of a simple farmer. A poor and ignorant schoolmaster who, during the winter, would spend fifteen days with each of the farmers of the Côte-Saint-Paul, gave lessons in writing and reading to Gabriel and his brothers, who gained little from them. If Gabriel had little taste for study, he did not think less, however, and he reflected that by staying on the Côte-Saint-Paul he could, no doubt, like his predecessors, provide amply for his needs, but his ambition drove him to extend his views and, considering the immense resources to be exploited about him, he imagined that he could make a less limited fortune than the portion he foresaw for himself if he remained with his family. This need to move, to change his situation, undoubtedly came from some inner energy of which he was perhaps not even aware even though he felt the need to satisfy it.

At that time, war parties were formed to go and *strike a blow against the English*, as it was called. To this end, a good number of Indians rallied to the command of Mr. de Belêtre, one of the leading citizens of Montreal, to carry on an expedition on the Belle river (the Ohio). Gabriel grasped this opportunity to plunge into his destiny, and joined up as a volunteer. These campaigns were not undertaken in the hope of making any great profit. Once the expedition was over, one came home after having run the risk of a number of perils; not any wealthier, but manlier and more highly considered. *Mother, he said to his own, as she wept copiously at the moment of separation, my dear mother! Console yourself; if I should have no luck in life, at least you and my brothers will not see me suffer, as I shall not return; I shall never forget you, however, and should God bless my intentions, you shall, I swear it, have your share of my good fortune*, and he kept his word. He was 19 years old when he left. The result of that expedition marked Cerré's imagination and sensitive heart with a feeling of horror, because of the cruelty he witnessed, [to the extent] that for more than a year he was almost unable to put a piece of meat in his mouth. After the expedition was over, he found himself at Michilmakina. A Jesuit missionary⁶, who befriended him, recommended him to a merchant, a large trader who supplied him with trade goods. He determined to go and trade with the natives of the banks of the Mississippi, and further, to the Missouri, finally, he settled in the country then called the Illinois.

His commerce was successful from the first¹³, and what contributed to it was his ability to gain the Indians' friendship despite the fact that he sold them no liquors, which was in fact forbidden by law but also approved by his conscience.

The Illinois was beautiful country, but, at that time, very sparsely inhabited. The settlers were grouped in very small villages or towns or nearby,

nomma Marie Catherine Giard⁸, qui devint l'ayeule de Madame Berczy. Mons^f Cerré, dans un de ses voyages loges chez sa mère, qui s'étoit remariée une troisième fois, après la mort de Mons^f Giard, à un rejeton de noblesse, un gentilhomme français se nommant Monsieur de Rendon⁹. Il s'éprit d'inclination pour Mademoiselle Giard et l'épousa au commencement de l'année 1764¹¹. Il étoit alors âgé de 30 ans et son épouse de seize ans et demi

Le premier fruit de leur union fût une fille, qui naquit dans le mois de Novembre de la même année de leur mariage, et on la nomma Marie Anne¹², qui devint par la suite la mère de Mad: Berczy. Mons^f Cerré eut plusieurs autres enfants et entre autres un fils Pascal²⁰, et deux filles, dont l'aînée Thérèse¹⁶ se maria à Mons Auguste Chouteau, un des principaux habitants de St-Louis et l'autre Julie à Mons^f Antoine Soulard aussi de St Louis¹⁷

Vers l'année 1767¹⁴, il survint une immense inondation du Mississipi et de ses affluents qui détruisit presque entièrement le Village de Kaskakias, de manière que la plupart de ses habitants l'abandonnerent, et, entre autres, Mons^f Cerré, et furent s'établir plus haut sur le Mississipi, au petit village devenu depuis la grande ville de St-Louis et la Capitale de l'Etat de Missouri¹⁵.

En 1772 Mons^f Cerré, afin de donner une éducation sortable à sa fille aînée, se décida à la mener dans le Canada, pour lui procurer cet avantage; et prenant sa fille avec lui, accompagné de son Epouse, il descendit par Chicago, les lacs Michigan et Huron et la Rivière des Outaouais jusqu'à Montréal, pour placer sa fille âgée de sept ans, pensionnaire au Couvent de la Congrégation de Soeurs de Notre Dame, pour l'espace de deux ou trois ans¹⁸.

Il y avoit dix neuf ans que Mons^f Cerré, alors adolescent, avoit laissé la Côte St Paul, n'emportant avec lui que les habits qui le couvraient, son fusil et un petit équipement ne pesant que quelques livres, et d'après une évaluation modérée, il revenait se montrer aux siens, restés dans leur état primitif de petits propriétaires respectables, riche de L 40,000. Il eut le plaisir de revoir encore sa Mère, et de lui montrer sa femme respectable et sa fille, et fut, comme on peut le croire, bien reçu des siens²⁵, d'autant plus qu'il se montra généreux envers eux, en remplissant la promesse qu'il avoit faite en partant du Canada

Monsieur Cerré repartit la même année pour retourner aux Illinois laissant sa femme, qui ne put remonter avec lui, un état de grossesse assez avancé²¹, l'en empêchant; elle passa donc l'hiver à Montréal, et ne se rendit chez elle que le printemps suivant.

Mademoiselle Cerré continua de demeurer à Montréal, où elle fit la connaissance de Mons^f Panet, chez une de ses parentes où elle logeait parfois, et chez qui il étoit en relation d'intimité, et elle s'y maria en 1781²⁴.

²⁵ Sa mère, Madeleine Picard Cerré, étoit alors âgée de 76 ans, elle mourut cinq ans plus tard, en 1776. Sa soeur, Marie-Josèphe, épouse de Joseph Lefebvre et ses deux frères, Antoine, époux de Charlotte Heurtebise, et Toussaint-Hyacinthe, époux de Marie-Louise Heurtebise, l'accueillirent avec joie. Malheureusement, deux de ses soeurs étoient décédées: Marie-Angélique, épouse de Louis Heurtebise et Marie-Madeleine, épouse de Jean-Baptiste Parent.

on farms called habitations. They owned slaves and always lived lives of ease; many were well off and some of them were already rich. In one of those villages on the banks of the river Kaskaskias, which flows into the Mississippi, they lived a young woman who had married a man named Giard⁷, her second husband. Of this union was born, in 1748, an only daughter, who was named Marie-Catherine Giard⁸ and who became Madam Berczy's grandmother. During one of his travels, Mr. Cerré lodged at her mother's house; the latter had remarried after Mr. Giard's death; her third husband was a scion of the nobility, a French gentleman named Mr. de Rendon⁹. He [Mr. Cerré] became smitten with Miss Giard and married her at the beginning of the year [1764]¹¹. He was then 30 years old and his bride was sixteen and a half.

The first fruit of their union was a daughter, born in the month of November of the same year as their marriage; she was named Marie-Anne¹² and eventually became Madam Berczy's mother. Mr. Cerré had several other children, among others a son, Pascal²⁰, and two daughters, of whom the eldest, Thérèse¹⁶, married Mr. Auguste Chouteau, one of the leading citizens of St. Louis, and the other, Julie, [who married] Mr. Antoine Soulard, also of St. Louis¹⁷.

About the year 1767¹⁴, an immense flood of the Mississippi and her tributaries almost completely destroyed the village of Kaskaskias, so that most of its inhabitants, including Mr. Cerré, abandoned it and settled higher up on the Mississippi, in the small village that has since become the great city of St. Louis and the capital of the state of Missouri¹⁵.

In 1772, in order to give a decent education to his eldest daughter, Mr. Cerré decided to bring her to Canada where such an advantage could be procured; bringing his daughter and his wife with him, he went down, by way of Chicago, lakes Michigan and Huron, and the Ottawa river, all the way to Montreal, to place his seven-year-old daughter, as a boarder, in the convent of the Sisters of Our Lady, for a period of two or three years¹⁹.

It had been nineteen years since Mr. Cerré, then a youth, had left the Côte-Saint-Paul with nothing more than the clothes on his back, his rifle and a little equipment weighing no more than a few pounds, and, by a modest evaluation, he had come back, 40,000 pounds richer, to show himself to his relations, who had remained in their original state of small, respectable landowners. He had the pleasure of seeing his mother again, and of showing her his respectable wife and his daughter, and he was, as can well be believed, well received by his relatives²⁵, especially as he was generous towards them, for he kept the promise he had made when he left Canada.

Mr. Cerré left that same year to return to the Illinois, leaving behind

²⁵ His mother, Madeleine Picard Cerré, was then 76 years old, she died five years later in 1776. His sister Marie-Josèphe, wife of Joseph Lefèbvre, and his two brothers, Antoine, husband of Charlotte Heurtebise, and Toussaint-Hyacinthe, spouse of Marie-Louise Heurtebise, welcomed him joyfully. Unfortunately, two of his sisters had died: Marie-Angélique, wife of Louis Heurtebise, and Marie-Madeleine, wife of Jean-Baptiste Parent.

Mons^r Cerré continua de poursuivre son commerce avec des succès divers¹³, venant de temps à autre, au Canada, et enfin, mourut à St-Louis en mars 1805²⁶.

Mons^r P.L. Panet naquit à Montréal en 1759²², et alla demeurer à Québec après avoir été nommé Greffier de la Cour de Justice, où son père siegeait. Sa résidence, pendant un temps, fut à la Petite Rivière St-Charles, près de Québec, et plus tard, dans la Ville où Mad. Berczy naquit.

En 1795 Mons^r Panet se rendit avec sa famille, à Montréal pour y fixer son séjour, ayant été nommé juge pour le District de ce nom²². quelques années avant cet époque, le juge Panet avait acheté la Seigneurie d'Argenteuil²⁷, sise sur la Rivière des Outaouais qui n'était encore presque point établie. Durant un séjour qu'il y fit, Madame Panet accompagna son père Mons^r Cerré, jusqu'à St-Louis²⁸, pour y aller voir ses parents, laissant sa fille Amelie avec son père qui dès lors, quoique seulement âgée d'un peu plus de deux ans, donnait déjà des indices de l'amabilité de son caractère, que son père a consacré dans une lettre à son épouse durant son absence, datée d'Argenteuil le 22 mai 1791, d'où il lui écrit « Mons^r Quesnel » (le père de l'Hon^{ble} Auguste Quesnel et ses frères²⁹ qui se rendait à Michelimakina) par qui je t'ai écrit il y a plusieurs jours, n'est pas encore passé; on nous dit qu'il doit être ici ce soir, je me hâte de t'écrire une seconde fois par lui, pour te tranquilliser sur le compte d'Amelie dont l'incommodité n'a pas eue de suites. Elle est merveilleusement engraisée depuis qu'elle est ici, est devenue mechante, et il faudra quelque temps pour lui faire passer ces petites habitudes que je lui ai laissées prendre. Je l'ai totalement gâtée, mais le moyen de s'en empêcher avec un enfant aussi aimable et aussi caressant.»

Elle fut mise de bonheur au Couvent des Ursulines de Québec³⁰ où elle fit des progrès rapides suivant l'instruction que l'on y donnait qui était, alors, de nature primaire et principalement religieuse. Elle n'y avait été que

²⁶ Gabriel Cerre est décédé à St-Louis, Missouri, le 4 avril 1805. Sa femme Catherine Giard Cerré était décédée depuis le 21 juillet 1800.

²⁷ Paul et Alexandre d'Ailleboust d'Argenteuil, vendent leur seigneurie à Pierre Louis Panet en 1781. La transaction se fait en deux étapes: 1) vente d'un tiers le 5-2-1781 (Greffé Simon Sanguinet) vente des deux autres tiers le 3 mars suivant, même greffe. Panet la revendit, en 1802, au Major Murray, du 60^e Régiment. Il acheta le 30 septembre 1800, les deux seigneuries de Dailleboust et de Ramezay, lors d'une vente du shériff. Ces seigneuries étaient situées dans la région de Joliette.

²⁸ Marie-Anne Cerré Panet se rendit à St-Louis accompagné de son fils aîné, Léon, alors âgé de six à sept ans. Elle y demeura un an, auprès de sa famille, profitant ainsi des voyages que son père faisait chaque année, au Canada.

²⁹ Le père de l'honorable Auguste Quesnel, se nommait Joseph. Né à St-Malo, en France, le 15 novembre 1746. Il vint au Canada en 1779 et se maria, à Montréal le 10 avril 1780, à Marie-Josèphe Deslandes. Il fit du commerce et en 1791-1792, il effectua plusieurs voyages aux «Pays d'en Haut». En 1793, il se retira des affaires pour se consacrer au théâtre et à la poésie. Son fils Jules, entra dans la compagnie du Nord-Ouest et fit la traite des fourrures. Il fut membre du Conseil Spécial, en 1838, et du Conseil Exécutif, en 1841-1842. Son autre fils Frédéric-Auguste, avocat, fut l'un des premiers fondateurs et présidents de la Banque du Peuple. Il fut membre du Conseil Exécutif de 1837 à 1841.

³⁰ On retrouve le nom de Louise Panet mentionné dans une liste des élèves ayant fréquenté le monastère, entre 1790 et 1795. Voir «Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours». Tome troisième. Québec 1866.

his wife, who could not go back with him because of a rather advanced state of pregnancy²¹; she therefor spent the winter in Montreal and did not go home until the following spring.

Miss Cerré continued living in Montreal where she made the acquaintance of Mr. Panet at the home of one of her relations with whom she occasionally stayed and was intimate, and she was married there in 1781²⁴.

Mr. Cerré carried on with his business, enjoying diverse successes¹³, coming to Canada every once in a while and, finally, he died in St. Louis in March 1805²⁶.

Mr. P.-L. Panet was born in Montreal in 1759²² and went to live in Quebec after being appointed clerk of the Court of Justice where his father sat [as judge]. His residence was, for a time, at the Petite-Rivière-Saint-Charles [little river St. Charles], near Québec, and later, in the town, where Madam Berczy was born.

In 1795, Mr. Panet brought his family to take up residence in Montreal, where he had been appointed Judge for the District of that name²². A few years before that time, Judge Panet had purchased the seigneurie of Argenteuil²⁷ which was situated on the Ottawa river and still almost uninhabited. Upon one of her father, Mr. Cerré's visits, Madam Panet accompanied him back to St. Louis²⁸ to go and see her relations there, leaving her daughter Amélie with her [Amélie's] father; although only a little over two years old, she was already showing signs of her amiable personality, as her father wrote in a letter to his wife, during her absence. The letter was dated from Argenteuil, 22 May 1791; [he wrote that] *Mr. Quesnel (father of the Hon. Auguste Quesnel and his brothers*²⁹, who was to travel to Michilmakina), by whom I wrote to you several days ago, has not yet come by; we have been told that he will be here this evening, so I am hurrying to write to you again, by him, to calm your worries about Amélie whose indisposition has been without any sequel. She has filled out wonderfully since she has been here, has become naughty and it will take some time to rid her of those little habits that I have allowed her to acquire. I have completely spoiled her, [but how does one avoid it] with such an amiable and affectionate

²⁶ Gabriel Cerré died in St. Louis, Missouri, on 4 April 1805. His wife Catherine Giard Cerré had died on 21 July 1800.

²⁷ Paul and Alexandre d'Ailleboust d'Argenteuil sold their seigneurie to Pierre Louis Panet in 1781. The transaction was effected in two stages: 1) Sale of one third on 5 Feb. 1781 (minutes of Simon Sanguinet); 2) Sale of the remaining two thirds on 3 March following, same notary's minutes. Panet sold it to Major Murray of the 60th Regiment, in 1802. On the 30 Sept. 1800, he bought the two seigneuries of Dailleboust and Ramezay at a sheriff's sale. These seigneuries were in the Joliette area.

²⁸ Marie-Anne Cerré went to St. Louis with her eldest son Léon, then six or seven years old. She stayed for a year with her family, thus taking advantage of her father's yearly trips to Canada.

²⁹ The Hon. Auguste Quesnel's father's name was Joseph. Born at St-Malo, France, on 15 Nov. 1746. He came to Canada in 1779 and was married on 10 April 1780 in Montreal, to Marie-Joseph Deslandes. He became a merchant and made several voyages to the "upper countries" in 1791-1792. In 1793 he retired from business to devote himself to the theater and poetry. His son Jules joined the Northwest Company and traded for furs. He was a member of the Special Council in 1838 and of the Executive Council in 1841-1842. His other son Frédéric-Auguste, a lawyer, was one of the first founders and president of the People's Bank. He was a member of the Executive Council from 1837 to 1841.

peu de mois qu'à son premier congé étant revenue à la maison, elle accourut, abruptement et pleine de joie, dire à sa Mère, «Maman je sais lire» et effectivement elle la surprit en lui donnant la preuve de son savoir. Les Dames du Couvent en étaient fières et la mettaient en avant durant les examens, et lors de la visite de leur Chapelin, qui se plaisait, en badinant, d'exercer son esprit par des questions qui semblaient, quelque fois, être hors de la portée de son âge, et qui parfois la troublaient, mais auxquelles elle répondait, pourtant toujours d'une manière à réjouir, et quelque fois même à surprendre son interlocuteur.

Après son arrivée à Montréal, elle fut envoyée à une Ecole Anglaise tenue par une Madame Sketchly. Ses condisciples étaient pour la plupart des enfants de parents Anglais, qui suivant les préjugés du temps, ne la regardaient pas toujours d'un bon œil à cause de la différence d'origine, et l'appelaient, quelques fois, par dérision «Smoky-head» terme de mépris dont l'on se servait alors, pour désigner les Canadiens. Elle sentait bien que s'était une injure qu'on lui disait, quoiqu'elle n'en comprit pas la signification, et ne manqua pas d'en témoigner son mécontentement et de la rapporter à sa mère pour lui demander l'interprétation de ces paroles qui lui dit de n'y pas faire attention. Malgré ces procédés d'enfants. Elle ne manqua pas de se faire des amies parmi ses compagnes.

Elle ne continua pas longtemps à cette école et fut ensuite mise sous les soins d'une Madame Forest, qui tenait aussi une Ecole de Demoiselles, et demeurait dans une Maison connue sous le nom de «Près de Ville», située au haut d'une grande prairie en dehors des limites des anciens murs de la ville, et au-delà de la «Petite Rivière» couverte maintenant et passant au-dessous de la Rue Craig- Cette maison doit encore exister adjoignant la Rue Cotté et être occupée par les Frères de la Doctrine Chrétienne. L'enseignement que l'on donnait dans ces Ecoles était fort inférieur et se bornait à enseigner à lire, à écrire, un peu de grammaire, l'arithmétique, un aperçu de Géographie et de la Musique, cette dernière étant enseignée par le seul maître qu'il y eut à Montréal, nommé Mons Machtler, qui allait fort peu régulièrement d'école en école, et chez quelques particuliers. Dans ce temps les Pianos fortes étaient fort rares et ne se trouvaient que dans quelques unes des maisons des principaux de la Ville.

Ce fut la dernière école qu'elle fréquenta, le reste de son éducation fut formé par elle-même, par la lecture de livres de tout genres, qu'elle aimait passionnément, et dont personne n'a su mieux profiter: Son esprit naturel, sa facilité à saisir et à concevoir le sens de ses auteurs, et la faculté de retenir ce qu'elle avait lue, forma un fond de connaissances qui rendait sa société et sa conversation le charme de ceux avec qui elle vivait.

Elle aimait les arts, et avait appris le dessin et à peindre très joliment³¹.

³¹ Jean Trudel, Conservateur de l'art canadien ancien, à la Galerie nationale du Canada, en 1976, écrit, dans une étude intitulée: «William Berczy La famille Woolsey»; «Louise-Amélie Panet (1789-1862) était l'une des plus talentueuses élèves de Jeanne Charlotte Allamand et de son mari William Berczy père vers 1808 - Louise Amélie Panet épousera d'ailleurs William Berczy fils en 1821». (Chefs-d'oeuvre de la Galerie nationale du Canada, no 7).

child?

She was sent early to the convent of the Ursulines in Quebec City³⁰, where she made swift progress in the instruction that was given there, which was then of a basic nature and principally religious. She had been there only a few months when, coming home for her first holiday, she ran abruptly and joyfully to tell her mother: *Maman, I know how to read*, and she surprised her by proving it. The sisters of the convent were proud of her and would put her up front during examinations and when their chaplain came to visit; he took pleasure in stimulating her mind, for fun, with questions which seemed, at times, to be beyond the scope of her years, and sometimes troubled her, but which she answered, always in a pleasing manner, and sometimes she even surprised her questioner.

After her arrival in Montreal, she was sent to an English school kept by a Mrs. Sketchly. Her schoolmates were for the most part the children of English parents and, following the prejudices of the time, did not always look upon her favorably because of her different origin, and sometimes called her *smoky-head*, a derogatory term then used to designate Canadians³¹. She could tell, of course, that it was an insult, although she did not understand the meaning, and did not fail to express her displeasure and to tell her mother about it, asking her what it meant; she was told to pay no attention. Despite these childish goings-on, she did not fail to make friends among her companions.

She did not remain long at that school and was then put into the care of a Madam Forest, who also kept a school for young ladies and lived in a house known by the name of Près-de-Ville [close to town], standing above a large meadow beyond the limits of the old city walls and across the Petite-Rivière [little river], which is now covered up and flows beneath Craig street. This house should still exist off Cotté street and be occupied by the Brothers of Christian Doctrine. The instruction given in those schools was quite inferior and was limited to reading, writing, a little grammar, arithmetic, a glimpse of geography and music, the last being taught by the only master in Montreal, named Mr. Machtler, who went very irregularly from school to school and to the homes of certain people. In those days, pianofortes [pianos] were very uncommon and could be found only in a few of the houses of the town's leading citizens.

That was the last school she attended, the rest of her education having been moulded by herself, through reading books of all kinds, which she loved passionately, and from which no one could have better profited. Her natural wit, a facility to grasp and conceive the authors' meaning and an ability to recall what she had read, built up a store of knowledge which made her society and conversation charming to those who lived with her.

³⁰ The name Louise Panet is mentioned in a list of students who attended the monastery between 1790 and 1795. See *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, third volume.

Un gout marqué pour l'étude des langues, l'avait engagée à apprendre le latin, l'Italien, qu'elle lisait avec facilité, entendait passablement l'Espagnol, quoiqu'elle ne l'eut jamais étudié, en classe ses dernières années, s'était amusée à lire l'Allemand, dans lequel elle s'était perfectionnée au point, d'avoir pu le composer d'une manière très intelligible. Elle se plaisait surtout à analyser les langues et à découvrir la source et l'étimologie de celles en usage parmi nous; et tous les livres traitant sur ce sujet avaient un charme particulier pour elle. Avec son imagination vive et d'une grande abondance d'idées, il était naturel qu'elle aimât la poésie, aussi elle s'y livrait avec plaisir, et dans ses moments de loisir, elle produisit plusieurs pièces de sa composition, fort remarquables; mais son abnégation d'elle-même et l'opinion modeste qu'elle entretenait de ses productions littéraires, l'empêchèrent de les mettre au jour et lui firent refuser même à quelques unes de ses connaissances qui l'en avaient sollicitées d'en laisser publier.

D'un grande sensibilité de coeur, elle aimait ardemment ceux qu'elle affectionnait. A la mort de son père, arrivée en 1812, elle en fut tellement affectée qu'elle en resta longtemps malade, et un portrait de son père peint après sa mort par Mons^r Berczy³², fut enfermé dans une valise, sans qu'elle eut le courage de le regarder, qu'après un lapse de plus de vingt ans, qu'elle le sortit enfin de son lieu de dépôt, pour le mettre au jour.

Sa santé avait été fort faible jusque vers l'année 1814, qu'elle fit un voyage à Kamouraska, où elle passa quelques mois³³. Ce séjour lui fut si favorable qu'elle en revint toute changée pour le mieux, et elle continua de se sentir de ces bons effets pendant plusieurs années.

Le 27 Sept 1819³⁴ elle se maria à Mons Berczy, qui était alors établi à Sandwich, dans ce qu'on appelait, à cette époque, le District de l'Ouest du Haut Canada, et le même jour elle partit avec son mari pour se rendre à son séjour futur.

³² Le portrait de Pierre-Louis Panet appartient actuellement à Marthe Faribault Beauregard, qui l'a reçu de sa tante Eveline Faribault, petite-fille de Charlotte-Mélanie Panet, épouse de Louis Lévesque.

³³ Kamouraska était considéré comme un lieu de prélédition pour y refaire sa santé. Dans sa «Description topographique de la province du Bas Canada», publié à Londres, en 1815, Joseph Bouchette écrit: «Durant l'été, de nombreux touristes y séjournent pour refaire leur santé, l'endroit ayant la réputation d'être un des plus sains de la province et il s'y rend beaucoup de personnes pour l'avantage des bains de mer». (Camouraska, p. 550).

³⁴ Le mariage d'Amélie Panet et de William Von Moll Berczy fut célébré à la Cathédrale anglicane de Montréal, le 27-9-1819. Son oncle, Louis Lévesque, époux de la soeur de sa mère, Mélanie Panet, lui servit de témoin.

William Berczy était né à Londres, le 6 janvier 1791, du mariage de William et de Charlotte Allamand. Son père fut l'un des premiers peintres du Haut-Canada. Il était né à Wallerstein, en Saxe, le 10 décembre 1744. Il fut baptisé sous le nom de Johann Albrecht Ulrich Moll. John Andre, dans son livre «William Berczy co-founder of Toronto. A sketch, «1967, raconte qu'il fut capturé par des brigands, dans les Alpes autrichiennes, à l'âge d'environ 18 ans, et qu'à la longue, une certaine camaraderie s'étant établie entre le chef des brigands et le jeune homme, on lui avait donné le surnom de **Bertzie**. Ce surnom était la prononciation phonétique de Berczy, diminutif d'Albrecht, en hongrois. En 1777, il se rendit en Italie, puis en Suisse. Il s'y maria, le 1^{er} novembre 1785, aux environs de Lausanne, avec Jeanne Charlotte Allamand. On le désigne, dans l'acte de mariage, comme étant **Albert Guillaume Berczy**, peintre en miniatures de Saxe. En 1790, on le retrouve à Londres et, en 1792, accompagné de sa femme, son

She was fond of the arts and learned to draw and paint very nicely³¹. A marked taste for the study of languages had led her to learn Latin and Italian, which she read easily; she understood Spanish passably although she had never studied it, and in her later years in school, had amused herself in reading German, in which she perfected herself to the point of composing in a very intelligible manner. She took particular pleasure in analyzing languages and discovering the sources and etymology of those used among us; and all books on that subject held a particular charm for her. With her vivid imagination and her large store of ideas, it was natural that she should be fond of poetry, and she did indeed take great pleasure in it, and in her moments of leisure, she produced several quite remarkable pieces of composition. However her self-abnegation and the modest opinion she held of her literary accomplishments prohibited her from allowing them to see the light of day, and indeed, she refused the request of some of her acquaintances to allow a few of them to be published.

Having a very sensitive heart, she dearly loved those of whom she was fond. The death of her father in 1812 affected her so greatly that she was ill for a long time, and a portrait of her father, painted after his death by Mr. Berczy³², was put away in a trunk as she could not bear to look at it until, after over twenty years, she brought it out of storage to the light of day.

Her health had been very delicate until about the year 1814 when she traveled to Kamouraska where she spent a few months³³. This sojourn was so beneficial that she came home quite changed for the better, and she continued to feel these good effects for several years.

On 27 September 1819³⁴ she married Mr. Berczy who was then established in Sandwich in what was called, at that time, the Western District of Upper Canada, and that same day she left with her husband for her new place of residence.

Québec 1866.

³¹ Jean Trudel, Curator of ancient Canadian art at the National Gallery of Canada, wrote in 1976, in a study entitled: *William Berczy. La famille Woolsey*: "Louise-Amélie Panet (1789-1862) was one of the most talented students of Jeanne Charlotte Allamand and her husband William. Around 1808 Louise Amélie Panet would indeed marry William Berczy Jr. in 1821 (Masterpieces of the National Gallery of Canada, no. 7).

³² The portrait of Pierre-Louis Panet now belongs to Marthe Faribault Beaugard who received it from her aunt Eveline Faribault, granddaughter of Charlotte-Mélanie Panet, wife of Louis Lévesque.

³³ Kamouraska was considered to be an ideal spot for regaining one's health. In his *Topographical description of the province of Lower Canada*, published in London in 1815, Joseph Bouchette wrote: "In summer, a great many tourists stay there to regain their health, the spot having the reputation of being one of the healthiest in the province, and many people come to take advantage of the sea bathing (Kamouraska, p. 550).

³⁴ The marriage of Amélie Panet and William von Moll Berczy was celebrated at the Anglican cathedral of Montreal on 27 Sept. 1819. Her uncle, Louis Lévesque, husband of her mother's sister, Mélanie Panet, served as her witness.

William Berczy was born in London on 6 Jan. 1791 of the marriage of William and Charlotte Allemand. His father was one of the first painters of Upper Canada. He had been born at Wallerstein, in Saxony, on 10 Dec. 1744. He was christened under the name of Johann Albrecht Ulrich Moll. In his book *William Berczy co-founder of Toronto. A sketch* (1967), John Andre tells us that he (Berczy) was

Les voyages d'alors étoient longs et pénibles. L'on se rendoit au Coteau du Lac en diligence; de là, jusqu'à Cornwall, pour traverser le Lac St François, dans un petit bateau à rames, sans abris et exposé au mauvais temps, ensuite l'on reprenoit les diligences jusqu'à Kingston. Arrivé à ce dernier endroit, il fallait attendre, s'il n'étoit pas au port, le seul Batteau à Vapeur qu'il y eut alors sur le Lac Ontario, qui vous menoit à Niagara, d'où il falloir denouveau prendre des voitures de louage, pour arriver au Fort Erié à l'entré du lac de ce nom. Sur le Lac Erie il n'y avoit aussi qu'un seul Vapeur nommé le « Walk-in-the-Water » d'après celui d'un Chef de la nation Hurone, qui n'étoit pas sûr, desort qu'il fallut attendre le voilier « Wellington », L'unique vaisseau offrant quelque confort pour des passagers. Il devint donc indispensable d'attendre son arrivé, et le temps requis pour qu'il put être prêt à faire voile denouveau. La mauvaise saison approchait, les gros vents d'automne se faisoient déjà sentir; la navigation devenu, par ces causes, plus difficile, le vaisseau n'arriva à son port que dixhuit jours après avoir laissé le Fort Erié.

Sa première expérience de la société dans laquelle elle venoit d'être introduite, ne lui fit pas une impression favorable; Elle lui parut froide et moins cordiale qu'elle ne s'étoit figurée, et les idées des personnes lui semblerent ne pas avoir d'analogie avec celles auxquelles elle étoit habituée. La difficulté des voyages et la distance de cette partie du Canada, de celles plus fréquentées et plus en communication avec l'étranger, avoit naturellement isolé sa population et L'avoit empêchée, jusqu'à un certain point, de se modifier sur l'extérieur et par conséquent, donné un ton local et particulier à ses relations sociales. Il ne manquoit pourtant pas de gens instruits et de bonne éducation, et il existoit une simplicité et une bonhomie dans les moeurs qui ne manquaient pas, après une connaissance plus intime avec ses habitants, de faire oublier bien vite à Madame Berczy, ses premières impressions, ce qui lui fit, plus tard, regretter bien sincèrement de se séparer des amis qu'elle s'étoit acquis durant sa résidence dans ce pays.

Son mari ayant été élu en 1828³⁵, membre de l'Assemblée Législative du Haut Canada, elle l'accompagna jusqu'à Toronto, durant deux sessions du Parlement, où elle fit la connaissance des personnes les plus marquantes de la Province et fut, elle même, justement appréciée par ceux qui apprirent à la connaître Ces courtes visites la dédommagèrent un peu, d'un certain

fils, et d'un groupes de colons allemands, il s'embarque pour l'Amérique. Débarqués à Philadelphie, ils se dirigent vers le lac Ontario, dans le comté de «Genesee». Au cours de l'été 1794, tous se rendent à Niagara. Berczy y frêta quinze bateaux qui transportèrent les colons allemands jusqu'à York, au Haut-Canada, où ils étaient attendus. La famille Berczy y demeura de 1794 à 1798, elle va, par la suite, habiter à Montréal de 1798 à 1802, avant de se fixer à Québec, de 1804 à 1812. William Berczy, fils, prit part à la guerre de 1812, en qualité de capitaine. La guerre terminée, il s'installa à Sandwich (aujourd'hui Windsor), sur une terre de 2,400 acres qu'il avait reçu du gouvernement du Haut-Canada. Durant cette période, soit de 1812 à 1832, il fit de fréquents séjours au Bas-Canada. A partir de 1832, il vécut à Sainte-Mélanie d'Ailleboust, aidant sa femme à gérer la seigneurie dont elle avait hérité, en partie, à la mort de son père, le juge Pierre Louis Panet, en 1812. Marie-Anne Cerré, épouse de ce dernier, en avait eu l'usufruit jusqu'à son décès, survenu en 1828.

³⁵ En 1828, William Berczy, fils, fut élu député du comté de Kent, à la chambre d'Assemblée du Haut-Canada, poste qu'il occupa jusqu'en 1834.

Traveling in those days was long and trying. One took a coach to Coteau-du-Lac; from there to Cornwall, along lake St. Francis, a small shallop, without any shelter and exposed to the elements; then one took another coach to Kingston. On arriving at that last place, one had to wait, if it was not already in port, for the only steamboat then to be found on lake Ontario and which carried one to Niagara, whence one had to take rented carriages once again in order to reach Fort Erie at the entrance to the lake of that name.

On lake Erie, there was also only one steamboat, named *Walk-in-the-Water*^s, after a chief of the Huron nation, which was not safe, so that one had to wait for a sailing ship, the *Wellington*, the only vessel that offered any degree of comfort to its passengers. It was consequently necessary to await its arrival as well as the time necessary for it to be ready to sail again. The bad season was approaching, the strong autumn winds were making their presence felt; navigation having consequently become more difficult, the vessel only came into port eighteen days after leaving Fort Erie.

Her first experience of the society into which she had just been introduced did not make a favorable impression upon her. It seemed cold and less cordial than she had expected, and the people's way of thinking did not seem to have much in common with that to which she was accustomed.

The difficulties of travel and the distance of that part of Canada from the more frequented parts [that have] greater access to the outside world, had naturally isolated its population and had, to a certain extent, kept it from adapting to outside influences; consequently, its social relations had acquired a particular local colour. There was however no lack of educated and well-mannered people and there was a simplicity and good-heartedness in their ways which did not fail, after a closer acquaintance with the inhabitants, to make Madam Berczy forget her first impressions, and which afterwards would make her sincerely regret having to leave the friends she had made during her residence in the country.

Her husband having been elected a member of the Legislative Assembly

captured by bandits in the Austrian Alps when he was about 18, and that after a while, a certain feeling of good-fellowship having grown up between the bandit chief and the young man, the latter had received the nickname of Bertzie. This was a phonetic pronunciation of Berczy, a Hungarian diminutive of Albrecht. In 1777 he went to Italie, then to Switzerland. There he was married on 1 Nov. 1785, in the neighbourhood of Lausaune, to Jeune Charlotte Allemand. In his marriage inscription, he is designated as Albert Guillaume Berczy, miniature painter from Saxony. In 1790, we find him in London and, in 1792, along with his wife, his son and a group of German colonists, he took ship for America. Having landed in Philadelphia, they headed for lake Ontario, in "Genesee" county. During the summer of 1794, they all made their way to Niagara. There, Berczy chartered fifteen boats which carried the German settlers to York (Toronto), in Upper Canada, where they were expected. The Berczy family lived there from 1794 to 1798, then in Montreal from 1798 to 1802, before settling in Quebec, from 1804 to 1812. William Berczy, the son, took part in the War of 1812 as a captain. After the war, he settled in Sandwich (today Windsor) on 2,400 acres that he received from the government of Upper Canada. During this period, that is, from 1812 to 1832, he lived at Ste-Mélanie d'Ailleboust, helping his wife to run the seigneurie which she had partly inherited from her father, Judge Pierre Louis Panet, in 1812. Marie-Anne Cerré, the latter's wife, had had the usufruct of it until her death in 1828.

dégré d'isolement auquel elle avoit été assujétie par la Société restreint du pays qu'elle habitoit en lui donnant un champ plus étendu pour satisfaire au besoin naturelle, qu'elle éprouvoit de communiquer ses pensées.

La mort de sa mère, arrivée en 1828³⁶, qu'elle aimoit et estimoit, du plus profond de son coeur, pour ses belles qualités, lui causa un amer chagrin. Cet événement rendit nécessaire que quelqu'un d'intéressé prit le maniment et la conduite des Seigneuries de Daillebout et de Ramezay, appartenant à la famille, qui se trouverent à l'abandon par cette mort, car jusqu'alors elle s'étoit chargée de leur gestion, et comme par diverses causes, aucun des autres membres de la famille ne pouvoient y voir³⁷, Mons^r Berczy, qui ne se trouvoit, pour le moment, aucune affaire pour l'en empêcher, se détermina d'en prendre le maniment; il descendit donc en 1832 pour fixer pour un temps, sa résidence à Daillebout. Il en couta beaucoup à Madame Berczy de se résoudre à ce changement, parce qu'elle étoit venue à aimer le pays et la Société de l'endroit où elle vivoit, et qu'elle redoutoit avec raison, l'isolement dans lequel elle se trouveroit dans un lieu peu habité et éloigné de toute société. La nécessité des circonstances cependant lui firent surmonter sa répugnance et elle suivit son mari dans cette nouvelle entreprise.

Comme le bien qu'ils venoient habiter étoit à peu près couvert de sa forêt primitive, et que la terre même sur laquelle ils s'étoient fixées n'étoit que partiellement défrichée et le reste recouvert de bois, à une distance qui n'excedoit pas cinq arpents de leur maison, ils ne manquèrent pas d'occupation puisque tout étoit à établir et à organiser; is comme Mons^r Berczy étoit alors membre de la Législature du Haut Canada, il se voyoit obligé de s'absenter durant l'hiver pour assister à ses devoirs parlementaires, laissant son épouse, à son grand regret, isolée et chargée de veiller à ses affaires durant son éloignement. Pour donner une idée de ses occupations et de la manière dont elle passoit son temps sous ces circonstances l'on ne pourra mieux la représenter que dans la peinture vive et amusante qu'elle en donne elle même dans la lettre suivante, écrite à une de ses amies, laquelle lui fut remise à la mort de cette Dame.

³⁶ Marie-Anne Cerré, veuve Panet, est décédée, à Ste-Mélanie, le 5 avril 1828, à l'âge de 64 ans. Elle étoit très souffrante, depuis plusieurs années, de douleurs rhumatismales et des suites de quelques chutes dont elle avoit été l'objet. Elle fut inhumée à Ste-Elizabeth de Joliette.

³⁷ Après la mort de son mari, en 1812, Marie-Anne Cerré alla demeurer à Ste-Mélanie et prit en main l'administration des seigneuries, d'Ailleboust et de Ramsay. A sa mort, en 1828, les cinq enfants, héritèrent de leur père et les Seigneuries furent divisées en cinq parties égales, chaque propriétaire administrant sa part séparément. Par la suite ils héritèrent les uns des autres. Finalement, ce fut Pierre Lévesque, fils de Mélanie qui, ayant hérité de quatre parts, se retrouva seul propriétaire, par son mariage avec sa cousine germaine, Marie-Louise Panet, fille de Pierre Louis Panet, fils. En sa qualité d'aînée de la famille, Amélic Panet Berczy, dnt s'occuper de l'administration de la seigneurie. Son mari la secondait lorsque ses devoirs de député lui en laissaient l'occasion.

of Upper Canada in 1828³⁵, she accompanied him to Toronto during two sessions of Parliament; there, she made the acquaintance of the most notable persons of the Province and was herself well appreciated by those who came to know her. These short visits made up to some extent for the isolation to which she had been subjected by the limited society of the country she inhabited, by giving her a broader field in which to satisfy the very natural need she felt to communicate her thoughts.

In 1828, the death of her mother³⁶, whom she loved and esteemed from the bottom of her heart, for her lovely qualities, caused her bitter sorrow. This event meant that some interested person had to take over the running of the seigneuries of Daillebout⁷ and Ramezay, belonging to the family, which were left unattended by this death, as, until then, she [the mother, Mme Panet, née Cerré] had assumed their management, and as, for various reasons, no other member of the family could see to it³⁷, Mr. Berczy, who had no other impediments for the time being, determined to take over. In 1832 therefore, he went to take up residence for a time at Daillebout. This was very difficult for Madam Berczy, as she had come to be very fond of the country and people among whom she had been living; she was also quite easily ill at ease in view of the isolation of the spot in which she found herself, which was sparsely inhabited and far from any kind of society. However, the force of circumstances made her surmount her reluctance and she followed her husband in this new undertaking.

As the property to which they were coming to live was mostly covered with primitive forest, and as even the site on which they settled was only partially cleared, the rest being heavily wooded at no greater distance than five arpents^z from the house, they were not short of work, since everything had to be built and organized; but as Mr. Berczy was then a member of the Legislature of Upper Canada, he had to absent himself during the winter in order to attend to his parliamentary duties, leaving his spouse, to his great regret, isolated and burdened with seeing to his affairs during his absence.

To give an idea of her occupations and the manner in which she spent her time under these circumstances, one cannot give a better portrayal than the vivid and amusing picture she herself painted in the following letter, written to a friend and returned to her upon the latter's death:

³⁵ In 1828, William Berczy Jr. was elected Member for the county of Kent in the House of Assembly of Upper Canada, a position he retained until 1834.

³⁶ Marie-Anne Cerré, widow Panet, died at Ste-Mélanie on 5 April 1828, aged 64 years. For several years, she had suffered a great deal from rheumatism and from the sequels of several falls she had sustained. She was buried in Ste-Elisabeth de Joliette.

³⁷ After the death of her husband, Marie-Anne Cerré went to live in Ste-Mélanie and took over the administration of the seigneurie of d'Ailleboust and Ramsay. Upon her death in 1828, the five children inherited from their father and the seigneurie was divided into five equal parts, each one to be administered separately by its owner. Afterwards, they inherited one from the other. Finally, Pierre Lévesque, son of Mélanie, having inherited four parts, found himself the sole owner of the seigneurie through his marriage to his first cousin Marie-Louise Panet, daughter of Pierre Louis Panet Jr.

As the eldest of the family, Amélie Panet Berczy had to take care of the administration of the seigneurie. Her husband seconded her when his duties as Member allowed him to do so.

Extrait d'une lettre de Madame Berczy à une de ses amies à Québec datée de Daillebout 20 Novembre 1833

«A part de ce que nous sommes dans le temps de la reception des rentes, qui suivant une vieille habitude, ne viennent «qu'à la queue «du Loup» j'ai à faire face de tous côtés; et pour vous donner une idée de ma situation, je vais vous décrire ma journée d'aujourd'hui, et elle est soeur besonne de toutes les autres: je commence»

«Je me suis levée au jour pointant, pour chasser mes hommes de contre le Poële, qu'ils cherissent beaucoup plus que mon ouvrage. J'ai ensuite écrémé le lait, donné le déjeuner des gens, fait mon café, ma passion mignonne, moi même pour l'avoir à mon goût, puis, comme de raison je l'ai bu. Faute d'avoir à qui parler durant mon repas. J'avais encore une bouchée à expédier, et la dernière ligne de ma lecture proposée à lire, quand deux habitants sont venus apporter leurs rentes. Me voila maintenant à visiter leur bled, à voir s'il est bon, s'il est sec, et pour te dire en passant, je n'ai rien vu de tout cela. apres, devant mes propres yeux, je l'ai fait mesurer dans le hangar Revenue à la maison j'ai porté cette transaction sur deux livres, et j'ai donné quittance. J'ai retenu encore quelque temps les censitaires, pour les questionner à la fin d'apprendre, s'ils avaient vendus ou achetés des terres hors la connaissance des Seigneurs, et par ce moyen, j'ai découvert qu'ils etaient tous deux en faute. J'ai pris note de ce qu'il m'ont dit, et je n'ai pas manqué de leur faire une verte semonce. Les voila partis, bon me dis je, une affaire deplus de terminée! Je songe alors qu'en campagne le diner presse toujours sur les talons du déjeuner, j'y pourvois, et aussi à d'autres petits détails de ménage indispensables. Débarassée de ce train je m'affuble de ma grosse-tête et je chausse mes sabots, et je vais voir si l'un de mes chetifs serviteurs, enfant du sol, comme disent les Patriotes, avance à battre le grain, ce que je l'engage fort de faire, et si l'autre bouche les trous des etables, pour empêcher ceux qui l'habitent de souffrir trop des rigueurs de l'hiver, qui s'avance. Revenue de ma promenade et à peine réchauffée, voici venir deux *Sucriers*, remarquez le joli terme, c'est ainsi qu'on appelle, dans nos Montagnes, les gens qui font du sucre, ils viennent me demander à louer des sucreries, mais elles ont appartenues à d'autres, on n'est pas certain s'ils veulent les remettre au Seigneur; on est aussi conscientieux, il faut donc s'enquérir d'eux de la chose. Mes nouveau locataires y vont, et puis ils me rendent réponse. Pour faire les choses absolument suivant les règles je les fais aller consulter le Garde Fôret, et lui, aussi prudent que moi, les fait revenir vers moi; bref je ne conclus point avec eux; voila cependant deux grandes heures consommées pour rien, je m'en chagrine, je suis toute ahurie, et de plus toute enfumée, car chaque locataire ou chaque censitaire avec lequel j'ai la bonne chance de conférer ont épousés une pipe à laquelle ils sont très fideles. Je m'assied toute abasourdie; pourtant, au bout de quelque moments, mes idées se rassemblent, et elles me représentent qu'il n'est pas à propos de me repose, sur cela je m'approche de mon Pupitre et je me mets à travailler à une Requête, à la chambre d'Assemblée, dont

**Extract of a letter from Madam Berczy to one of her friends,
dated from Daillabout, 20 November 1833.**

Except for the fact that we are at rente-payment^{aa} time and that, following time-honoured custom, they only come in one by one, I have things to do on all sides; and to give you an idea of my situation, I shall describe today's activities to you, today being a twin to every other day; I begin:

I rose at daybreak to chase the men away from the stove, which they cherish far more than work. I then separated the cream from the milk, saw to the [hired] people's breakfast, made my coffee, my little passion, myself, to have it to my taste, and then, of course, I drank it. Only I had no one to talk to during my meal. I still had a bite to dispatch and the last line of my proposed reading to finish when two habitants arrived to pay their rentes. So I had to go and see their grain, to see if it was good, if it was dry, and I may as well tell you, by the way, that I could see nothing of all that. Then I had to see it measured before my own eyes in the shed. Back at the house, I consigned the transaction to two books and gave receipts. I kept the two censitaires a little longer, to question them as whether they had sold or bought land without the seigneurs' knowledge, and I thus learned that both were in default. I noted what they told me and did not fail to remonstrate with them properly. Now they are gone. *Good, I say to myself, there is another thing done!* Then I remember that in the country dinner always follows on breakfast's heels; I see to it as well as to a few other little indispensable details of housekeeping. Having got those chores out of the way, I put on my *grosse-tête*^{bb} and my wooden shoes, and go and see if one of my malingering servants, a child of the soil as the Patriots say^{cc}, is getting anywhere with the flailing which I encourage him to do, and if the other is stopping up the holes in the stable so that it's residents will not suffer too much from the rigours of winter, which is coming on. Back from my stroll and barely warmed up, here come two sucriers [sugarers], note the pretty term, that is what we call, in our mountains, the people who make sugar^{dd}; they have come to ask me about renting sugarbushes but the latter were rented to others, it is not certain that they [the former tenants] want to return them to the seigneurs. We are conscientious, we have to go and ask them about it. My new tenants go about it and come back to tell me. To make sure everything is done properly, I have them go to the forest keeper and he, as prudent as I, sends them back to me; in short, I do not come to an agreement with them. But that makes two long hours gone by for nothing, I'm disappointed, quite dazed and moreover all smoked up, for each tenant or censitaire with whom I've had the good fortune to confer, has married a pipe to which he is very faithful^{ee}. I sit down, quite bewildered. Yet, after a few moments, my wits gather and tell me that it is not seemly to rest, so I approach my desk and begin work on an appeal to the House of Assembly, of which my husband has couched six lines in English on paper, and my brother, four in French, but written in hieroglyphic characters. I adjust these sundry elements to the best of my ability. At the bottom of the appeal, these words: *As shown*

mon mari a jeté six lignes en Anglais, sur le papier, et mon frère trois en français, mais écrits en caractères hyeroglyphiques. J'ajuste ces éléments hétéroclites de mon mieux. Au bas de la Requête ces mots «Telque le plan annexé le démontre» mon mari l'a tiré, sans doute, avant son départ, mais il faut en faire un autre pour le Conseil, un pour le Gouverneur. Je me mets en frais de copier le premier, et de laver; j'avance joliment dans cet ouvrage quand le jour vient à tomber, je n'y vois plus clair, je mets mon compas et mon pinceau de côté, et j'ordonne qu'on me mette un cheval sur la cariole, il faut absolument que j'aille à un petit quart de lieu, avant la nuit, dire un mot à un certain homme; en conséquence je m'appête, me jetant un manteau sur les épaules; is quoi? je me sens faible, je ne sais ce que c'est: tiens tout d'un coup je me rappelle que, poussée par une chose ou une autre, j'ai oublié de diner, mais la voiture est à la porte, je mangerai à mon retour. Je vas, je reviens, je dine par un souper d'une tasse de thé. Je n'ai encore que moi pour me tenir compagnie; elle ne me plait pas, je prends mon St Augustin mais il m'a tout embrouillé, le malin, je le *déprend*, et je lis, pour me dévertir les annonces de maisons à louer et de choses perdues à retrouver dans une gazette. Mon souper et ma lecture se ressemblent, je les finis bien vite l'un et l'autre. Voila donc, à la fin, le moment arrivé de m'approcher du poêle; je m'y cantonne: il faut pourtant que je m'egaye me dis-je, que je chante un peu, et je ne sais comment, sans m'en appercevoir, je fais choix de la complainte de la pauvre Reine Marie, que je chante par trois fois d'un ton melancholique. Cette récréation prend fin, et me voici à présent occupée à vous fatiguer de la description de ma fatigante journée; elle servira du moins à vous expliquer pourquoi, ayant faim et soif de vous voir, je ne profite pas d'une invitation qui me mettraient à même de satisfaire ces doux désirs.»

En 1832, peu de mois après que Mons^r et Mad: Berczy etoient arrivé à Daillebout, un fléau terrible assaillit le Canada. Le cholera qui avait fait des ravages affreux aux Indes, se répandit enfin en Europe, et au printemps de cette année, fut introduit dans ce pays, par les emigrés venant, en foule de l'Angleterre et de l'Irlande. M^r Berczy, ne connaissant pas encore tout l'étendu du mal que cette peste venait de causer, se voyant obligé, par des raisons impérieuses, de se rendre dans le Haut Canada, laissa, avec grand chagrin, son épouse malade à Daillebout. Cette dernière s'étant remise un peu du mal dont elle souffrait, sur une invitation, qu'elle reçut de sa soeur Mad: Lévesque, demeurant alors à Berthier³⁸, d'aller chez elle pour être

³⁸ Mélanie Panet, née à Québec le 11 septembre 1794, avait épousé, à Montréal, le 16 mai 1814, Louis Lévesque, avoat, fils de l'honorable François Lévesque, huguenot, membre du Conseil Exécutif en 1784, marié à la Cathédrale anglicane de Québec, le 16 août 1769, à Catherine Trottier Désauniers Beaubien. Louis mourut, à Berhier, le 8 mai 1833, à l'âge de 51 ans, laissant quatre fils: Charles né en 1817, avocat, décédé en 1859, époux de Jessie Morrisson; Guillaume, né en 1819, prend part à la Rébellion de 1838, à Napierville, est condamné à mort en 1839, puis exilé en France, dans la famille de son grand-père, décédé en 1856, à Québec; Louis, né en 1822, notaire, célibataire, décédé en 1878; Pierre, né en 1824, arpenteur, marié 1), à Fanny Cuthbert, fille de l'honorable James Cuthbert, à Berthier, en 1850, 2), à Avelina Beaupré, fille de Benjamin, à L'Assomption, en 1856, 3), à Marie-Louise Panet, sa cousine germaine, à Montréal, en 1879. Il avait eu sept filles de son deuxième mariage, mais aucun héritier du nom. Cette branche de Lévesque est maintenant éteinte. Mélanie Panet Lévesque est décédée, à Ste-Mélanie, le 16 septembre 1872.

on the annexed plan; my husband drew it, no doubt, before he left. But there must be a copy for the Council, another for the Governor. I get to work making the first copy and washing [?]; I have got well on with this task when daylight begins to fail, and I cannot see clearly anymore. I set aside my compass and brush, and give the order to harness a horse to the carriage, as I must go to have a word with a man about a quarter of a league away, before nightfall. So I get ready, throwing a cloak over my shoulders; but what is this? I feel weak, I do not know what is wrong. *Tiens*, suddenly I recall that, pressed by one thing or another, I have forgotten to dine. But the carriage is at the door, I shall eat when I get back. I go, I come home, I have a supper of one cup of tea. I have only myself to keep me company; she does not suit me, I pick up my St. Augustine, but he has me all confused, the rascal, I put it down¹⁸ and read, to distract myself, the advertisements for houses to rent and lost things to be found in a Gazette. My supper and my reading are alike, I finish both very quickly. Finally, it is time to move up to the stove; I settle myself down there. Still, I say to myself, I have to cheer up, to sing something, and, I do not know how, I choose, without realizing it, the lament of La Pauvre Reine Marie [Poor Queen Mary], which I sing three times in a melancholy tone. This recreation being over, here I am boring you with a description of my tiresome day; at least it will explain to you why, being hungry and thirsty to see you, I have not taken advantage of an invitation that would allow me to satisfy these dear wishes.

In 1832, a few months after Mr. and Mrs. Berczy had arrived at Dailleboust, a terrible plague struck Canada. The cholera which had frightfully ravaged the Indies finally spread over Europe and in the spring of that year was introduced into this country by emigrants coming massively from England and Ireland. Mr. Berczy, as yet unaware of the extent of the affliction that this scourge had caused, and finding himself obligated to go to Upper Canada for imperative reasons, with great regret left his sick wife at Dailleboust. The latter had somewhat recovered from the illness she had suffered, when she received an invitation from her sister, Mrs. Lévesque, then living at Berthier³⁸, to go and stay with her in order to be closer to any assistance she might need at that critical time. In her answer, [Madam Berczy] sent the following verses, composed spontaneously and inspired by the epidemic that had just broken forth. The following note, written by her own hand, should be interesting and will explain the situation in which she found herself during the terrible crisis which desolated the country.

³⁸ Mélanie Panet, born 11 Sept. 1794 in Quebec, was married on 16 May 1814, in Montreal, to Louis Lévesque, lawyer, son of the Hon. François Lévesque, huguenot, member of the Executive Council in 1784, married in the Anglican Cathedral of Quebec on 16 Aug. 1769 to Catherine Trotter Désauniers Beaubien. Louis died at Berthier on 8 May 1833, aged 51 years, leaving four sons: Guillaume, born in 1819, took part in the Rebellion of 1838 in Napierville, was condemned to death in 1839, then exiled in France, in his grandfather's family, died in 1856 in Quebec; Louis, born in 1822, notary, bachelor, died in 1878; Pierre, born in 1824, surveyor, married 1) to Fanny Cuthbert, daughter of the Hon. James Cuthbert, in Berthier, in 1850, 2) to Avelina Beaupré, daughter of Benjamin, in L'Assomption, in 1856, 3) to Marie-Louise Panet, his first cousin, in Montreal in 1879. He had had seven daughters of his second marriage, but no heir to his name. That branch of the Lévesques is now extinct. Mélauc Panet Lévesque died at Ste-Mélanie on 16 Sept. 1872.

plus à la portée des secours dont elle pourrait avoir besoin, dans ce moment critique, dans la réponse qu'elle lui envoya, lui transmit les vers suivants, composés à l'instant, suggérés par l'épidémie qui venait de se déclarer. La note qui suit, écrit de sa main, intéressera et expliquera la situation où elle se trouvait, durant cette crise affreuse qui desolait le pays

«Lignes rimées suggérées par le choléra et que j'ai écrites étant encore sous l'influence d'une fièvre typhoïde dangereuse, le 20 juillet 1832»

Un mal affreux, du bord oriental
 A l'occident, trace un chemin fatal.
 La mort le suit; il moissonne pour elle.
 Petits et grands, votre frayeur mortelle
 Vous fait pousser un lamentable cris.
 Contre ce mal l'homme n'a point d'abri!
 Tel est l'Arrêt.— Frissonnez de détresse,
 Tordez les bras, écrasez de faiblesse,
 C'est là tout un. Le fléau sans pitié
 Veut sa victime, et son nombre est trié
 Par le Très-haut: en Maître il lui commande.
 Eclaircissez vos rangs à sa demande,
 Sans murmurer, malheureux fils d'Adam!
 C'est le Dieu fort, resouvenez vous en!
 Vous n'étiez rien, il vous donna la vie,
 Il la reprend, Que sa main soit bénie

Verses inspired by the cholera and that I wrote while still under the influence of a dangerous typhoid fever, 20 July 1832.

A terrible ill, from the Orient
Traces a fatal course to the west
Death follows it, harvesting for it
Small and great, your mortal fear
Has you crying out piteously
Against this ill Man finds no shelter!
That is the Decree ... Shiver in distress,
Wring your arms, fall from weakness,
It is all one. The merciless scourge
Will have it's victim, and one's number is chosen
by the All-High: as Master, He commands.
Clear your ranks at His bidding,
Without a murmur, unhappy sons of Adam!
He is the mighty God, remember!
You were nothing, He gave you life,
He takes it back, may His hand be blessed.

Note

A la fin de l'hiver 1832 je descendis à Montréal de York, capitale du Haut Canada, où j'avois foit un séjour de trois mois, pendant la tenue de la Chambre d'Assemblée, dont Mons^r Berczy étoit l'un des Membres, représentant une partie du District du Ouest, situé sur la Riviere du Detroit³⁹. Après quelques jours passés à la Ville et un plus grand nombre à Berthier, chez ma soeur Mad: Levesque, je me rendis chez mon autre soeur Madame Horace Panet⁴⁰, établie à Daillebout, l'une des Seigneuries de la famille. J'y attendis que le Manoir, presqu'abandonné depuis quatre ans, fut un peu remis en ordre pour y faire notre résidence; ce que nous fimes la seconde fête de Paques au soir. Moins d'une semaine, après notre prise de possession, je me sentis devenû malade, assez peu d'abord, mais imperceptiblement mon malaise augmenta. Cependant la nécessité de ses affaires, força mon mari de profiter de la premiere navigation pour descendre à Québec ou les Emigrants amenoient avec eux, sans qu'on s'en doutât presque, le Cholera. Après une courte absence, M^r Berczy revint chez lui dans une heureuse ignorance, qu'une subite incommodité, qu'il avait essuyée sur la route étoit une atteinte de ce mal dangéreux dont le nom seul inspiroit la frayeur d'avance. En juin il lui fallut bien malgré lui, faire un autre trajet de 270 lieues pour se rendre à la Ville de Sandwich du Détroit, afin d'y tenir la Cour comme Juge du District, possédant alors cette charge. Passant par Montréal, en faisant son chemin, il arriva le jour même ou le Cholera y faisoit son entré solennel accompagné de la terreur et du désespoir. A chaque deuxième ou troisième maison, quelque fois à plusieurs de file. La nuit suivante ce triste jour, l'on voyoit, contre l'ordinaire, des lumieres y allant et venant, signe évident de l'agitation de leurs habitants; et, il loissa de très grand matin son auberge pour entrer dans la diligence, en même temps que les mort sortoient en foule chacun de leur logis, ou, 24 heures auparavant, même 12 heures, ils étoient si sains et si agissants.

Quant à moi, immédiatement après le départ de mon mari et ne me doutant gueres qu'il alloit courir le risque de trouver un pays infecté, je demeurai alitée et seulement occupée à souffrir de ma maladie qui participoit de la fièvre tremblante et du typhus. Enfin la nouvelle m'arriva que le cholera étoit au pays et qu'il faisoit d'affreux ravages. Mon beaufreere Mons^r Horace Panet, croyant qu'il seroit plus à même, s'il étoit attaqué, d'obtenir des secours de tous les genres à Berthier qu'à Daillebout, et il ne se trompoit

³⁹ Voir note 35.

⁴⁰ Marie-Anne Panet, soeur d'Amélie Panet Berczy, étoit la plus jeune de la famille. Née à Montréal, le 25 juin 1806 elle prit pour époux, son cousin germain, Horace Panet, fils de Narcisse, frère cadet de son père, le juge Pierre Louis Panet. Horace étoit né à Montréal, le 10 mars 1803, du mariage de Narcisse et de Marie-Jeanne Fraser. Il reçut une commission d'avocat, le 26 mars 1828. Son mariage eut lieu, à Berthier, le 17 février 1830. Malheureusement, il mourut à Ste-Mélanie, le 3 avril 1838. Marie-Anne se remaria, à Ste-Mélanie, le 3 mars 1851, au lieutenant-colonel Maximilien Globensky, veuf d'Elisabeth Lemaire-Saint-Germain. Marie-Anne Panet est décédée à St-Eustache, le 16 juin 1866.

Note

At the end of the winter of 1832, I went down to Montreal from York^{gg}, the capital of Upper Canada, where I had spent three months, during the Session of the House of Assembly, of which Mr. Berczy was a member, representing a part of the Western District, situated on the Detroit river³⁹. After a few days spent in the city and a somewhat longer stay with my sister, Mrs. Lévèsque, at Berthier, I went to my other sister's, Mrs Horace Panet⁴⁰, settled at Daillebout, one of the family's seigneuries. There I waited until the manor, almost abandoned for four years, was put into some kind of order so that we could take up residence there; which we did on the second feast of Easter in the evening. Less than a week after we took possession, I felt ill, rather slightly at first, but my illness imperceptably increased. However, my husband's affairs forced him to take advantage of the opening of navigation^{hh} to go down to Quebec City to which the emigrants were carrying cholera, almost without anybody suspecting it! After a short absence, Mr. Berczy came home, blissfully unaware that a sudden indisposition that he had felt along the way had been an attack of that dangerous illness whose very name evokes terror beforehand. In June, against his own wishes, he was again obligated to take a trip of 270 leagues to go to the town of Sandwich, on the Detroit, in order to hold court there as District judge, since he held that position at the time. On the way, he passed through Montreal on the very day that the cholera was making it's solemn entrance there, accompanied by terror and despair. To every second or third house, sometimes to several in a row. The night following that sad day, one could see, against custom, lights coming and going, an obvious sign of agitation among the inhabitants; and, very early in the morning, he left his inn to take the coach at the same time as the numerous dead were being brought forth from their lodgings where, 24 hours earlier, even 12 hours, they had been so healthy and active.

As for myself, immediately after my husband's departure, and not at all suspecting that he ran the risk of finding himself in an infected country, I remained bedridden and occupied only with suffering my own illness, which resembled *trembling fever* and typhus. Finally the news reached me that there was cholera in the country, causing frightful ravages.

Believing that, if stricken, it would be easier to obtain all forms of assistance at Berthier than at Daillebout, and he was not mistaken, my brother-in-law, Mr. Horace Panet went there without delay, with my sister, his wife,

³⁹ See note 35.

⁴⁰ Marie-Anne Panet, sister of Amélie Panet Berczy, was the youngest of the family. Born in Montreal on 25 June 1806, she married her first cousin Horace Panet, son of Narcisse, younger brother of her father, Judge Pierre Louis Panet. Horace was born on 10 March 1803 in Montreal, of the marriage of Narcisse and Marie-Jeanne Fraser. He received a lawyer's commission on 26 March 1828. His marriage took place in Berthier on 17 Feb. 1830. Unfortunately, he died at Ste-Mélanie on 3 April 1838. Marie-Anne was remarried on 3 March 1851, at Ste-Mélanie, to Lieutenant-Colonel Maximilien Globensky, widower of Elisabeth Lemaire-St-Germain. Marie-Anne Panet died in St-Eustache on 16 June 1866.

pas, s'y rendit, sans retard, avec ma soeur sa femme, et je restai seule, bien malade, dans ma maison, avec une fille de service âgée de dix huit ans et son frere un tout jeune garçon. Etrangere dans le lieu, personne, pour ainsi dire, n'y songeoit à moi, et j'atteignis, dans un profond silence autour de moi, la crise de la fièvre. Elle dura tout unjour et fut une espece d'agonie, car j'en eu les symptomes, mais sans en avoir la conscience, seulement je trouvais ce que je ressentais fort singulier; ce ne fut qu'après coup que je consues par où j'avois passée. De ce jour je commençai à me ranimer un peu. Recevant des lettres et des papiers publics, je fis un effort sur ma faiblesse, pour y lire, du moins, ce qui concernoit le cholera; j'appris, ainsi, les épouvantables scenes qui se passaient de tous côtés. Par notre éloignement dans les terres; et, audela de nous il n'y avoit, dans ce temps, nul établissement, joint à notre peu de communication avec les autres Paroisses plus peuplées, jusque là la contagion ne nous etoit pas parvenue, quant un homme intemperant, s'avisa d'aller voir comment les choses se passaient à Berthier. Il s'y enivra, le mal le saisit comme il entroit dans sa charette, et son intelligent cheval le ramena chez lui presque sans être guidé et par son seul instinct. Il y arrive le soir; le lendemain, au point du jour, il etoit un homme mort; quelques heures après sa femme ainsi que deux de ses enfants rendoient le dernier soupir. Cette famille habitoit à trois ou quatre arpents du Manoir. Par prudence je fis fermer les fenêtres de la Maison qui donnoient sur le grand chemin ainsi que les portes et les contrevents, et ces faibles précaution prises, j'attendis d'un coeur assez ferme, mon tour: Il ne vint point; je fus épargnée ainsi que mes serviteurs, mais plusieurs personnes succomberent successivement dans notre petit canton. Plus tard mon voisin d'un autre côté, Père des jeunes gens à mon service, fut pris un matin par la maladie vers les dix heures. mourut à deux, et trois heures après, il etoit déjà caché sous terre dans le cimetiere. Je fais mention de cette hâte comme une preuve de la terreur qu'inspiroit la contagion. Le temps passait, je souffrois encore, mais chaque jour je pouvois sortir du lit pour faire quelques tours dans les chambres du logis, et puis, pour me reposer de cet exercice je me jettois sur un sofa, et là, dans mon isolement je m'entretenois avec moi-même, et, comme de raison, le lugubre Cholera n'etoit pas oublié dans mes conversations internes. Un jour je reçus un billet de ma soeur Levesque me parlant de la désolation qui reignoit dans le pays. A peine fut t'il lu que j'y fis réponse et j'insurai les vers que j'ai transcrits ci-dessus. Je les composai dans un instant. Je lui dit que je lui en faisoit part pour lui faire voir que, malgré la peste, j'avois encors quelque liberté dans l'esprit, Enfin peu à peu j'etois devenue plus forte, et pus me mettre aux fenêtres pour respirer l'air du dehors, car je les avois fait ouvrir de nouveau, et de cette position, je voyois les Cultivateurs de notre concession se rendre à une croix, érigée audevant de la terre d'un homme sur l'age mon plus proche voisin. Le Père Grand Champ⁴¹, s'etoit là son nom, s'agenouilloit au pied de ce simple et

⁴¹ Il s'agit d'un Corneillier dit Grandchamp. Il y avait plusieurs cultivateurs de ce nom, à Ste-Mélanie, à cette époque.

and I remained alone in my house, very ill, with an eighteen-year-old servant girl and her brother, a very young boy. A stranger to the place, with nobody to think of me, as it were, and in the deep silence about me, I reached the crisis of the fever. It lasted a whole day and was like a kind of death agony, for I had the symptoms, without being aware of it, only I found that I felt very strange; it was only after the fact that I realized what I had been through. From that day on, I began to revive a little. Upon receiving letters and public papers [newspapers], I made an effort, despite my weakness, to read about the cholera, at least; thus I learned of the terrible scenes that were taking place all over. Thanks to our inland remoteness, and to the fact that, in those days, there were no other settlements beyond us, as well as that we had little communication with the other, more settled parishes, no contagion had yet reached us; then, an intemperate man decided to go and see how things were in Berthier. He got drunk there, the illness seized him as he got into his cart and his intelligent horse brought him home almost without guidance and by its instinct alone. He arrived in the evening; the next day, at daybreak, he was a dead man; a few hours later, his wife and two of his children took their last breath. This family dwelt three or four arpents from the manor. For caution's sake, I had the windows overlooking the main road closed, as well as the doors and shutters, and, having taken these feeble precautions, I waited my turn with a stout heart. It did not come; I was spared, along with my servants, but several people in our small township succumbed, one after the other. Later, my neighbour in another direction, the father of the young people in my service, was suddenly taken by the disease one morning about ten o'clock, died at two, and three hours afterwards was already hidden underground in the cemetery. I mention this haste as evidence of the terror inspired by the contagion. Time passed, I was still ailing, but each day I could get out of bed to go around the rooms of the house, and then, to rest up from this exercise, I would throw myself upon a sofa where, in my loneliness, I would discourse with myself; naturally, the lugubrious cholera was not forgotten in these inner conversations. One day I received a letter from my sister Lévèsque, telling me of the desolation that reigned over the land. As soon as I finished it, I wrote back, including the verses that I have copied out above. I composed them in an instant. I told her that I was sending them to her to show her that, despite the plague, I still had some freedom of mind. Eventually, I slowly became stronger and was able to go and breathe the fresh air at the windows, for I had had them reopened, and from there, I could see the farmers of our concession making their way to a cross raised before the property of an elderly man, my nearest neighbour. Le Père Grandchamp⁴¹, that was his name, would kneel at the foot of that simple, religious monument and in the name of all those about him, would pray urgently, with Paters and Aves⁴², that the plague cease. He did not stop, he kept on and on! Then, with the old man in the lead, they would all form a procession from the cross to the church, built

⁴¹ This man was a Corneillier dit Grandchamp. At that time, there were several farmers of that name in Ste-Mélanie.

religieux monument, et au nom de tous ceux qui l'entouroient, il prioit bien instamment, par des Pater et ds Ave, que le Fléau vint à cesser. Il ne s'arretat pas; il alla toujours croissant! Alors le vieillard à leur tête, ils firent tous ensemble, et plusieurs jours de suite, une procession de la croix à l'Eglise, bâtie depuis un an seulement, sur un Côteau en vue, à environ un quart de lieue de distance du point de départ. Je la voyois passer les après-midi, mais mon état de faiblesse me défendant de la suivre, je m'y joignois, du moins en esprit, et je priois le Maître de toute chose, du fonds de mon coeur, de mener, soit par la mort, ou par la vie, chacune de ses créatures à une fin éternellement heureuse.»

Quoique la fidélité de Mons^r Berczy au Gouvernement fut bien connue du public, en 1840, trois ans après la grande revolte dans le Canada, les principaux habitants de la Seigneurie de Daillebout lui demanderent la permission de lui ériger un Mai, comme Major du 2^{de} Bataillon de la Milice de Berthier⁴², auquel ils appartenoient- ce consentement obtenu, il s'agissoit, suivant la coutume, de préparer un festin pour l'occasion-Comme ce-ci tient aux moeurs et coutumes du pays, il sera intéressant d'inséree ici la relation de cette fête, faite par mad Berczy dans une lettre qu'elle écrivit à un de ses Neveux en France

⁴² William Berczy avait, à son actif une certaine carrière militaire. Durant la guerre de 1812, il fut d'abord capitaine au 5^e Bataillon d'élite. En 1813, on le retrouve adjudant-général de la milice, à Montréal, durant l'absence du lieutenant-colonel Taschereau. Il participe ensuite à la bataille de Châteauguay et, en 1819 il occupe le poste de quartier-maître général, à Montréal, avec le grade de lieutenant-colonel. En 1840, il est major du 2^{ème} bataillon de milice du Régiment de Berthier.

only a year before on a visible hillock about a quarter of a league from their starting point; [this they did] several days in a row. I could watch them pass in the afternoons, but my weak state prohibited me from following, so I joined, in spirit at least, and prayed to the Master of all things, from the bottom of my heart, to lead each one of his creatures, through death or life, to an eternally happy end.

Although Mr. Berczy's loyalty to the government was public knowledge, in 1840, three years after the great revolt in Canada^{kk}, the principal inhabitants of the seigneurie of Daillebout asked his permission to erect a Maypole for him^{ll}, as major of the 2nd Battalion of the Berthier militia⁴², to which they belonged^{mm}. Permission granted, it remained to prepare a feast for the occasion, following the custom. As this relates to the uses and customs of the country, it will be of interest to insert here a description of this fête sent by Madam Berczy in a letter to one of her nephews in France.

⁴² William Berczy had had something of a military career. During the War of 1812, he was at first a captain of the 5th Elite Battalion. In 1813, he was adjutant-general of the militia in Montreal, in the absence of Lieutenant-Colonel Taschereau. He then took part in the Battle of Châteauguay and in 1819 he was quartermaster-general, in Montreal, with the rank of lieutenant-colonel. In 1840 he was major of the 2nd Battalion of the Berthier Regiment of the militia.

**Extrait d'une lettre de Madame Berczy
datée de Daillebout le 29 Mai 1840⁴³**

«A propos de rentes et de Seigneurs, (L'on proposoit alors l'abolition des droits Seigneuriaux) je pense qu'il me faut te raconter un exemple de la versatilité du peuple. Des notables de nos Censitaires ne sont ils pas venus, à la fin d'avril prier Mons^r Berczy de leur permettre de lui élever un Mai devant sa porte. Son premier mouvement fut de le refuser, les voyant s'en peiner il y consentit Je m'informai dans cette occurrence inattendue de l'usage dans ces occasions, et j'appris qu'on donnait un repas à ceux qui vous faisoient l'honneur d'un Mai. S'il y avoit eu quelque maison publique dans l'endroit, là, à ma grande joie se seroit faite la fête; n'ayant pas cette commodité je me déterminai de donner le repas chez moi, et Mr Berczy fut du même avis. Si j'avais laissé faire, toute la Seigneurie auroit été conviée, mais suivant mon désir, le nombre fut restreint. Esther Michaud (servante de la Maison) avec trois autres femmes se sont donc mises à l'oeuvre pendant huit jours. Elle a faite une pleine Chambre de Tourtieres, tourtes, beignes, etc etc On a mitonné la soupe dans une grande Chaudiere à Sucrierie; deux de mes voisines ont cuit les patates, et suivant la méthode des Noces de Campagne les plats se touchoient sur la table. Les Bancs de l'Eglise ont procuré des Sieges aux convives qui se sont placés autour d'une table en fer-à-cheval dont ton Oncle occupoit le centre, à sa droite etoit le Capitaine de Milice Massicotte, qui a vraiment les manieres d'un Gentilhomme, à sa gauche etoit le richard Guilbeault, qui a retiré L 700 du produit de ses terres l'année derniere. Mons^r Hervieux faisoit les honneurs d'un des bouts de la table, et Pierre Riberdy de l'autre. J'etois placé en face de M Berczy ayant Mad Panet et Mad^{le} Eulalie Panet à mes côtes⁴⁴. Tout ce passa avec un grand décorum. De temps à autre, il y avoit 4 ou 5 de la compagnie qui se levoit de table pour bruler de la poudre en l'honneur du Mai. Le dessert servi M^r Berczy se leva et dit qu'il avoit fait, depuis sept ans, qu'il habitoit les Seigneuries, tout ce qui etoit en lui pour mériter la confiance de nos censitaires et contribuer à leur bien être, qu'il en etoit récompense dans ce moment par le témoignage public d'estime qu'on lui donnoit; qu'il les en remercioit et qu'à cette occasion ils alloient boire, tous ensemble, à la santé de la Reine: Mons^r Berczy emplit donc son verre en disant: à pleine rasade Messieurs! La santé fut bue debout avec cris répétés de Hourra! Hourra! vive la Reine!! En moi-même je disois: vive le peuple pour la mutabilité !!! On m'avertit ensuite, tuot bas, que Mad^{le} Eulalie Panet désiroit chanter, ne me doutant de rien et pour lui faire plaisir, à ce que je croyois, je l'en priaï. A ma grande surprise, d'une voix forte, elle chanta des paroles, de sa composition,

⁴³ Madame Berczy, éerit à son neveu, Guillaume Lévesque, fils de sa soeur Mélanie, exilé. en France, à la suite de sa participation à la Rébellion de 1838.

⁴⁴ Madame Panet; il s'agit de sa soeur Marie-Anne, veuve d'Horace Panet. Eulalie Panet était la fille d'Anroine-Nicolas Panet et de Catherine Pommereau, frère et belle-soeur du juge Pierre-Louis Panet. Eulalie était née à Québec, le 12 janvier 1794. Elle a été inhumée à Ste-Elisabeth de Joliette le 2 octobre 1869. Son père mourut alors qu'elle était âgée d'un an et demi. Sa mère se remaria, en 1805, à Paul Hervieux et mourut du choléra, en 1832.

**Extract of a letter from Mme Berczy,
dated Daillebout, 29 May 1840.⁴³**

About rentes^{an} and seigneurs (at that time, the abolition of seigneurial rights was being discussed), I think I should give you an example of the people's versatility. At the end of April, didn't some of the notables among our censitaires come to ask Mr. Berczy to allow them to raise a Maypole before his door? His first thought was to refuse, but seeing their disappointment, he consented. The occasion being unexpected, I went to find out about the customs pertaining to it, and learned that a meal should be provided to those who honour one with a Maypole. If there had been some public house in the neighbourhood, the party would have been held there, to my great joy; but as we had no such commodity, I determined to hold the dinner at home, and Mr. Berczy was of the same opinion. If I had allowed it, the whole seigneurie would have been invited, but according to my wishes, the number was limited. Esther Michaud (the house servant) went to work for eight days with three other women. She made a roomful of tourtières [traditional meatpies], pasties, beignes [doughnuts or other fried pastry], etc., etc. The soup simmered in a large sugar-kettle; two of my neighbours cooked the potatoes, and following the manner of country weddings, the dishes crowded one another on the table. The church benches provided seating for the guests who sat around a horseshoe-shaped table, with your uncle in the centre; to his right sat Captain Massicotte of the Militia, who truly has the manners of a gentleman, and to his left was wealthy Guilbeault who made 700 pounds from the produce of his lands last year. Mr. Hervieux did the honours at one end of the table, and Pierre Riberdy at the other. I was seated in front of Mr. Berczy with Madam Panet and Miss Eulalie Panet on either side⁴⁴. Everything proceeded with great decorum. From time to time, 4 or 5 of the company would leave the table to burn powder in honour of the Maypole^{oo}. Dessert having been served, Mr. Berczy rose and said that for the seven years during which he had lived in the seigneurie, he had done all he could to merit the trust of our censitaires and to contribute to their well-being; that he now had his reward in that public demonstration of esteem which they had given him; that he thanked them and that they would now take the opportunity of all drinking together to the health of the Queen; Mr. Berczy then filled his glass, saying: *full glasses, gentlemen!* The toast was made, standing up among repeated cries of *Hurrah! Hurrah! Long live the Queen!* I said to myself, *Long live the people and their mutability!*^{pp} Someone then informed me in a whisper that Miss Eulalie Panet wished to sing; in order to please her, and suspecting nothing, I begged her to do so. To my

⁴³ Madam Berczy wrote to her nephew Guillaume Lévesque (son of her sister Mélanie) who was in exile in France because of the part he played in the uprising of 1838.

⁴⁴ Madam Panet; this was her sister Marie-Anne, widow of Horace Panet. Eulalie Panet was the daughter of Antoine-Nicolas Panet and Catherine Pommereau, brother and sister-in-law of Judge Pierre-Louis Panet. Eulalie was born in Québec on 12 January 1794. She was buried at Ste Elisabeth de Joliette on 2 Oct. 1869. Her father died when she was one-and-a-half years old. In 1805, her mother was remarried to Paul Hervieux, and she died of cholera in 1832.

dont une partie de la compagnie, avoit d'avance, appris les refrains, auxquels ils firent chorus et que voici. Mais il faut, avant, d'expliquer, qu'en haut du Mai, avoit été placé le pavillon Anglois.

1er

Habitants de la Montagne
Tous descendans des François
Voilà qu'on est en campagne
Pour fêter un bon Anglois
Le Pavillon Britannique
On ne peut mieux Honorer
Que quand l'Estime publique
Vient pour vous le présenter

2e

En ce jour de réjouissance
Ou le Mai se fait planter
Chacun a foit diligence
Pour s'y rendre le premier
O! Beau Pavillon Britannique
Qui chez toi pointe à tout vent
Ta couleur magnifique
Ce Mai surmonte en flottant

3e

Invité à cette table
Faison Honneur au Paté
Gouton au jus délectable
Qui va nous mettre en gaité
Le Pavillon Britannique
Par nous tous est honoré
D'une maniere Publique
Buvons à votre Santé

Je remarquai que Mons^r Berczy parut attendri pendant le chant et tandis qu'on buvoit à sa santé; tant est puissant sur nous le suffrage unanime d'un grand rassemblement d'hommes, Il oublia entierement, pour le moment, qu'il y en avoit probablement, dans la Compagnie de ceux qui avoit dit qu'ils le pendrait au premier arbre Vert». Quelques moments après, on but à la mémoire des premiers Seigneurs de l'endroit; mon Père et ma Mère, dont plusieurs se resouvenoit encore. Depuis vingt huit ans, j'avois le portrait de mon Père, l'Honorable Pierre Louis Panet, en coffre, peint par mon mari, d'après nature, quand il etoit exposé mort. Je n'avois jamais eu

great surprise, she sang, in a strong voice, these words of her own composition, of which some of the company had earlier learned the choruses which they all sang together, and here they are. I should first explain that the English flag had been placed atop the Maypole.

Habitants of the mountain
All descendants of the French
Here we are on campaign
To fête a good Englishman⁴⁴

The British flag
Cannot be better honoured
Then when public esteem
Comes to present it to you.

On this day of rejoicing
On which the Maypole is raised
Each one has made haste
To be the first to arrive
Oh! Beautiful British Banner!
Who flies in all winds
Your magnificent colours
Float above the Maypole.

Guests at this table
Let us honour the pies
And taste the delectable juice
That will make us gay
The British Banner
Honoured by us all
In a public manner
Let us drink your health!

I noticed that Mr. Berczy seemed to be affected during the singing and while they were drinking his health; such is the power over us of the unanimous approval of a large gathering of people. He entirely forgot, for the moment, that there were probably some among the company who had said that they would *hang him from the nearest green tree*⁴⁵. A few moments afterwards, a toast was proposed to the first seigneurs of the spot, my father and mother, whom many still remembered. For twenty-eight years, I had kept in a trunk a portrait of my father, the Honorable Pierre-Louis Panet, painted by my husband from nature, when he [Mr. Panet] was exposed on his bier. I had never had the courage to bring it out to the light of day; I took this occasion to hang it in the diningroom; it is a very faithful likeness⁴⁵ and for the rest of my life, I shall have it before my eyes. Mine was a good father; a wise judge, he had a great mind along with great simplicity of

⁴⁵ William Berczy Jr. had learned to paint from his father. He painted for many years without attaching any importance to it. He liked to paint water-colours and miniatures that fetch a good deal of interest today. See also note 32.

le courage de le mettre au jour; je pris cette occasion pour en orner la Salle à manger; il est très ressemblant⁴⁵, et pour le reste de ma vie je l'aurai devant mes yeux. C'étoit un bon père que le mien; Un juge savant, il avoit beaucoup d'esprit, joint à une grande simplicité de caractère, et par dessus tout, il étoit un parfait honnête homme. J'ai cru mon cher éloigné comme tu es, te faire plaisir en te donnant les détails d'une fête Canadienne, et de famille en même temps.»

Pendant les deux premières années de sa résidence à Dailleboust, des occupations de Mad: Berczy variaient peu, jusqu'à ce que son mari ne fut plus appelé à s'absenter de chez lui, et alors petit à petit, les affaires des Seigneuries s'étant arrangées et mises en ordre, le travail dont elle avait été chargé ne tombant plus sur elle, elle eut plus de loisir et put s'entretenir d'occupations plus analogues à ses goûts. La lecture de bons livres, dont elle ne manque jamais, et le moyen de s'entretenir, quelquefois, à mettre ses pensées par écrit lui firent passer ses jours aussi agréablement que le peu de société qu'elle voyoit pouvoit le permettre.

⁴⁵ William Berczy fils, avait appris la peinture avec son père. Il peignit durant de nombreuses années, sans y attacher d'importance. Il aimait à peindre des aquarelles et des miniatures qui ont atteint une cote intéressante aujourd'hui. Voir aussi note 32.

character and, above all, he was a perfectly honest man. I thought, my dear, far away as you are, that it would please you to hear these details of a Canadian holiday and of the family at the same time.

During the first two years of her residence at Dailleboust, Madam Berzy's occupations varied little, until her husband was no longer called upon to absent himself from home; and then, little by little, the affairs of the seigneuries being organized and put into order, the work with which she had been burdened no longer falling to her, she had time to devote to pastimes better suited to her taste. The reading of good books, which she never lacked, and the means to occasionally set her thoughts down on paper, allowed her to spend her days as agreeably as the little society she saw permitted.

Voyage à Kamouraska

Pour se discipper et recréer, aussi bien que pour l'utilité de sa santé, elle fit plusieurs voyages, et entre autres elle passa quelque temps avec l'une de ses soeurs à Kamouraska⁴⁶. Elle en écrivit une relation amusante dont l'extrait suivant, pris de son journal, servira d'échantillon.

Arrivée à Québec durant l'été 1840 et après y Etre restée un couple de jours, elle continue

«A une heure nous descendimes de nouveau la Côte de la Basse-Ville soutenu sur les bras de notre cousin Mons^r John Woolsey⁴⁷. Nous traversames à la Pointe Levi sur un petit Bateau à vapeur tandis que le voiturier attendoit le Batteau à cheveux pour y mettre sa Caleche. Notre Pilot, à nous, au lieu de nous conduire vis à vis d'un autre Bateau qui servoit d'abord, le manqua faute d'attention à son devoir le propriétaire s'en mit dans une colere épouvantable et, entre autres injures dont il l'accabla, il lui dit, «Vrai Maladrète, qu'à tu à faire autre chose qu'à regarder juste en avant! Mais il est là qui vire le cou comme un hibou, à drete et à gauche! laisse moi faire hébété, si ton oeil bicle je t'y mettrai du visou moi!» Enfin malgre le cou de hibou nous mimes pied à terre et rendu en haut de la Côte nous trouvames notre voiture arrivée un peu avant nous; ayant vu avant, toute fois, une Pêche pleine de Saumons destinée pour le Marché de Québec où il s'y rendoit, à tout coup, pour depuis 4 piastres jusqu'à 11 piastres, prix qui me parut immense. «Riches et gourments faut ils qu'ils soient ces Bourgeois de Québec» fis-je.

Nous montames dans notre Caleche, après avoir fait nos remerciements à notre parent, et bien à notre aise nous commençames notre route. Les rayons du Soleil bruloit, les chainps de tous les Côtés etoient couverts de grains et de foin, poussant vigoureusement et du plus beau vert possible. Des fleurs de toutes couleurs bordoient le chemin et j'en remarquai une, en étoile, d'un jaune vif qu'on ne voit pas dans le District de Montréal. Les points de vue sur cette route changeant, à chaque instant, sont toujours d'une rare beauté. Si l'on regarde en arriere le Cap de Québec est tout brillant de ses bâtisses en gradins; Si l'on se tourne à gauche, l'Isle d'Orléans vous remplit l'esprit d'idées paisibles et champêtres, et l'on veut toujours supposer, ces jolies maisons blanches, habitées par de bonnes gens. En avant le Fleuve St Laurent se déroule à nos yeux, gracieux dans sa Majesté, éclairé par le Soleil de juillet. Mais qu'il est différent dans les jours sombres de Novembre, ses flots alors soulevés par un gros vent sont noirs et lugubres,

⁴⁶ Voir note 33.

⁴⁷ John William Woolsey né à Ste-Foy et baptisé le 28 juillet 1767. Son père John, Irlandais, venu après la Conquête, avait épousé Joséphite Treflé Rotot (1743-1826), fille de Pierre et d'Elisabeth Gauthier, et soeur de Marie-Anne, épouse de Pierre Méru Panet. John William Woolsey était donc le cousin germain du juge Pierre Louis Panet. Woolsey avait épousé, en 1797, Julie Lemoine-Despins, de Montréal (1774-1840).

Travel to Kamouraska

In order to distract and refresh herself, as well as for the sake of her health, she took several trips, and among others, she spent some time with one of her sisters at Kamouraska⁴⁶. She wrote an amusing account of it of which the following extract, taken from her journal, will serve as an example:

Having arrived in Quebec City during the summer of 1840 and spent a couple of days there, she continues:

At one o'clock we went down the hill to Lower Town again, supported on the arms of our cousin, Mr. John Woolsey⁴⁷. We crossed to Pointe-Lévis on a small steamboat while the driver waited for the horse-ferry for his carriage. Our own pilot, instead of taking us straight to another boat which served as a wharf, missed it through inattention; the owner became terribly angry and, among other epithets that he hurled at him, said: *You real malad-rète*^{ss}, what have you to do besides looking straight ahead! There he is twisting his neck like an owl, right and left! Just let me, you muddlehead, if your eye is crossed, I'll put some aim in it! Finally, despite the owl's neck, we set foot on land and at the top of the hill, we found that our carriage had arrived shortly before us; having first seen, however; a catch of salmon headed for the Quebec market place where they would surely bring from 4 to 11 piastres^{tt}, a price that appeared extravagant to me. *They must surely be rich and gluttonous, those Quebec burghers*, I said.

We got into our carriage after thanking our relative and very comfortably set off on our journey. The sunshine was burning hot, the fields all about were covered in grain and hay, growing vigourously and of the loveliest green possible. Flowers of all colours edged the road and I noticed one, star-shaped and bright yellow, that is not seen in the District of Montreal. The views from this road, changing every instant, are always of a rare beauty. If one looks back, the Cape of Quebec shines with its terraced buildings, if one turns to the left, the Isle of Orleans fills one's soul with peaceful and rustic images and one has to believe that all those pretty white houses are inhabited by good people. In front, the Saint Lawrence river unwinds before our eyes, graceful in its majesty, lit by the July sun. But how different in the sombre days of November, when its waves, raised by the strong winds, are black and lugubrious, knocking and breaking against one another, the sounds they emit speaking only of wreckage and death.

Beaumont, the parish after Pointe-Lévis, offers only lovely views, as it were. Saint-Michel, its neighbour, surpasses it in this respect and one

⁴⁶ See note 33.

⁴⁷ John William Woolsey, born in Ste-Foy and baptized on 28 July 1767. His father, John, an Irishman who arrived after the conquest, had married Joséphe Treflé Rotot (1743-1826), daughter of Pierre and Elisabeth Gauthier and sister of Marie-Anue, the wife of Pierre Méru Panet. John William Woolsey was thus first cousin to judge Pierre-Louis Panet. In 1797, Woolsey had married Julie Lemoine-Despins (1774-1840), of Montreal.

et se choquant et brisant entre eux, les sons qu'ils font entendre ne parlent que de naufrage et de mort.

Beaumont, Paroisse suivante la Pointe Lévi, n'offre, pour ainsi dire, à la vue que de beaux sites. St Michel, sa voisine, la surpasse encore en ce genre, et il faudrait être bien insensible aux beautés de la nature pour ne pas les admirer vivement. Le clocher de St Valier se montrant nous annonce que nous faisons bonne route, et me rappelle mon amie Mad^{lle} Josephine Destimauville, mariée autrefois à Mons^r Antoine de Lanaudière⁴⁸, Seigneur du lieu, brave et honnête homme, mais tourmenté par des vapeurs noires qui le rendoit trop bizars pour rendre vraiment une femme heureuse. Elle est morte à la fleur de son âge, son mari la suivant de près, il ne reste rien d'eux n'ayant point eus d'enfants. En pensant à cette famille, je me ressouviens de ce que le vieux Chevalier Destimauville m'avait raconté en 1831⁴⁹. Le rencontrant dans une soirée chez Mon^r Sutherland, à Québec, il me fit l'histoire de sa famille, dont une branche, établie à Louisbourg, dans l'Île du cap Breton, laissa cette partie de l'Amérique lors de la Conquête par les Anglais, et passa en France. Le père du chevalier y fut protégé par le Prince de Condé, qui lui donna la garde d'un de ses Châteaux, situé dans, je ne me souviens plus quelle Province et de plus l'établit Inspecteur de ce qu'il y avait de Forêts. A la Révolution Française le Chevalier fut obligé d'émigrer en Angleterre et s'y maria. A ce point de sa carrière un espèce de mal du pays s'empara de lui et il voulut revenir vers son sol natal. A la vue de ses côtes le vaisseau sur lequel il étoit passager fit naufrage. Jeté par la mer sur des récifs, il employait toutes ses forces pour en défendre sa femme; emporté par les flots et rejeté de nouveau sur les rochers, il la vit périr entre ses bras. Découragé par cet événement désastreux, il fit voile pour l'Angleterre, s'y remaria à une Anglaise et sa famille déjà hors de l'enfance, il voulut faire un compromis avec ses souvenirs et ses sentiments actuels, avec son âme demie Française et demie Anglaise, En venant habiter le Bas Canada, Colonie peuplée de descendants de François et faisant partie depuis longtemps,

⁴⁸ Marie-Joséphine d'Estimauville, fille de Jean-Baptiste Philippe Charles, baron de Beaumouchel et de Marie-Josèphe Courault de la Côte, avait épousé, à Québec, le 18 décembre 1807, Antoine-Ovide Tardieu de Lanaudière, fils de l'honorable Charles-François-Xavier et de Marie Catherine, fille de Charles Le Moyne, baron de Longueuil, et de Catherine-Charlotte Le Gouès. Ils passèrent toute leur vie à la campagne et habitèrent leur manoir seigneurial de Saint-Vallier de Bellechasse. Ils n'eurent pas d'enfants. Joséphine d'Estimauville de Lanaudière mourut à Saint-Vallier, le 17 janvier 1725. Son mari mourut le 16 décembre 1838, à 66 ans.

⁴⁹ Le Chevalier Robert-Anne d'Estimauville de Beaumouchel, né à Louisbourg le 3 décembre 1754. Rentré en France, il s'engagea dans l'armée où il servit jusqu'à la Révolution. Il se réfugia alors en Allemagne, puis en Angleterre, d'où il vint, en 1802, retrouver son frère, Jean-Baptiste-Philippe-Charles (1750-1823), (père de Joséphine, note 48), grand voyer et inspecteur des routes, dans le district de Québec. Marié une première fois, en Angleterre, il se remaria à Martha Blythe, au même endroit, elle lui donna trois enfants, tous nés, en Angleterre, et mourut, à Québec, le 6 août 1815. Il fut député-grand-voyer pour le district de Québec, puis gentilhomme huissier de la Verge Noire du Conseil Législatif. Il mourut à Québec le 31 juillet 1831, à 76 ans. Il avait publié un volume intitulé «Cursory view of the Local, Social, Moral and Political State of the Colony of Lower Canada». En récompense des services rendus lors de ses campagnes, en Europe, il avait été créé chevalier de l'ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel.

would have to be very insensible to the beauties of nature not to admire them greatly. The appearance of the church-steeple of Saint-Vallier tells us that we are making good progress and reminds me of my friend, Miss Joséphine Destimauville, married years ago to Mr. Antoine de Lanaudière⁴⁸, the local seigneur, a brave and honest man, but tormented by black vapours that made him too bizarre to really make a woman happy. She died in the flower of her age, her husband following shortly after, and nothing is left of them, as they had no children. Thinking of that family, I am reminded of what the old Chevalier [knight] Destimauville told me in 1831⁴⁹. I met him at an evening entertainment at Mr. Sutherland's in Quebec; he told me the history of his family, of which one branch, established at Louisbourg, on Cape Breton Island, left that part of America at the time of the English conquest, and went to France. There the Chevalier's father came under the protection of the Prince de Condé who put into his keeping one of his châteaux^{uu}, situated in I do not recall which province, and also made him inspector of what there was of forests. At the time of the French Revolution, the Chevalier had to emigrate to England where he was married. At that point in his career, he was taken by a kind of homesickness and wanted to return to his native soil. Within sight of it's coasts, the vessel upon which he was a passenger was wrecked. Thrown by the sea onto some shoals, he used all his strength to protect his wife, carried off by the waves and thrown again upon the rocks, he saw her perish within his arms. Discouraged by this disastrous event, he sailed to England, remarried there, to an English woman, and, his family already grown, chose to compromise between his memories and his present sentiments, with his half-French, half-English soul, by settling in Lower Canada, a colony peopled by the descendants of Frenchmen and long forming part of the British Empire. He had retained a vague but pleasant impression of the politics, well-being and hospitality of the Canadian seigneur. So that when the merchant ship on board which he was travelling up the Saint Lawrence, cast anchor before Saint-Vallier, he asked who were the seigneur of the place and his wife; upon hearing the names de Lanaudière and d'Estimauville, he took advantage of the shallop

⁴⁸ Marie-Joséphine d'Estimauville, daughter of Jean-Baptiste Philippe Charles, baron of Dumouchel, and Marie-Josèphe Courault de la Côte, was married on 18 Dec. 1807 in Quebec to Antoine-Ovide Tardieu de Lanaudière, son of the Hon. Charles-François-Xavier and Marie-Catherine, daughter of Charles Le Moyne, baron of Longueuil and Catherine-Charlotte Le Gouès. They spent their whole lives in the country and lived in their seignorial manor of St-Vallier de Bellechasse. They had no children. Joséphine d'Estimauville de Lanaudière died on 17 Jan. 1725 at St-Vallier. Her husband died on 16 Dec. 1838, at the age of 66.

⁴⁹ The Chevalier ('knight') Robert-Anne d'Estimauville de Beaumonchel, born at Louisbourg on 3 Dec. 1754, he went to France where he served in the army until the Revolution. He then took refuge in Germany, and then in England which he left in 1802 to join his brother, Jean-Baptiste-Philippe-Charles (1750-1823; father of Joséphine, note 48). "Inspector of Roads" for the District of Quebec. Married a first time in England, he was remarried in that country to Martha Blythe; she gave him three children, all born in England, and died in Quebec on 6 Aug. 1815. He was Deputy-Inspector of Roads for the District of Quebec, then Gentleman Bailiff of the Black Rod of the Legislative Council. He died on 31 July 1831 in Quebec, aged 76 years. He had published a book entitled *Cursory view of the Local, Social, Moral and Political State of the Colony of Lower Canada* (in English). As a reward for services rendered during his campaigns in Europe, he had been created Knight of the Order of St. Lazarus and Mount Carmel.

de l'Empire Britannique, il lui étoit resté une idée vague, mais agréable, de la politique, du bien être et de l'hospitalité des Seigneurs du Canada; si bien que le Navire Marchand, sur lequel il remontoit le St Laurent, ayant mis à l'Encre vis à vis St Valier, il s'informa quel étoit le Seigneur du lieu et de sa femme; entendant les noms de Lanaudière et d'Estimauville, il profita de la chaloupe allant à terre pour chercher des rafraichissements pour faire une visite à ses parents; Le Chevalier âgé de 76 ans, et malade, me pria d'aller le voir agréant à son désir il me montra plusieurs de ses Ouvrages littéraires et les lettres de noblesse de sa famille, signées par Henri Quatre de la plus belle petite écriture du monde.

Je reviens à mon voyage. En entrant dans la paroisse de Berthier, je remarquai la terre rouge qui forme la plus grande partie de son sol, et qui dans l'ombre, quand le terrain est humide prend une belle teinte de violet. Je revis avec plaisir l'établissement situé à quelques arpens de l'église où ma grand Tante Baboche Treffle Rotot, épouse de Louis Dunière, marchand⁵⁰, avant le temps des Anglais à Québec, avait résidé de longues années, et élevée sa nombreuse famille. Les descendants de cette Dame, soeur aînée de ma grand mère, Marie Anne Treffle Rotot sont très nombreux. Je me resouviens de Made Dunière qui est morte à près de 80 ans ou au delà; elle étoit nonchallante et aimoit la parure, sa taille étoit petite mais très bien faite, sa peau fort blanche et, jusque dans sa vieillesse, ses yeux bleus clignotait un peu. C'étoit une belle et bonne femme, peu spirituelle et parlant mignon. Faisant un séjour à la Rivière St Charles, à deux milles de Québec, chez sa fille Mad: Meredith Wills⁵¹, elle venoit souvent chez mon père qui possédoit une terre dans le voisinage. Un jour elle disoit à ma Mère, se plaignant de la façon de vivre de sa fille; «Ma chere Niece, elle a prise toutes ces tristes fashons anglaises, elle me fait manger des herbazes au lieu de legumes; elle me fait manger de l'herbe St Jean bouillie!» Que diroit la bonne Dame de l'Anglification actuelle? que les Anglais trouvent pourtant qui ne court pas assez vite. Une des Dem^{lle} Dunière, Marquerite⁵², s'est mariée à mon Oncle paternel Bonaventure Panet, son cousin germain, qui a été la mère de ma cousine et grande amie Adelaïde Panet⁵³, morte en trois semaines d'une Hydropisie, le 5 janvier 1834.

Notre voiture étoit large et douce, le cheval qui la tirait gros comme un jeune Eléphant, et notre cocher adroit, de maniere qu'à notre aise et agréablement nous pumes voyager avec plaisir jusqu'à St Thomas, où nous arrivâmes à neuf heures du soir. Sur notre bonne mine et celle de notre gros

⁵⁰ La grande-tante Baboche Trefflé Rotot s'appelait en réalité Elisabeth. Elle étoit la soeur aînée de Marie-Anne, épouse de Pierre Méru Panet, grand-mère de Mme Berezy. Née en 1730, Elisabeth avait épousé, à Québec, le 1^{er} juillet 1748. Louis Dunière, fils de Louis et Marguerite Durand. Marchand, homme politique, officier de milice, il acquit la seigneurie de Bellechasse ainsi qu'un important domaine à Berthier-sur-Mer. Ils eurent une famille nombreuse.

⁵¹ Marie-Geneviève Dunière, née, à Québec, le 11 mars 1754, mariée en 1784, à Meredith Wills.

⁵² Marguerite-Geneviève Dunière, née, à Québec, le 24 mars 1752, mariée le 8 novembre 1886, à Québec, devant un ministre protestant. Mariage réhabilité le 6 avril suivant.

⁵³ Adélaïde Panet, née à Québec, le 22 décembre 1787. Décédée à Lachenaie, le 12 janvier 1835, à 48 ans, fille de Bonaventure et Marguerite Dunière.

going to shore for refreshments, to go and visit his relations. The Chevalier, 76 years old and sickly, begged me to go and see him, and when I did so, he showed me several of his literary works and the letters of nobility of his family, signed by Henri IV in the loveliest little handwriting in the world.

Back to my trip. On entering the parish of Berthier⁵⁰, I noticed the red earth which forms the better part of it's soil and which takes on the loveliest violet hue in the shade when the ground is humid. I saw again with pleasure the establishment, a few yards from the church, where my great-aunt, Baboche Trefflé Rotot, wife of Louis Dunière, merchant⁵⁰, had lived and raised her numerous family before the days when the English came to Quebec. The descendants of that lady, elder sister to my grandmother Marie-Anne Trefflé Rotot, are very numerous. I remember Madam Dunière, who died at about 80 years of age, or more; she was nonchalant and liked dressing up; she was small but very well formed, her skin very white and, even in old age, her eyes blinked a little. She was a lovely and good woman, not very witty, who spoke in a small voice. Spending some time with her daughter, Mrs. Meredith Wills⁵¹, at Rivière-Saint-Charles, two miles from Quebec, she often came to my father's house, on a property he owned in the neighbourhood. One day, complaining about her daughter's way of life, she said to my mother: *My dear niece, she has taken on all these English 'fashions'*⁵², she makes me eat grass instead of vegetables; she makes me eat boiled 'herbe-Saint-Jean'⁵³! What would the good lady say of today's anglicisation? Which the English actually feel is not progressing quickly enough⁵⁴. One of the Misses Dunière, Marguerite⁵², married my paternal uncle Bonaventure Panet, her first cousin, and became the mother of my cousin and dear friend Adélaïde Panet⁵³ who died within three weeks of a hydrophy, on 5 January 1834.

Our carriage was spacious and comfortable, the horse drawing it as big as a young elephant and our coachman skilled, so that we travelled cosily and pleasantly to Saint-Thomas [Montmagny], where we arrived at nine o'clock at night. Thanks to our honest appearance and that of our large portmanteau, with it's bright yellow nails, the innkeeper, Mr. Monier helped us down and, with great care, put my sister's guitar in a safe place - he called it a 'big fiddle' - and hurried us into a well-furnished room where silvered candlesticks were brought for light. We were then asked what we should like to order for supper. While it was being prepared and our beds were being made, Mr. Monier's curiosity was aroused, I think by our appear-

⁵⁰ Great-aunt "Baboche" Trefflé Rotot's real name was Elisabeth. She was the elder sister of Marie-Anne, wife of Pierre Méru Panet and grandmother of Madam Berczy. Born in 1730, Elisabeth had married Louis Dunière, son of Louis and Marguerite Durand, on 1 July 1748 in Quebec. Merchant, politician, militia officer, he acquired the seigneurie of Bellechasse as well as a large estate at Berthier-sur-Mer. They had a large family.

⁵¹ Marie-Geneviève Dunière, born in Quebec on 11 March 1754, married to Meredith Wills in 1784.

⁵² Marguerite-Geneviève Dunière, born in Quebec on 24 March 1752, married on 8 Nov. 1886 in Quebec, by a Protestant minister. Marriage rehabilitated on 6 April 1887.

⁵³ Adélaïde Panet, born on 22 December 1787 in Quebec City. Died at Lachenaie on 12 January 1835, aged 48 years; daughter of Bonaventure and Marguerite Dunière.

Porte manteau, à clous jaunes reluisants, l'hôte Mons^r Monier, nous aida à descendre de voiture, et avec beaucoup de précautions, mit en sûreté la guitare de ma soeur, qu'il appela «un gros violon», et se hâta de nous faire entrer dans une salle bien meublée, où l'on apporta, pour nous éclairer, des chandeliers argentés. On nous demanda ensuite nos ordres pour le souper. Tandis que nos lits se faisaient et qu'il s'appêtait, Mons^r Monier sentant sa curiosité excitée, par notre apparence, suivant moi; fort ordinaire, voulut, comme de raison, la satisfaire: Très respectueusement et gracieusement il prit un siege, vis à vis de nous, et avec beaucoup de civilité, il nous demanda comment nous nous portions, et très discrètement si nous venions de Québec si de plus loin, si de «Morial»: ensuite où nous allions, et puis qui nous étions Je repondis promptement et véridiquement, à ces diverses questions, je me serois fait conscience de ne pas satisfaire la soif de savoir de Mons^r Monier. En déclinant notre nom de famille, il fit de grands ha! ha!, nous étions, s'écria-t-il de la premiere famille du pays, connue de chacun, et pour completer son mérite, il nous apprit que le terrain où étoit bâtie la maison où nous logeions pour l'instant, acquis de l'Honorable Louis Panet⁵⁴, étoit maintenant sa propriété et il enfiloit à grand pas la narré de tous les avantages personnels, quand le souper, attirant toute notre attention, nous débarassa d'un homme silencieux comme le Barbier de Bagdad des contes Arabes. On nous avoit donné du thé excellent, du pain, du beurre des biscuits secs analogues, des grillades de boeuf, «poco duro» comme le Peroquet dont la flaterie avoit fait don au Cardinal Mazarin, et que, le ruse Italien, fit le semblant d'avoir mangé, et de tourtes de beaucoup trop faisandées pour mon gout, qui n'étoit gueres delicat, puisque j'avais faim, n'ayant rien pris, depuis le déjeuner, suivant une coutume, qui m'est assez ordinaire. Pendant que nous étions encore à table, un nouvel arrivé voulut se mettre dans les chambres que nous avions retenues, il me parut familier dans la Maison sans savoir qui il étoit, je levai les yeux sur lui, tout à coup il s'avance me présente la main en disant je crois saluer Mad: Bercy et il se nomme Mons^r Lemoine. Immédiatement je reconnu Mons^r Benjamin Lemoine Caissier de la Banque du Peuple, mon Cousin, et marié à la fille de Mons^r Mc Pherson, seigneur de l'Isle aux Grues, et descendante comme il l'étoit lui même, d'une Dame Duniere⁵⁵. Il me fit mille amitiés, que je lui rendis. Il quitta l'auberge, à 4 heures du matin, pour traverser à l'Isle, petite seigneurie qui a enrichie les

⁵⁴ L'honorable Louis Panet, fils de Jean Antoine Panet et de Louise-Philippe Badélard, était né à Québec le 19 mars 1794. Il reçut sa commission de notaire le 30 octobre 1819. Membre du Conseil Exécutif de 1837 à 1841. Conseiller législatif en 1852. Lieutenant-colonel du premier bataillon de milice de Québec. Décédé à Québec le 15 mai 1884. Inhumé à l'Ancienne-Lorette. Il avait épousé, à St-Thomas de Montmagny, le 27 juin 1820, Marie-Louise, fille du docteur Frédéric W. Oliva, de Montmagny, chirurgien-major du Régiment de Brunswick.

⁵⁵ Benjamin-Henri Lemoine (Despins), fils de Benjamin et Julia Ann McPherson, né à Québec le 15 août 1811. Caissier de la Banque du Peuple, fondée par Louis-Michel Viger, en 1835. Marié à l'Isle-aux-Grues, le 4 avril 1836 à sa cousine germaine, Sophia Eliza McPherson, fille de John McPherson, seigneur de l'Isle-aux-Grues, et de Sophia Wells. Il était le frère de Sir James McPherson Lemoine, écrivain connu. Benjamin Lemoine est décédé, à Québec, le 18 avril 1875.

Son grand-père, Jean-Baptiste Lemoine-Despins, avait épousé, le 26 octobre 1772, à Montréal, Louise Judith Dunière, fille de Louis et d'Elisabeth Trefflé Rotol.

ance-ordinary enough in my own mind; he therefore sought to satisfy it, of course. Very respectfully and graciously, he took a seat in front of us and with the utmost civility, asked us how we were and, very discreetly, if we had come from Quebec, or further away, from 'Morial' perhaps⁵²; then, where we were going, and then who we were. I answered these divers questions promptly and truthfully; or I should have had to reproach myself for not satisfying Mr. Monier's thirst for Knowledge. As I told him our family names, he went: *Ah ha!* We belonged, he cried, to the first family of the land, known to all, and to round out it's worthiness, he told us that the land under the house in which we found ourselves, acquired from the Honorable Louis Panet⁵⁴, was now his own property, and he ran on about all kinds of personal advantages, until supper, drawing all our attention, rid us of a man as silent as the Barber of Bagdad in the Arab tales. They searved us excellent tea, bread, butter, dry biscuits, grilled beef, 'poco duro', like the parrot that flattery had presented to Cardinal Mazarin who, crafty Italian that he was, pretended to have eaten it; and passenger pigeons, far too *well-aged* to my taste and hardly tender; but I was hungry, having had nothing since breakfast, which is rather a usual custom of mine. While we were still at the table, a new arrival sought to take the rooms we had reserved; he seemed familiar with the house, and without knowing who he was, I raised my eyes when suddenly he came over and offered his hand saying: *I believe I am greeting Madam Berczy*, and he said he was Mr. Lemoine. I immediately recognized Mr. Benjamin Lemoine, clerk of the People's Bank, my cousin and married to the daughter of Mr. McPherson, seigneur of l'Isle-aux-Grues [Crane Island] and a descendant, as he was himself, of a Dunière lady⁵⁵. He was very friendly to me, and I to him. He left the inn at 4 o'clock in the morning, to cross to the island, a small seigneurie that had made the Mssrs. McPherson wealthy through the cattle trade, as cattle fatten very easily and inexpensively on the beach-hay there, and through the sale of the butter that that kind of fodder makes excellent and for which there is always a good market at Quebec, for 12 to 20 pence a pound. They acquired it from Mr. de Beaujeu, father of the former Clerk of Montreal and seigneur of Soulanges⁵⁶. A few moments after I had renewed acquaintance with my cousin, Mr. (now Sir) Etienne Taché, a doctor established at

⁵⁴ The Honourable Louis Panet, son of Jean Antoine Panet and Louise-Philippe Badélard, was born in Québec on 1794. He received his notary's commission on 30 October 1819. Member of the Executive Council from 1837 to 1841. Legislative Councilman in 1852. Lieutenant-colonel of the First Battalion of the Quebec Militia. Died in Quebec on 15 May 1884. Buried at l'Ancienne-Lorette. On 27 June 1820, at St-Thomas de Montmagny, he had married Marie-Louise, daughter of Dr. Frédéric W. Oliva, of Montmagny. Surgeon-Major of the Brunswick Regiment.

⁵⁵ Benjamin-Henri Lemoine (Despins), son of Benjamin and Julia Ann McPherson, born in Quebec on 15 August 1811. Clerk of the Banque du Peuple (''People's Bank''), founded by Louis-Michel Viger in 1835. Married at l'Isle-aux-Grues on 4 April 1836 to his first cousin Sophia Eliza McPherson, daughter of John McPherson, seigneur of l'Isle-aux-Grues, and of Sophia Wells. He was the brother of James McPherson Lemoine, a well-known author. Benjamin Lemoine died in Quebec on 18 April 1875. His grandfather, Jean-Baptiste Lemoine-Despins, had been married in Montreal, on 26 October 1772, to Louise Judith Dunière, daughter of Louis and Elisabeth Trefflé Rotor.

⁵⁶ Louis Liénard de Beaujeu had been married, in Quebec City on 17 February 1752, to Geneviève Lemoyne de Longueil who inherited the seigneurie of l'Isle-aux-Grues. After their marriage, the couple

Mess^r Mc Pherson par le Commerce des bestiaux qui s'y engraisent facilement et a bon compte avec les foins des grèves. et par la vente des beures que ces sortes de pacages rendent excellent, et dont on trouve toujours un bon débit à Québec au taux de 12 à 20 sous la livre. Ils l'ont acquise de Mons^r de Beaujeu, pere de l'ancien Greffier de Montréal, et Seigneur de Soulanges⁵⁶. Quelques moments après que j'eus renouvelés connaissance avec mon cousin. Mons^r Etienne Taché (maintenant Sir Etienne) médecin établi à St Thomas⁵⁷, entra et pour le voir il me fut présenté par lui. Il s'informa, avec bien de l'intérêt de mon mari. A la dernière guerre avec les Etats-Unis en 1812, à peine sorti de l'enfance, il étoit Lieutenant dans la Compagnie des Chasseurs Canadiens, dont Mons^r Berczy jeune alors, étoit le Capitaine. Il m'invita à loger chez lui, à mon retour, ce que je ne pus faire. Il a très bonne apparence, est bon médecin et riche, m'a t on dit.

Ces petits événements de voyage expédiés. nous fumes très satisfaits de nous mettre au lit, et à trois heures du matin, inquiétée du départ, je me reveillai et appercevant que ma soeur ne dormait, je fus charmée de voir qu'elle supportoit passablement la fatigue du voyage. Je fis lever Marois et priai Mons^r Monier de faire traire sa vache pour donner un verre de riche Sylabub à ma soeur avant notre départ de sa maison. Une piastre de déboursé paya notre écot et tous nos frais quelconques, et n'ayant plus rien pour nous arreter, à cinq heures sonnant nous etions déjà sur le chemin, par un matin présageant une chaleur desordonnée. Des vapeurs nous avoient cachées le vrai lever du soleil; mais quand il se montra au lieu de le saluer gravement, à la maniere des mages, nous lui hochions de la tête, d'une maniere grotesque en proie à un désir de sommeil qui nous maitrisait malgré nous. Comme nous dépassions le Cap St Ignace je fis de grands efforts pour le reconnoitre et ses rocs singuliers, je dormois malgré moi, mais encore accablée, ayant supportée, la veille tout le poids du jour à découvert, et la nuitée ayant été trop courte, et je révois à des sites encore plus singuliers que ceux que je longeais. Si avec peine j'ouvrais mes paupieres pour regarder faiblement

⁵⁶ Louis Liénard de Beaujeu avait épousé, le 17 février 1752, Geneviève Lemoine de Longueuil, à Québec, laquelle hérita de la seigneurie de l'Ile-aux-Grues. Après leur mariage, les époux allèrent y habiter. A la suite de la mort de son mari, décédé, à l'Ile-aux-Grues, le 5 juin 1802, sa veuve vendit la seigneurie à Daniel McPherson, écossais loyaliste, venu de Philadelphie à Sorel, en 1779. (Grefte Jos. Planté 21 décembre 1802). Il se maria, à Sorel, à Mary Kelly qui lui donna quatre enfants: Charlotte 1781-1861; John, 1783-1848, père de Sophia, épouse de son cousin, Benjamin Henri Lemoine; Julia Ann 1788-1828. Mariée à Benjamin Lemoine, au manoir de l'Ile-aux-Grues, le 7 septembre 1810, et enfin Thomas Laughton 1890-1870. Notaire à Québec. Les McPherson étaient protestants.

⁵⁷ Etienne Taché, né à St-Thomas de Montmagny, le 5 septembre 1795, fils de Charles et Geneviève Michon. Il étudia la médecine avec Pierre de Sales Laterrière, de Québec, et va compléter ses études à Philadelphie, en 1819. Il va s'établir à Montmagny, où il exerce sa profession durant vingt-deux ans. Elu député de l'Islet, en avril 1841, il fut réélu, par la suite jusqu'en 1846. Il fut nommé adjudant-général des milices du Bas-Canada le 11 mars 1848, puis ministre, dans le gouvernement Baldwin-Lafontaine, enfin il fut choisi comme premier ministre (gouvernement Taché-Macdonald). Il démissionna en 1857, mais garda le poste de Conseiller législatif qu'il occupait depuis le 23 mai 1848. Le roi d'Angleterre le créa chevalier, en 1858 (Sir). Nommé colonel de l'armée régulière, en 1860 et Commandeur de l'ordre de St-Grégoire le Grand, en 1862. Il est décédé, à Montmagny le 30 juillet 1865, à 70 ans. Il avait épousé Sophie Baucher-Morency, à Québec, le 18 juillet 1820.

Durant la guerre de 1812, il était lieutenant dans la compagnie de chasseurs dont William Berczy, fils, était capitaine.

Saint-Thomas, came in to see him⁵⁷ and was introduced to me by him. He inquired about my husband with much interest. During the last war with the United States in 1812, barely out of childhood, he had been a lieutenant in the *Compagnie des Chasseurs Canadiens* [Canadian Riflemen Company], of which Mr. Berczy, young then, was the Captain. He invited me to stay at his house upon my return, which I could not do. He has a very fine appearance, is a good doctor and rich, so I am told.

After these little events, we were well satisfied to go to bed, and at three o'clock in the morning, anxious about our departure, I awoke and, seeing that my sister was not asleep, I was charmed to see that she was enduring the fatigue of travelling rather well. I had Marois roused and asked Mr. Monier to have his cow milked to give a glass of rich Sylabub to my sister before we left his house. A dollar paid our bill and various expenses and, there being nothing else to hold us back, at precisely five o'clock we were already on our way, on a morning that promised to be inordinately hot. A mist had hidden the true sunrise from us; but when it finally showed itself to us, instead of gravely greeting it after the manner of the Magi, we nodded our heads at it in a grotesque manner, as we fell prey to a sleepiness which overpowered us. As we passed by Cap-Saint-Ignace I made great efforts to observe the cape and its singular rocks, but I slept despite my efforts, still overcome, having endured the whole day before out in the open, and a too-short night; and I dreamed of places stranger yet than the ones I was passing by. If I managed to open my eyelids a little to see the space before me, they just as soon closed again, until a sudden bump brought me up face-to-face with my sister and made us feel like the most pitiful-looking things in the world; still, half-asleep and half-awake, we reached l'Islette-de-Bonsecours [L'Islet], happily with our necks still joined to our shoulders, and, thrown across a bed, we slept deeply for a good half-hour while waiting for breakfast.

Somewhat restored, as were our coachman and almost-elephant, who

settled there. After her husband's death on 5 June 1802, on l'Île-aux-Grues, the widow sold the seigneurie to Daniel McPherson, a Scottish Loyalist who left Philadelphia for Sorel in 1779. (Minutes of Joseph Planté, 21 December 1802). Married in Sorel, to Mary Killy who gave him four children: Charlotte, 1781-1861; John 1783-1848, father of Sophia who married her cousin Benjamin Lemoine at the manor of l'Île-aux-Grues on 7 September 1810, and, finally, Thomas Loughton 1870-1890. Notary in Quebec City. The McPhersons were Protestant.

⁵⁷ Etienne Taché was born at St-Thomas de Montmagny on 5 Sept. 1795, the son of Charles and Geneviève Michon. He studied medicine with Pierre de Sales Laterrière, of Quebec City, and went to finish his studies in Philadelphia in 1819. He settled in Montmagny where he practiced his profession for twenty-two years. Elected Member for l'Islet in April 1841, he was afterwards reelected until 1846. He was appointed adjutant-general of the Lower Canadian Militia on 11 March 1848, then a Minister of the Baldwin-Lafontaine government, and eventually he was chosen to be Prime Minister (Taché-MacDonald government). He resigned in 1857, but retained the position of Legislative Councilman which he had held since 23 May 1848. The King of England knighted him in 1858 (Sir). Appointed colonel in the regular army in 1860 and commander of the Order of St. Gregory the Great in 1862. He died at Montmagny on 30 July 1865, at the age of 70. He had married Sophie Boucher-Morency in Quebec City on 18 July 1820.

During the War of 1812, he was a lieutenant in the company of infantrymen of which William Berczy Jr. was captain.

l'espace audevant de moi, elles se refermoient aussitôt jusqu'à ce que un cahot soudain nous mettait en face, ma soeur et moi, nous faisait sentir que nous avions la mine la plus pitoyable du monde; enfin entre le dormir et la veille, nous arrivames heureusement à l'Islette de BonSecours avec le cou encore joint aux épaules, et jetées en travers sur un lit, nous dormimes de bon coeur, une grosse demie heure, en attendant le déjeuner.

Un peu refaites, ainsi que notre cocher et notre quasi Elephant, qui suoit encore du trajet déjà fait, nous nous assimes de nouveau dans la voiture, nos yeux etant alors grands ouverts, nous pumes admirer les belles campagnes que nous traversions. A chaque deux arpens nous avions des vues nouvelles, souvent belles, plus souvent singulieres. D'un côté le fleuve roulant ses grosses lames, a l'air, dans son vaste lit, d'y être retenu par une bordure de forts galets, de l'autre par des collines basses des vallons charmants, des buttes de terre fertiles, des monceaux de roches entassés les uns sur les autres, des prairies verdoyantes entre leurs coupes, et des rocs solitaires dessinant leurs crêtes éraillées par les Montagnes, bornant toujours le pays au Sud, ou dans une espace aplanie sur le Ciel. Nous fatiguions à regarder que nous n'en étions pas rassasiés. Le paysage est rempli de sites qui font plaisir à voir; c'est là des rochers d'une forme particuliere, a peu près de la forme suivante s'y elevant, inopinément de la plaine et de tous les côtés se montraient des champs annonçant une moisson abondante, et les foins en fleurs se préparaient pour la faux. A St Roch, que l'on peut bien nommer St Roch des rochers, puisque nous en vimes en grand nombre, surprenant par leur aspect, L'on se prépare à ce que l'on doit rencontrer à Ste Anne, où, surtout si vous prenez le chemin qui passe près de l'Eglise, au lieu de celui d'en bas, vous voyez des amas de roches et de cailloux tout à fait remarquable, du moins pour moi qui, a part d'une section assez grande des Etats-Unis n'a vu que mon Pays. L'on prétend que des affreux tremblements arrivés au commencement de l'Etablissement du Canada, en déchirant la terre, en ont fait sortir ces masses. L'Esprit se range facilement à cette opinion, qui peut n'être pas véritable. J'ai oui-dire il y a 24 ans, à une personne respectable, Mons^r Pelerin, qu'ayant du passer un hiver dans la contrée Montagneuse de la Baie St Paul, du Côté Nord du Fleuve, il ne s'étoit pas passé dix jours de suite, que la terre n'y eut tremblée, et quoique le dommage s'étoit borné à la démolition de quelques cheminées, il en fut pourtant assez effrayé pour l'engager à quitter les lieux.

A six heures du soir, nous arrêtames pour souper chez Mad Pierre Bouchard, le soleil etait encore ardent. Elle se hâta de nous préparer le thé, que je bus sans appétit, trop fatiguée par la chaleur. En me reposant j'examinai les enluminures qui ornoient la chambre et j'en remarquai une représentant le Juif errant, courant le monde son histoire en vers se lisait au bas, imprimés dernièrement à Paris. C'est la même vieille complainte, du pauvre Juif-Errant, sur laquelle je m'appitoyois, en l'entendant chanter par nos servantes il y a 40 ans. Enfin il nous fallut encore reprendre notre Caleche, pour accomplir notre marché et atteindre à Kamouraska, notre git final. Nous

was still sweating from the distance already covered, we took our seats again in the carriage, our eyes now wide open, and we could now admire the lovely countryside through which we passed. Every two arpents there was a new view, often beautiful, more often singular. On one side the river rolls out its big waves, and looks like it is held within its bed by a border of large stones; on the other side, low hills and charming vales, hillocks of rich soil, piles of rocks stacked one on the other, meadows, green between the cuttings, and solitary rocks showing their ravaged crests against the mountains that limit the land to the south, or in flat, open spaces against a backdrop of sky. We tired of looking but never had enough. The countryside is full of spots so pleasant to see; there were rocks of a peculiar form, more or less like the following...[?], jutting up without reference to the plain, and on all sides were fields promising an abundant crop, and the flowering hay was getting ready for the scythe. At Saint-Roch, which could well be called *Saint-Roch-des-Roches* [St. Roch-of-the-rocks^{aaa}], as we saw a great many of them, of a surprising aspect. This prepares one for what will be met at Sainte-Anne [La Pocatière] where, especially if you take the road that passes by the church, rather than the lower one, you will see some utterly remarkable masses of rock and pebbles, or so it seemed to me as, except for a large enough part of the United States, I have seen only my own country. It is held that the frightful earthquakes that occurred at the beginning of the settling of Canada thrust up these masses as the earth was torn asunder. The imagination can easily believe it, although it may not be the truth. Twenty-four years ago, I was told, by a respectable person, Mr. Pelerin, that having spent a winter in the mountainous country of Baie-Saint-Paul [St. Paul's Bay] on the north shore of the river, there had not been ten days in a row without earth-tremors, and although the damage had been limited to the demolition of a few chimneys, he had been frightened enough to leave the place.

At six o'clock in the evening, we stopped for supper at Mrs. Pierre Bouchard's house; the sun was still very hot. She hurried to make us some tea, which I drank without enthusiasm, too tired from the heat. While I was resting, I examined the prints on the walls of the chamber, and I noticed one, recently printed in Paris, representing the Wandering Jew, travelling about the world, his story in verses at the bottom. It was the same old complaint [lament] about the poor wandering Jew that roused me to such pity when I heard it sung by our servants forty years ago. Still, we had to get back into our carriage to get on with our journey and reach Kamouraska, our final goal. We drove through the parish of Rivière-Ouelle, which appeared to us to be less picturesque than the others we had seen; it stretches all the way to the mountains on the south, and its northern limit is the River, here called the sea. The water is too salty for even the animals to drink, although at Sainte-Anne, the next parish upstream, it can sometimes be drunk. This parish is prosperous, but certain vales looked neglected to me. Soon after sunset, while it was still quite light, we gradually entered a cloud of birds that extended all around us and as high into the air as we could see; they

roulions dans la Paroisse de la Rivière Ouelle, qui nous parut moins pittoresque que les autres que nous avons vues; elle s'étend jusqu'aux Montagnes du Sud, et sa borne au Nord est le Fleuve, que l'on nomme ici la mèr; l'eau en est trop salée pour que les bestiaux même en boive, quoique dans Ste Anne, Paroisse plus haut, elle se boit encore quelque fois. Cette Paroisse est riche, mais de certains valons me parurent négligés. Peu après le coucher du soleil comme il faisait fort clair, nous entrâmes peu à peu dans une masse d'oiseaux, qui s'étendoit tout autour de nous, et aussi haut, dans l'atmosphère, que nous pouvions appercevoir, ils étoient tous de la même espèce mais de différentes grandeur, les plus des trois quart de la quantité étoit d'une moitié plus grande que les autres; ils voloient avec une extrême rapidité dans la même direction en montant le Fleuve, les jeux de leurs ailes frappé par la lumière faisait l'effet d'un gros abat de neige. Tant que nous pumes voir, nous fumes au milieu de cette légion, que je crois cependant pour la traverser nous fimes bien une lieue et demie de marche; je n'ai jamais vu un phénomène semblable.

Il y a un fort beau Collège à Ste Anne⁵⁸, situé sur une hauteur, et que l'on aperçoit en montant de fort loin érigé, il y a je crois environ 18 ans. Il prospère et donne à bon compte une éducation classique à une foule de jeunes fils de cultivateurs, qui ne ferroient pourtant pas les frais de les envoyer à Québec. Voilà en quoi nos Prêtres sont vraiment louables; ils bâtissent en grande partie nos Collèges de leurs épargnes, à leur mort ils leurs leguent leurs Bibliothèques, et leurs maîtres se prelevent sur leur Corps, ou sur ceux qui aspirent à en être.

Enfin, après avoir fait 19 lieues dans la journée, par une chaleur brûlante, à 9 heures du soir, nous mîmes pied à terre, à la maison de pension de Mons^r Desjardins, qu'on nous avoit recommandée; il nous reçut lui-même nous disant que nous étions attendues et que l'Hon^{ble} Dyonne⁵⁹ avoit huit jours avant retenue des chambres chez lui pour une Dame et sa soeur. Je me trouvai un peu surprise de ce marché fait d'avance. Mais comprenant qu'il y avoit de l'erreur, donnez moi toujours, lui dis-je, à coucher pour ce soir et demain la chose s'éclaircira au jour. Tous nos effets mis à l'abri, le charetier parlant d'aller loger ailleurs, j'écrivis un mot à mon neveu Louis

⁵⁸ Le collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière a été fondé par M. Charles-François Painchaud, curé de la paroisse depuis 1814. Le collège a commencé à recevoir des élèves en septembre 1829.

⁵⁹ Il s'agit de l'honorable Amable Dionne, né à St-Germain de Kamouraska, le 30 novembre 1781, fils d'Alexandre et de Madeleine Michaud. Marié à la Rivière-Ouelle, le 10 juin 1811, à Catherine Perrault, fille de Michel et de Marie-Angélique Damours de Plaines, et nièce de Jacques-Nicolas Perrault, seigneur de la Rivière-Ouelle. Amable Dionne entra en société avec M. Pierre Casgrain, (grand-père des abbés Casgrain). Un an après son mariage il alla prendre la direction de leurs affaires à Kamouraska. Il quitta son associé, en 1849, pour aller habiter à Ste-Anne-de-la-Pocatière, dont il avait acheté le manoir, en 1830. Il fut élu député du comté de Kamouraska, en 1830, poste qu'il occupa jusqu'en 1835. Le 22 août 1837, il était nommé au Conseil législatif. Il démissionna en 1838 pour faire partie du Conseil spécial chargé de faire l'Union entre le Bas et le Haut Canada. Nommé à nouveau au Conseil législatif, il conserva son siège jusqu'à sa mort, survenue le 22 mai 1852. Le couple Dionne-Perrault avait eu treize enfants, dont dix atteignirent l'âge adulte: Henriette 1815-1838, avait épousé Georges Desbarats (Pierre-Edouard et Marie-Josèphe Voyer), le 24 septembre 1798, à Québec; Honense 1817-1894, avait épousé Eugène Casgrain (Pierre et Marguerite Bonenfant), le 22 mai 1832, à Kamouraska; Hémédine,

were all of the same species but of different sizes, three quarters of their number being half again as large as the others; they flew very swiftly in the same direction, upstream; the play of light on their wings resembled a heavy snowstorm. As far as we could see, we were in the middle of the legion, and I believe we must have driven a good league and a half to get through; I have never seen a similar phenomenon.

There is a very nice college^{bb} at Sainte-Anne⁵⁸, standing on the heights and visible from afar; it was built about 18 years ago, I believe. It is prosperous and dispenses, at a reasonable cost, a classical education to a large number of young sons of farmers, who could not otherwise afford to send them to Québec. This is where our priests are at their most laudable: they build our colleges largely with their own savings, bequeath their libraries to them when they die, and the teachers are taken largely from their ranks or among those who aspire to [the priesthood].

Finally, after having travelled 19 leagues in one day, under burning heat, we stopped, at 9 o'clock at night, at Mr. Desjardins' boardinghouse, which had been recommended to us; he received us personally, telling us that we were expected and that the Hon. Dyonne⁵⁹ had reserved rooms for a lady and her sister eight days earlier. I was a little surprised at this business made in advance. But realizing that there was some mistake, I said: *At least let us sleep here tonight, and tomorrow in the light of day, we can get things cleared up.* Our things having been brought in, the coachman spoke of going to other lodgings; I wrote a note to my nephew Louis Lévèsque at Berthier⁶⁰

⁵⁸ The college of Sainte-Anne-de-la-Pocatière was founded by Charles-François Painchaud, parish priest since 1814. Students were first admitted in September of 1829.

⁵⁹ The Hon. Amable Dionne, born at St-Germain de Kamouraska on 30 Nov. 1781, the son of Alexandre and Madeleine Michaud. Married on 10 June 1811, at Rivière-Ouelle, to Catherine Perrault, daughter of Michel and Marie-Angélique Damours de Plaines and niece of Jacques-Nicolas Perrault, seigneur of Rivière-Ouelle. Amable Dionne went into business with Mr. Pierre Casgrain (grandfather of the Reverends Casgrain). One year after his marriage, he went to take charge of their affairs at Kamouraska. In 1849, he left his associate to settle at Ste-Anne-de-la-Pocatière, where he had purchased the seigniorial manor in 1830. In 1830 he was elected Member for Kamouraska county, a position he retained until 1835. He was appointed to the Legislative Council on 22 August 1837. He resigned in 1838 in order to join a special Council formed to bring about the Union of Lower and Upper Canada. Reappointed to the Legislative Council, he retained his seat until his death on 22 May 1852. The Dionne-Perrault union had provided thirteen children, of whom then reached adulthood: Henriette (1815-1838) married Georges Desbarats (Pierre-Edouard and Marie-Josèphe Voyer) on 24 Sept. 1798 at Quebec; Hortense (1817-1894) married Eugène Casgrain (Pierre and Marguerite Bonenfant) on 22 May 1832 at Kamouraska; Hémédine (1819-1870) married Pierre Elzéar Taschereau (Thomas-Pierre and Françoise Boucher de Boucherville) on 8 July 1834 at Kamouraska; Adèle (1820-1861) married Jean-Thomas Taschereau (Jean-Thomas and Marie Panet) on 1 Sept. 1840 at Kamouraska; Olympe (1822-1854) entered the Hôpital-Général of Quebec, as a nun, in 1847; Caroline (1824-1887) married Cirice Têtu (François and Charlotte Bonenfant) on 14 Dec. 1846 at Kamouraska; Clémentine (1825-1900) married Ludger Têtu (François and Charlotte Bonenfant) on 1 Sept. 1846 at Kamouraska; Amable (1827-1870) married Louise-Catherine-Wilhelmine Boisseau (Gaspard and Louise Wilson) on 14 Oct. 1851 at Montmagny. Amable had inherited the seigneurie des Aulnaies from his father; Elysée (1828-1892) married Clara Têtu (François and Cécile Chabot), niece of Cirice Têtu, his sister Caroline's husband. He was seigneur of Ste-Anne-de-la-Pocatière. His youngest daughter Adine married Alexandre Taschereau, Prime Minister of Quebec; Georgina (1830-1888) married Jean-Charles Chapais (Jean-Charles and Julienne Ouellet) on 20 June 1846 at Kamouraska. They became the parents of the Hon. Senator Thomas Chapais.

⁶⁰ Louis Lévèsque (1822-1878) notary at Ste-Mélanie d'Ailleboust, son of her sister Mélanie Panet.

Levesque à Berthier⁶⁰ pour l'informer de notre arrivée et de notre parfaite santé, de même à Mons^r Woolsey père, à la même fin, puis je payai mon voiturier en lui exprimant ma satisfaction de ses soins.

Enfin nous débonnetant, déchâleant et nous félicitant tout ensemble d'être arrivées heureusement à notre but, nous trouvâmes moyen encore au «Prendrez vous quelque chose» de notre hôte, par un Oui; que pouvez vous nous donner pour nous desaltérer», car nous avons soupés? J'ai de l'eau, du vin, de la bière forte, de la bière d'Épinette, sans compter que nous avons du Cidre, pas plus tard que hier. Et bien «faites nous apporter de l'eau et de la Bière d'Épinette», et à l'instant deux gobelets et deux pots sont nés devant nous. Soife, je commence à boire avidement, suivant ma coutume, un verre de Bière, puis encore altérée je prends de l'eau, en la buvant je m'arrête, je sens qu'elle avoit une odeur affreuse de soufre. Eugénie qui suivoit mon exemple en témoigne du dégoût, j'en demande d'autre on en apporte qui étoit froide et limpide et j'en avale un demi verre de plus. Et puis nos chambres étant en ordre, nos lits prêts à recevoir nos membres las, je me couchai avec plaisir, bien persuadée que j'allai passer une de ces douces nuits qui temperent le sang et y mettent un baume salutaire; mais «vae mehi» La petite Bière avoit été faite, je le crois aux dépens de la mèr, le gobelet avoit été rempli d'eau soufrée et minérale, et mon estomac et mes entrailles, indignés de cette tromperie se mirent en mouvement pour expulser la fraude, et je passai la nuit dans de grands étouffements et un état fort violent, je demurai plus ou moins dans l'angoisée tout le jour suivant; je mourrois de soif, l'on m'offrit de l'eau soufrée, j'étois comme l'infortuné Tantal et je parlai de partir immédiatement lorsqu'on me procura de l'eau potable.

Venons maintenant à ma soeur qui avoit souffert de la chaleur du soleil qui lui avoit enflé le visage, et qui ne put se montrer qu'après avoir pris quelque repos et s'être appliquée un onguent dit «Sans pareil», dont la composition est un secret, et recevoir la visite des personnes les plus marquantes de l'endroit, telle que Madame Taché, la Seigneuresse, et ses deux jeunes filles, Mons^r Baptiste Taché son Cousin, et les Dames de sa famille⁶¹, Mad^e Desbarats, en visite dans l'endroit, et Mons^r le Conseiller Spécial Dyonne, qui a une maisonnée pleine de jeunes filles, dont l'aînée

1819-1870, avait épousé Pierre-Elzéar Taschereau, (Thomas-Pierre et Françoise Boucher de Boucherville), le 8 juillet 1834, à Kamouraska; Adèle 1820-1861, avait épousé Jean-Thomas Taschereau (Jean-Thomas et Marie Panet), le 1^{er} septembre 1840, à Kamouraska; Olympe 1822-1854, entrée religieuse à l'Hôpital-Général de Québec, en 1847; Caroline 1824-1887, épouse Cirice Têtu (François et Charlotte Bonenfant), le 14 décembre 1846, à Kamouraska; Clémentine 1825-1900, épouse Ludger Têtu (François et Charlotte Bonenfant) le 1^{er} septembre 1846, à Kamouraska; Amable 1827-1870, épouse Louise-Catherine-Wilhelmine Boisseau (Gaspard et Louise Wilson), le 14 octobre 1851, à Montmagny. Amable avait hérité de la seigneurie des Aulnaies, léguée par son père; Elysée 1828-1892, épouse Clara Têtu (François et Cécile Chabot), nièce de Cirice Têtu, époux de sa soeur Caroline. Il fut seigneur de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Sa plus jeune fille, Adine devint l'épouse d'Alexandre Taschereau, ancien premier ministre du Québec; Georgina 1830-1888, épouse Jean-Charles Chapais (Jean-Charles et Julienne Ouellet), le 20 juin 1846, à Kamouraska. Ils furent les parents de l'honorable sénateur Thomas Chapais.

⁶⁰ Louis Lévesque 1822-1878, notaire à Ste-Mélanie d'Ailleboust, fils de sa soeur, Mélanie Panet.

to inform him of our arrival and perfect health, as well as to Mr. Woolsey Senior, to the same effect; I then paid my driver and expressed my satisfaction of his care.

Finally, we took off our bonnets and shawls and congratulated ourselves on coming safely to our goal, and found yet the means to say *yes* to the landlady's *will you take something? - What can you give us to refresh us, as we have already supped? - I have water, wine, strong beer, sprucebeer, not to mention the cider that we had no later than yesterday. - Well then, send us water and sprucebeer.* And instantly two glasses and two pots appeared before us. Thirsty, I started drinking a glass of beer avidly, following my custom, then, still thirsty, I took the water, started to drink it down, stopped, smelling a frightful odour of sulfur. Eugénie who had followed my example, showed a like distaste. I ask for more, they bring us some, cold and limpid this time, and I swallow another half a glass. And then, our rooms being in order, our beds ready to welcome our tired limbs, I went happily to bed, confident that I would spend one of those gentle nights that temper the blood with a salutary balm; but, *vae mihi*^{cc}, the *petite bière* [little beer, i.e. sprucebeer] had been made, I think, with seawater, the goblet had been filled with sulfur and mineral water, and my stomach and innards, offended by this trickery, took action to expel the fraud, and I spent the night in a very violent state of discomfort. I remained more or less distressed all the next day; I was dying of thirst, they offered me sulfurous water, I was like the unfortunate Tantalus and spoke of leaving immediately, when they procured drinkable water for me.

Now to get back to my sister who had suffered from the heat which had swollen her face, and who could not show herself until she had rested and applied a lotion called *Sans Pareil* [without equal] whose composition was a secret; [nor could she] receive callers, the most notable of the area, such as Madam Taché, the seigneuresse, and her cousin, and the ladies of his family⁶¹, Mrs. Desbarats, a visitor to the neighbourhood and Special Councillor Dyonne who has a houseful of young daughters, of whom the eldest is to be married, in September, to Mr. Thomas Taschereau, a lawyer, son of Mrs. Panet⁶², his father's wife and the only daughter left by her father

⁶¹ This was Julie Larue, daughter of Jean-Baptiste and Geneviève Clesse. On 14 May 1810, in Quebec City, she had been married to Pascal Taché, son of Pascal-Jacques and Marie-Louise-Renée de Charnay, widow of Jean-Baptiste Magnan, her first husband, and co-seigneuresse of Kamouraska. Three fourths of the seigneurie belonged to the Taché couple, the fourth part being the exclusive property of Madam Taché. She left it to their only son, Pascal. She died in 1813 and her husband followed her to the grave in 1830. Pascal thereupon became the sole seigneur of Kamouraska. Pascal Taché, born in 1786, died on 3 January 1833, leaving four living children: Louis Paschal Achille (1813-1839), who was married on 16 July 1834 in Québec to Joséphe Joséphine Eléonore d'Estimauville (Jean-Baptiste Philippe and Marie-Josèphe Drapeau). He was murdered by Dr. Holmes of Sorel; Louise-Hélène (1817-1890) married Nazaire Têtu (François and Charlotte Bonenfant) on 16 Aug. 1842; Julie-Arthémise (1822-1888) married Charles-Barthélemi Gaspard Tarieu de Lanaudière (Pierre-Paul and Véronique Gordon) of Joliette; Jacques-Wenceslas (1823-1879) married Marie-Charlotte-Louise-Elisabeth Taché (Jean-Baptiste and Charlotte Mure), his cousin, on 28 Nov. 1848 at Kamouraska. Obviously, then, the two young girls mentioned in the description are Louise-Hélène and Julie-Arthémise. Jean-Baptiste Taché, the "cousin" is undoubtedly the Honourable Jean-Baptiste Taché (1786-1849), notary, Member of the Assembly, Legislative Councilman, husband of Charlotte Mure.

⁶² See note 59.

est pour se marier en septembre à Mons^r Thomas Taschereau, avocat, fils de Mad^e Panet⁶², épouse de son père, unique fille qu'ait laissé son père l'Orateur pendant vingt ans, de la Chambre d'Assemblée. Invitées à une soirée chez Mons^r Dyonne nous y rencontrâmes un Mons^r Casabon, qui, parlant au maître du logis lui remarqua qu'on avoit vu à la Rivière Ouëlle, vis à vis de son établissement plusieurs marsouins se jouant dans la mèr; la conversation se mit sur ce sujet et il pria très fort ma soeur et moi d'aller le lendemain passer la journée chez lui, nous faisant espérer que nous assisterions à la capture de quelques gros poissons. En conséquence de ces offres, le lendemain au matin, ayant loué une voiture, par le plus beau temps du monde, quoique le vent souffla du Nord Est, les quatre lieues et demie qu'il y a entre cette Paroisse et Kamouraska se firent promptement, les chemins étant unis comme ceux qu'on choisit pour une course de chevaux. Arrivant midi nous fumes reçues par la mère de Mons^r Casabon, Dame de 83 ans entièrement bien conservée, marchant, voyant et entendant comme si elle n'en eut que 55. Après avoir pris notre part d'un bon dîner de famille nous allions nous assoir à une partie de Backgammon, lorsqu'un homme accourut essoufflé, dire qu'on voyoit deux Marsouins dans la pêche. La mèr se trouvoit houte alors; nous courrûmes tous sur la grève, et effectivement on aperçut le gros dos blanc de deux immenses Marsouins qui se montraient de temps à autre, nageant au dessus de la pêche, dont la mèr couvroit entièrement les piquets. Ne pouvant savoir si les poissons resteroient pris ou non, dans le filet qu'on leur avoit tendu, on rentra dans la maison, pour attendre jusqu'à la mèr basse; ce point arrive vers les cinq heures du soir, à la joie de tout le voisinage, les pauvres Marsouins furent vus en dedans des piquets qui forment l'enceinte où on les prends d'ordinaire; car quelques fois ils s'en échappent, mais bien rarement. Il est singulier que le Marsoin au lieu de laisser l'enclos où il doit périr, s'il y reste avant le reflux y demeure comme s'il y étoit charmé. Enfin la mèr se retirant toujours et leur proies ne flottant plus que dans quelques pieds d'eau, les pêcheurs s'avancèrent près d'elles avec des dards et le leur plongerent dans les flancs. Ce spectacle me fit horreur, on voulut me faire l'honneur de frapper moi même l'une des

⁶¹ Il s'agit de Julie Larue, fille de Jean-Baptiste et de Geneviève Clesse. Elle avait épousé, à Québec, le 14 mai 1810, Pascal Taché, fils de Pascal-Jacques et de Marie-Louise-Renée de Charnay, veuve de Jean-Baptiste Magnan, d'un premier mariage. et co-seigneuresse de Kamouraska. Les trois quarts de la seigneurie appartenaient aux époux Taché, le quatrième appartenant exclusivement à Mme Taché. Celle-ci le laissa, par testament, à leur fils unique, Pascal. Elle mourut en 1813 et son mari alla la rejoindre en 1830. Pascal devint donc seigneur de Kamouraska à part entière. Pascal Taché, né en 1786, mourut, à son tour, le 3 janvier 1833, laissant quatre enfants vivants: Louis Paschal Achille 1813-1839, marié le 16 juillet 1834, à Québec, à Joséphe Joséphine Eléonore D'Estimauville, (Jean-Baptiste-Philippe et Marie-Josèphte Drapeau). Il mourut assassiné par le docteur Holmes, de Sorel: **Louise-Hélène** 1817-1890, mariée à Nazaire Têtu (François et Charlotte Bonenfant) le 16 août 1842; **Julie-Arthémise** 1822-1888, mariée à Charles-Barthélemi Gaspard Tarieu de Lanaudière (Pierre-Paul et Véronique Gordon), de Joliette; Jacques-Wenceslas 1823-1879, marié à Marie-Charlotte-Louise-Elisabeth Taché (Jean-Baptiste et Charlotte Mure), le 28 novembre 1848, à Kamouraska, sa cousine. Il est donc évident que «ses deux jeunes filles» mentionnées dans le récit, sont Louise-Hélène et Julie-Arthémise. Jean-Baptiste Taché, «son cousin», est, sans aucun doute, l'honorable Jean-Baptiste Taché, 1786-1849, notaire, député, conseiller législatif, époux de Charlotte Mure.

⁶² Voir note 59.

who was speaker of the House of Assembly for twenty years. Invited to a soirée at Mr. Dyonne's house, we met a Mr. Casabon who, speaking to the master of the house, remarked that in front of his establishment at Rivière-Ouelle, several belugas^{ddd} had been seen frolicking in the sea; the conversation turned onto this subject and he insisted that my sister and I spend the next day at his home, giving us to hope that we might see the capture of a few of the great fish. Accordingly, the next morning, having rented a carriage, the 4 and-a-half leagues between that parish and Kamouraska were soon covered, in the best weather in the world, although the wind blew from the northeast, for the roads were as smooth as those chosen for horse racing. We arrived at noon to be received by Mr. Casabon's mother, a perfectly well preserved lady of 83, walking, seeing and hearing as though she were only 55. After taking part in a good family dinner, we were about to sit down to a game of Backgammon^{eee}, when a man came running, all out of breath, to say that two belugas could be seen in the trap. The tide was still high at that hour; we all ran to the shore and sure enough, we could see, now and again, the broad white backs of two huge belugas swimming over the trap whose posts were covered by the sea. Not yet able to see if the fish would be caught in the net or not, we went back to the house to wait for low tide; that moment comes at five o'clock in the evening; to the great joy of the neighbourhood, the poor belugas were seen within the posts that form the trap, where they are usually caught; for sometimes they escape, but quite rarely. It is quite singular that the beluga, instead of leaving the enclosure where it must die, if it remains there until low tide, does so as though enchanted. Finally, as the sea kept going down until the prey was floating in only a few feet of water, the fishermen approached them with harpoons and plunged them into their flanks. This spectacle horrified me; they wanted to give me the honour of letting me strike one of the victims from a rowboat up against it, but I thanked them and refused, closing my eyes, as my sister did. I could hear only the distressful breathing of the expiring creatures delivered over to their executioners. They were left to expire in the trap, tinted all over with their own blood; whence they were then dragged to land where the lard [blubber] was cut in pieces; it is one hand^{fff} thick, and it is put to boil in kettles to melt it down and remove the oil which floats on top. It is used for lighting, to grease red leather shoes, wagon-wheels, etc. Prepared in this manner, it is even used for cooking, and I have eaten very good hot doughnuts that had been fried in it. The very thick belugaskin is tanned, and made into plow-harnesses, whips, not to mention many other uses to which it is put. What are called *ailerons* [flippers], that is, the fins, are eaten, being quite fat and good to the taste. I almost forgot to mention that there is a second skin, besides the first, thin and transparent, upon which one can write, and that can also be used as a substitute for glass. There is another method, not as effective, that I saw used to obtain the oil, 26 years ago when I was in the same neighbourhood; the fish is put up on a scaffold with a vessel beneath it and the oil drips down from the rotting flesh, but the air is infected by this operation for a league and a half in all directions.

victimes, montés sur une chaloupe qui y touchoit mais je m'y refusai en remerciant et fermant les yeux, ainsi que ma soeur. Je n'entendis que le souffle de détresse des créatures expirantes livrées à leurs bourreaux. On les laissa expirer dans la Pêche toute teintes de leur sang, d'où, ensuite, on les tira à terre pour couper le lard par morceaux, qui est épais d'une main, et qu'on fait bouillir dans des chaudrons pour le faire fondre et en retirer l'huile qui surnage. On l'emploie pour l'éclairage, on en graisse les souliers de cuir rouge, les roues de charrettes, etc. Préparée de cette manière on sert même en cuisine, et j'ai mangée des beignets fort bons chauds, qu'on avoit fait frire. On tanne la peau fort épaisse des Marsouins, dont on façon en des traits de charrues, des fouets, sans compter qu'elle sert de plus à bien d'autres usages. On mange ce qu'on appelle les ailerons, qui sont les nageoires, étant fort gras et de bon gout. J'oubliois de mentionner qu'il y a une seconde peau, outre la première, mince et transparente, sur laquelle on peut écrire, qui serviroit aussi très bien à défaut de vitres. Il y a une autre methode, moins parfaite de tirer l'huile que j'ai vu employer, il y a 26 ans, quand j'étois sur les mêmes lieux: On monte le poisson sur un échafaud où on pose des vaisseau au dessous, et l'huile, par la décomposition des chairs, se dégage et y dégoute, mais l'air est infectée par cette opération à une demie lieue à la ronde. L'un des Marsouins, à la mort duquel nous assistames, avoit 15 pieds de long et l'autre 14 et plus.

Le lendemain nous retrouvâ à Kamouraska fort satisfaites d'avoir assistées à une pêche fort rare maintenant sur des grèves où, autrefois, on a tué depuis 800 jusqu'à 1500 cochons de mer. Nous passâmes deux jours tranquillement à la maison, ne sortant que pour aller à la grève respirer l'air marin, que nous étions venus chercher de loin, ramasser ce qu'on appelle des pattes de perdrix, petite plante marine orange et rouge, et de longues feuilles de varech.

Il vint tout à coup, à ma soeur, l'envie d'aller à la Malbaie qui après sept lieues de traversée, est à l'opposée de Kamouraska, d'où à la vue simple, on en voit les maisons, et la lunette d'approche, la plus faible, vous les fait distinguer parfaitement. J'ai pu, autrefois, avec de meilleurs verres, y voir labourer les collines horizontalement. Je ne savois comment m'y prendre pour satisfaire à son désir, d'ailleurs je craignois de m'aventurer sur ce grand Fleuve dont l'eau verte nourrissant de grandes troupes de moutons (vagues) m'effrayèrent. Un Mons^r Dépouliot, homme parfaitement respectable, dit devant moi, qu'une affaire pressente l'appelloit absolument de l'autre côté pour un jour; il retraverseroit le jour suivant. La journée présageant devoir être sereine, je crus ne pouvoir avoir une meilleur occasion. Je lui demandai de nous prendre sous sa protection pour aller passer quelques heures en même temps que lui. Avec beaucoup d'urbanité, il me répondit que rien ne lui seroit plus agréable que d'accompagner des Dames étrangères et de leur faire les honneurs du Pays. Le jour suivant, en conséquence, profitant du vent de Nord Est, dans une bonne Chaloupe et pour le prix de trois piastres, nous nous embarquâmes gaiement à dix heures du matin. Je n'étois pourtant pas sans craintes; j'avois peur que le vent n'augmentant, ne nous ballote

One of the belugas whose death we witnessed was 15 feet long and the other 14 and more.

The next day found us back in Kamouraska quite satisfied to have witnessed a catch which is quite rare nowadays on beaches where, once upon a time, they killed from 800 to 1500 *sea pigs*. We spent two days quietly at home, going out only to the beach to breathe the sea air that we had come seeking from so far, and to gather what is called *pattes de perdrix* [partridge feet], a little orange and red marine plant, and long strands of seaweed.

My sister suddenly had a desire to go to La Malbaie^{egg}, which is seven leagues across from Kamouraska, from which the naked eye can see the houses and a telescope, the weakest one, shows them clearly. Once, years ago, with a better glass, I had been able to see people plowing the hills from side to side. I did not know how to go about gratifying her wish, and indeed, I was afraid to set out on the great river whose green waters nourishing great flocks of sheep (waves) frightened me. A Mr. Depouliot, a perfectly respectable man, mentioned before me that an urgent matter made it absolutely imperative for him to cross to the other side for a day; he would cross back the next day. As the day looked promising as to the weather, I felt that I could not have a better opportunity. I asked him to take us under his protection to go and spend a few hours when he went himself. He answered very courteously that nothing could me more agreeable to him than to accompany some lady visitors and to do the honours of the country for them. Consequently, the next day, taking advantage of the wind from the northeast, we gaily embarked at ten o'clock in the morning in a good shallop for the price of three dollars. I was not without qualms however; I was afraid that the wind would get stronger, bounce us about more than courage could easily endure, and I feared that I should get seasickness, and my sister as well, as she was not very strong to begin with, and that instead of a pleasure party we might have a party of problems. Fortunately the fine weather dispersed all these ugly predictions. A slight wind raised the water without breaking it; it's green waving resembled that of a meadow stirred by a zephyr. The sky would have been deep blue if a slight mist had not tempered that beautiful colour; we could see the white sails of a dozen ships of different sizes; we could see only the tallest sails of some, barely showing above the horizon to the northeast [the direction in which the St. Lawrence flows, of course]; the others sailed in the opposite direction, and only two passing, sails unfurled, not far from our own small vessel, embellished still more the great river that is the glory of the Country. Very shortly after passing the Ile-aux-Corneilles [Crow Island], which lies only a half-league from the Kamouraska shore and can be reached by wagon at low tide, we found the waves rather stronger than in the lea [of the island]; but, being properly ballasted, we did not feel too much movement. Heading on outwards, we glimpsed several gulls, as white as freshly fallen snow, rising and falling on the waves; swimming gracefully, they seemed to be following the same course as ourselves, their necks shining like ivory in the sunlight; I could not tire of

plus que mon courage ne me le fit endurer facilement, et j'apprehendais d'avoir le mal de m^{er} ainsi que ma soeur, qui n'etoit pas déjà trop forte, et qu'au lieu de jouir d'une partie de plaisir nous n'en eussions qu'une d'ennui. Le beau temps, heureusement dispersa toutes ces laides prévisions. Un vent léger soulevoit l'eau sans la briser; ses verts ondoiements ressembloient à ceux d'une Prairie sur laquelle se promene un zephyr. Le Ciel auroit été d'un bleu foncé, si une légère brume n'avoit tempérée cette belle couleur. on avoit en vue les blanches voiles de douze vaisseaux de différentes grandeurs, on apercevoit que la voilure la plus haute des uns, pointant seulement à l'horizon du Nord Est, cours, comme on le sait du St Laurent, les autres voguaient dans la direction opposée, et deux seulement passant non loin de notre petite embarcation à voile déployées, embellissoit encore d'avantage le grand Fleuve qui fait la gloire du Pays. Ayant en très peu de temps dépassés l'île aux Corneilles à une demie lieue seulement de la rive de Kamouraska et où l'on peut se rendre en voiture à roues à la marée basse, nous trouvâmes les vagues un peu plus fortes que quand nous étions sous son abri; mais lestées à propos, nous n'éprouvâmes pas trop de mouvement. Avançant dans le large nous aperçûmes, montant et descendant avec les lames, plusieurs goélans, blancs comme de la neige fraîchement tombée, nageant gracieusement ils semblaient faire le même cours que nous, leur cou brillant comme de l'ivoire au Soleil, je ne pouvois me lasser de les admirer voguant joyeusement sur l'onde et sans paroître faire aucun mouvement perceptible, pour s'y soutenir. Mes yeux se détournant à la fin d'eux, je regardois vaguement la m^{er}, quand tout à coup une masse blanchâtre se souleva tout près de nous hors de l'eau, et fit balancer considérablement notre chaloupe, j'en fus surprise, même effrayée, lorsque les bateliers crièrent c'est un Marsouin, c'est un Marsouin, bientôt on en aperçut un autre un peu plus loin, et puis de quelque côté qu'on vint à jeter les yeux on voyoit des dos blancs, gris-bleuâtre se montrer un instant sur la surface, puis se cacher au sitôt dans leur élément salé. Le Pilot qui nous conduisoit nous dit que les harengs, la sardine, le Roulis et la Loche (petite morue) étant fort nombreux cette année, le Marsouin les suivoit ainsi de près pour en faire sa pature. Nous dégagant peu à peu de cette bande de poissons, nous fîmes route légèrement et après 5 heures et demi à faire ces 7 lieues de la traversée, ou malgré moi j'eus toujours un peu peur et Eugénie point fort rassurée, nous abordâmes à la rive de la Malbaie conformée de sable de galets et de gros cailloux blancs, qu'on aperçoit clairement de Kamouraska. Après avoir marché environ quatre arpents nous arrivâmes à la maison d'un nommé Pierre Hudon dit Beaulieu, de la même famille que celle que nous avons à Daillebout. Le Maître de la maison et sa femme nous reçurent fort bien et ils nous dirent, que tout ce qu'il y avoit chez eux seroit très fort à notre disposition; les pieds me soulevant de terre malgré moi, et la tête me tournant par l'effet de la m^{er}, je demandai de me mettre sur un lit pour me raffermir, ce que l'on me permit volontiers, et après une couple d'heures de repos, Eugénie et moi nous nous sentions assez bien pour courir au rivage, ou étant arrivées à notre étonnement, la m^{er} nous parut beaucoup plus large, envisagé d'ici

admiring them as they sailed upon the flows without seeming to make any perceptible movement to stay afloat. I finally tore my eyes away from them and was vaguely observing the sea, when suddenly a whitish mass rose up out of the water quite near us, rocked our boat considerably; I was surprised, frightened even, when the boatmen cried out; *It's a beluga, it's a beluga!* Soon we saw another a little further away, and then, all around us, we could see white or blueish-grey backs popping up on the surface and disappearing as quickly into their salty element. The pilot who was ferrying us said that as the herring, sardines, roulis and loche^{hhh} were very abundant this year, the belugas were following them to feed upon them. We eventually left the band of fish behind and sailed easily along, and after 5 hours and a half that it took to cross those 7 leagues, during which I could not help being always slightly frightened, nor Eugénie altogether reassured, we landed on the Malbaie shore, [which is] formed of sand, smooth stones and big white pebbles that can clearly be seen from Kamouraska. After walking about four arpents, we arrived at the house of a man named Pierre Hudon dit Beaulieuⁱⁱⁱ, of the same family as the one living at Daillebout. The master of the house and his wife received us very well and told us that everything they had was at our disposal; as my feet kept leaving the ground against my will, and I was dizzy from the effect of the sea, I asked if I could lie down to restore myself, which was readily granted, and after a couple of hours' rest, Eugénie and I felt well enough to run to the shoreline where we were surprised to see that the sea looked much wider from there than from the other side, and we could hardly pick out the shores of Kamouraska. This phenomenon is undoubtedly due to the fact that the land is much lower at Kamouraska. Looking to the north, we could see only mountains crowding together, far and wide, one on top of the other. Upon our return to the house, Mr. Depouliot, who was waiting for us there, told us that he would not be able to leave before the day after next in the morning. Mr. Hudon happily consented to giving us hospitality in return for our money. After giving us a supper of dried aloseⁱⁱⁱ, bread and good butter, they prepared a bed for the two of us together in a little nook. I dreamt all night long that I was still in the shallop, sometimes knifing through the water like a swan with the breeze in it's wings, sometimes about to be turned over by the violence of a too violent wind; at last morning came and delivered me, and having breakfasted on good tea and fried roulis, we followed a wagon-road that led us to a hill, when, reduced to a path, it led us between two mountains. Shortly after, we rounded a spur and came upon the loveliest view in the world; dales as green as meadows, [cross-hatched lands], hillocks, mountains and at their foot a row of fine houses set well apart from each other, forming a well-established concession on fairly flat ground, although several farms had cultivated hillocks, which is done by plowing horizontally or by hoeing. After a five hours' walk, we ended up viewing the establishment of Mr. Naim, the local seigneur, very rich and still unmarried; we returned to Mr. Hudon's house, quite worn out, and were served our supper, consisting of pea-and-pork soup and an excellent piece of boiled salmon. They take quite

qu'on ne juge de l'autre bord, et l'on distinguoit à peine les côtes de Kamouraska. Ce phénomène est du sans doute à ce que les terres sont beaucoup plus basses à Kamouraska. Jetant les yeux du côté du Nord, nous n'y aperçûmes que des Montagnes s'y entassant, et en long et en large, les unes sur les autres. Etant revenues à la maison, M^r Dépouliot, qui nous y attendoit, nous annonça qu'il ne pourroit repartir que le surlendemain au matin. M^r Hudon consentant, de bon coeur, à nous donner l'hospitalité, pour notre argent, après nous avoir donné à souper, avec du thé de l'alse sèche, du pain et du bon beurre, on nous prépara un lit, dans un petit réduit qui nous reçut toutes deux. Je revai toute la nuit que j'étois encore dans la Chaloupe, tantôt fendant l'eau comme un Cigne qui reçoit la brise de ses ailes, et tantôt prête à tourner par la violence du vent trop violent; enfin le matin arriva et me tira de peine, et ayant déjeuné avec du bon thé et du Roulis frit, nous primes un chemin de voitures qui nous conduisit à une côte, où, devenant sentier, il nous conduisit entre deux Montagnes. Bientôt nous en détournâmes l'un des éperons et nous aperçûmes la plus belle vue du monde; des vallons verts comme pré, des terres hachées, des Monticules, des Montagnes et sur le déclin des montagnes, une rangée de bonnes maisons à distance les unes des autres formant une concession très bien établie, sur un terrain suffisamment plan; ce qui n'empêche pas que, sur plusieurs terres, il y ait des Monticules, qu'on cultivoit en les labourant horizontalement ou encore mieux à la pioche. Après cinq heures de promenade que nous terminâmes en regardant l'établissement de Mons^r Nairn, Seigneur du lieu, fort riche et encore garçon, nous revînmes chez Mons^r Hudon lassés à forfait, et l'on nous servit notre diné, composé d'une soupe aux pois-au-lard et d'un morceau de Saumon bouilli excellent. On en prend en suffisante quantité à la Malbaie, année par année. Notre repas pris, nous dormîmes un peu pour nous rafraîchir et puis nous entrâmes en conversation avec Mad^e Hudon qui nous raconta l'histoire domestique de la famille de leur Seigneuresse Mad^e Nairne, qu'elle nous loua beaucoup. elle s'étendit beaucoup sur les filles de cette Dame, l'une d'elle restée fille, ses deux autres firent de mauvais mariages, qui les rendirent fort malheureuses, surtout la dernière. Toutes ces femmes étant mortes, Mons^r Nairn, Seigneur actuel, est donc un grand propriétaire⁶³. Le soir étant arrivé sur ces discours, nous soupâmes de bon appétit encore du

⁶³ John Nairne, né en Ecosse, en 1731, lieutenant dans le 78^{ème} Régiment d'infanterie, participa à la prise de Québec, en 1759. En 1762, le gouverneur Murray, divisa la seigneurie de La Malbaie en deux et la concéda à John Nairne et Malcolm Fraser. Nairne reçut le village de La Malbaie et ses environs. Il amena avec lui des soldats de son régiment car il espérait créer une colonie écossaise et protestante. La plupart de ces soldats épousèrent des canadiennes et leurs descendants devinrent de véritables canadiens-français portant des noms à consonances britanniques. Pour sa part, Nairne épousa une écossaise, Christiana Emery, à Québec, le 20 juillet 1789. La guerre d'Indépendance le força à reprendre momentanément sa carrière militaire. De retour à La Malbaie, il fut déçu de constater que malgré tous ses efforts, sa fille Magdalen, épouse, à Québec, un catholique, Peter McNicol, la deuxième, Mary, épouse secrètement, à Québec, un cultivateur, francisé, Augustin Blackburn, et ne retournera plus au manoir, enfin, la troisième, Christine, restera célibataire et ira habiter Québec, où, selon ses goûts, elle mènera une vie mondaine des plus remplies. L'un de ses fils, mourra, aux Indes, en 1799, le second, Thomas, qui héritera de la seigneurie, préférera la vie militaire. Mme Nairn, mère s'occupera de gérer la seigneurie, jusqu'à son décès, survenu en 1828.

a catch of it at the Malbaie, year after year. After supper, we slept a little to restore ourselves and then we got into a conversation with Mrs. Hudon, who told us the domestic history of their seigneuresse, Mrs. Nairn, whom she praised highly. She went on and on about that lady's daughters, one of whom remained unmarried: the other two contracted unfortunate marriages which made them very unhappy, especially the youngest. All these women having died, Mr. Nairn, the present seigneur, is thus a large landowner⁶³. Evening having arrived at this point, we supped well, fish again, and slept deeply. During the evening, we had been advised to rise early; consequently, at six o'clock we were ready to undertake the long crossing and, a few minutes later, we were back in the bottom of the boat, with a pilot and another man who brought us safe and sound to Kamouraska.

After a day of rest, Madam Taché, the seigneuresse, came to fetch us in her carriage to take us on an excursion to her mill, situated on the Kamouraska river, in the 2nd concession. About one third of the way, there is a bridge that is very long and so [abrupt] that we stepped down to cross it on foot, to be on the safe side, and seeing some lovely pink *bells* and other flowers on the riverbank, we went down to have a closer look and to pick a bouquet of them. As we came closer, we saw several young children at the edge of the water, playing with a kind of mussel, that the English call *clams*^{kkk}. They had opened several of them and as their father, Captain Ouellet came up to them for some reason, one of the little boys cried out: *papa! papa! come see the pretty fish-eye I just found in this mussel!*, as he showed him the open shells. We looked at the supposed eye and to our great surprise, we saw that it was a pearl as big as the biggest pea, of a charming, shimmering pink colour. We admired it for a long time, leaving it of course in the hands of it's possessor. We spent about two hours visiting the lovely mill with 6 [millstones] that serves Kamouraska. Burned down 10 years ago, it cost 2,300 pounds to rebuild as it is. It brings a good profit, we are told, and it is easy to make the censitaires bring their grain to it, which they never fail to do. For that matter, all the seigneurial rights are better respected in the parishes of the District of Quebec than in the District of Montreal where revolutionary maxims have infected all those who see them to be to their own advantage. However that may be, the mill works well, makes good

⁶³ John Nairne, born in Scotland in 1731, lieutenant in the 78th Regiment of Infantry, took part in the siege of Quebec in 1759. In 1762, Governor Murray divided the seigneurie of La Malbaie in two and conceded it to John Nairne and Malcolm Fraser. Nairne received the village of La Malbaie and it's environs. he brought with him a number of soldiers of his regiments as he hope to create a Scottish Protestant colony. Most of these soldiers however married Canadians and their descendants became real French-Canadians bearing British-sounding names. Nairn himself married a Scot, Christiana Emery, on 20 July 1789 at Quebec. The War of Independancee forced him to temporarily resume his military career. Back at La Malbaie, he fonnd disappointment. Despite all his efforts, his daughter Magdalen married a Catholic, Peter McNicol in Quebec City; his sceond daughter Mary was secretly married, at Quebec, to a "Frenchified" farmer, Augustin Blackburn, and never went back to the manor; finally, the third one, Christine, remained unmarried and went to Quebec where she led a well-filled mundane life ro her own taste. One of his sons died in India in 1799, the younger, Thomas, who inherited the seigneurie, preferred military life. Mrs. Nairn, the mother, administered the seigneurie until her death in 1828.

poisson et nous dormimes profondément. Dans le cours de la soirée on me fit avertir de nous lever matin, et en conséquence, à six heures nous étions prêtes à entreprendre la grande traversée et quelques minutes après, nous étions de nouveau dans le fond de la Chaloupe, conduit par un Pilot et un autre homme qui nous menerent sains et saufs à Kamouraska.

Après un jour de repos, Mad: Taché, la Seigneuresse, vint nous chercher dans sa voiture, pour nous mener faire une promenade à son Moulin, située sur la Rivière Kamouraska, dans la deuxième concession. Environ au tiers du chemin pour s'y rendre, il se trouve un pont très long et si rapide, qu'avec la prudence convenable, nous descendimes de voiture pour le traverser à pied, et apercevant de belles cloches roses et d'autres fleurs, au bord de la Rivière, nous y fumes pour les voir de plus près et en cueillir un bouquet. En approchant de plus près, nous vimes plusieurs jeunes enfants, sur le bord de l'eau, qui se jouoient avec une espece de Moucle, que les Anglais nomment «Clams». Ils en avoient ouverts plusieurs et leur père le Capitaine Ouellet venant à eux, je ne sais à quelle fin, un des petits garçons s'écria, «papa! papa! voyez donc le joli oeil de poisson que je sors de trouver dans ce Moucle», lui en montrant, en même temps, les coquilles ouvertes. Nous regardames ce prétendu oeil et, à notre extrême surprise, nous vimes que c'était une perle grosse comme le plus gros pois, et d'une couleur rose Chatoyante charmante. Nous l'admirames longtemps, et la laissant s'entend bien, entre les mains de son possesseur. Nous passames environ deux heures à visiter le beau Moulin à 6 moulanges qui moud pour Kamouraska. Brûlé, il y a 10 ans, il en couta L 2,300 pour le rétablir tel qu'il est. Il rapporte, nous dit on, un bon profit, et on peut facilement forcer les censitaires, d'y porter leurs moutures, et on le fait sans y manquer. Tous les droits Seigneuriaux, quant à cela, dans les Paroisses du District de Québec, sont plus respectés que dans le District de Montréal, ou les maximes révolutionnaires ont infectés tous ceux qui y voyent leur intérêt. Quoiqu'il en soit, ce moulin fait de bon ouvrage, donne un gros profit et se trouve située dans un site pittoresque dont j'aurais voulu faire un dessein si j'en avois eu le temps. La journée fut fraîche et nous rendit le retour fort agréable. Deux jours se passerent assez solitairement, mais Mons^r Dyonne nous avoit prêté des livres amusants, qui nous firent passer agréablement le temps. Pour la seconde fois, depuis notre arrivée, il nous invita à passer la soirée chez lui où je trouvai une nombreuse société, et, entre autres, mon ancienne connaissance Mons^r le Docteur Horseman. Il est membre honoraire de la Société d'Histoire Naturelle de Québec et en cette qualité s'occupe d'objets naturelles, c'est dire: quand il y pense. Mons^r Ouellet sachant son gout, lui porta, le lendemain du jour où nous vimes au bord de la Rivière de Kamouraska, la belle perle que son petit garçon y avoit trouvé avec deux autres plus petites, mais rondes et blanches, dont il lui fit présent c'est dire: d'une. J'exprimai le plaisir que j'avois eue de me rencontrer au moment même où elle fut trouvée, et Mons^r Dyonne et Baptiste Taché ayant dit qu'ils votoient pour qu'elle me fut donnée par Mons^r Horseman; un peu contre son gré, il se crut obligé de m'en faire le cadeau. On me donna aussi la coquille du même poisson que

profits and is built on a picturesque site that I would have liked to draw if I had had time. The day was cool and made the trip back very pleasant. Two rather solitary days passed by, but Mr. Dyonne had lent us amusing books, so that we spent the time pleasantly. For the second time since our arrival, he invited us to spend the evening at his home where I found a numerous company and, among others, my old acquaintance Doctor Horseman. He is an honorary member of the Quebec Natural History Society and in that capacity concerns himself with natural objects, that is, when he thinks of it. Mr. Ouellet, knowing of this preoccupation, brought him, the day after we had gone to the riverbank, the lovely pearl that his little boy had found there, along with two smaller, round white ones, of which he gave him one. I expressed the pleasure I had felt to have assisted at it's finding, and Mr. Dyonne and Mr. Baptiste Taché said that they voted that it should be given to me by Mr. Horseman; somewhat against his will, he felt obligated to present it to me. I was also given the shell of the same fish as had formed it, and so I got the pearl and the shell which I proposed to take home to show to Mr. Berczy and my other friends, and then to donate them to the Quebec Museum, following the original intention of Dr. Horseman, it's honorary member.

I have to congratulate myself here for the good fortune that accompanied me on my trip to Kamouraska. Under the headings of satisfied curiosity and civilities received from the principal inhabitants of the spot. And I benefitted doubly from these advantages as they were shared with my sister⁶⁴. To put the cap to my satisfaction, expressed on her face, she not only passed for my 30 years younger sister, but some people thought she was my *little girl*. She laughed about it even more happily than I, for blood tells; actually, the Kamouraska air was not entirely beneficial to her, and the fish that is served there is not of a type to whet her appetite.

After staying at Kamouraska for 3 weeks, I finally had to leave and, having settled our accounts with our landlord, 2 bedrooms and a small parlor for 2, 9 a day, having paid for myself and my sister and received my receipt, I prepared to leave this place where I had been well treated and felt only pleasure, and on Tuesday, 4 August, I got into the carriage that would take me back to Quebec.

Although Madam Berczy took several other trips, in the United States as well as in this country, she wrote no other accounts than the one we have just transcribed. During her moments of leisure she composed a number of pieces, in prose as well as in verse, and among them a little poem, with notes, on the seasons in Lower Canada and the ways of the country people of some 40 years ago, as well as various short pieces of poetry, of which the following may serve as an example.

⁶⁴ Amélie Panet Berczy was accompanied on her trip to Kamouraska by her youngest sister, Marie-Anne, then 34 years old, widow (for two years) of Horace Panet. Amélie, at 51, was seventeen years older than her sister.

celui où elle se forma, et je possédai la perle et la coquille que je me proposai d'emporter pour la montrer à Mons^r Berczy et mes autres amis, et ensuite en disposer en faveur du Musée de Québec, suivant l'intention première, de son Membre Honoraire, Mons^r le Docteur Horseman.

Il faut que je me félicite ici de la bonne fortune qui m'a accompagné dans mon voyage de Kamouraska. Sous le rapport de la Curiosité satisfaite et sous celui des civilités que j'ai reçues de tous les principaux habitants du lieux. Et j'ai joui doublement de ces avantages puisqu'ils ont été partagés par ma soeur⁶⁴. Pour mettre le comble à sa satisfaction, exprimée sur son visage, elle n'a non seulement passée pour ma soeur cadette de 30 ans, mais il y en a qui l'ont cru ma »petite fille» Elle en riait de meilleur coeur encore que moi, car bon sang ne peut mentir: d'ailleurs l'air de Kamouraska ne lui a pas été entièrement favorable, et le poisson qu'on y sert sur les tables, n'a pas eu le pouvoir d'aiguiser son appétit.

Après avoir restée 3 semaines à Kamouraska, enfin je dus en partir et après avoir arrangés mes comptes, avec notre hôte qui nous donnoit notre pension, 2 chambres à coucher et un petit salon pour 2 9 par jour, l'avoir payé pour moi et ma soeur, et en avoir reçu quittance, je me préparai à laisser cet endroit où je n'avois reçu que des honnêtetés, et éprouvée que de l'agrément; et mardi 4 août j'entraï dans la Caleche qui devoit me reconduire à Québec.

Quoique Mad Berczy ait fait plusieurs autres voyages, tant dans les Etats Unis que dans le pays, elle n'en a pas écrit de relations autres que, celle que nous venons de transcrire. Durant ses moments de loisir elle a composée plusieurs morceaux tant en prose qu'en vers, et entre autres un petit Poème, avec des notes, sur les Saisons du Bas Canada et les moeurs des habitants de ses Campagnes d'il y a quelques 40 ans, aussi diverses petites pieces de Poësics, dont la suivante peut servir d'exemple.

L'oiseau

Leger petit oiseau
Haut et bas qui voltige
Pose toi donc te dis-je?
Ah le voila, mais qu'il est beau!
Enfin fixé sur cette tige

2

Ton habit est charmant
Même de teinte grise.
Quels jolis traits j'avise
Sur chaque plume le formant
En variant tout s'yinétrise

⁶⁴ Amélie Panet Berczy était accompagnée, lors de son voyage à Kamouraska, par sa plus jeune soeur, Marie-Anne, alors âgée de 34 ans, veuve, depuis deux ans, d'Horace Panet. Amélie était de dix-sept ans son aînée, étant, elle même, âgée de 51 ans.

The bird

1. Light little bird
Fluttering high and low
Won't you stop? I say
Ah, there he is, how lovely!
Perched at last on that stem
2. Your suit is charming
Even if it is grey
Such pretty features I see
On each feather
All matching in their variety
3. Is your eye a carbuncle?
Rather, that particule
Covered by your iris,
As bright as fire,
Is the bright spark of one.
4. Stop your movements,
Birdling, I pray
I have the greatest desire
To watch you a moment
No more mad leaping about!
5. He stops, and his neck
swells, and upwards,
Heavenwards he raises it's head
I seem to hear: gloo-gloo
Is he about to sing for me?
6. Yes, I hear his notes
A sonorous plumage
Fills the cool grove
With the piercing tones of a flageolet
He imitates the best of whistles
7. He changes his refrain
Slowly he coos
His notes roll sweetly
Like the gurgle I love
Of a humble brook flowing
8. Listen, such chirping
To be heard in the air
Such a happy and sweet sound
By a thousand warblings
His heart seems intoxicated
9. Notes from near by bushes
His dear companion
Understands his song

3

Ton oeil c'est un grenat?
 Plutôt cette parcelle
 Que couvre ta prunelle
 Qui du feu brillant a l'éclat
 En est une vive étincelle

4

Cesse ton mouvement
 Oisillon je t'en prie
 J'ai la plus vive envie
 De te contempler un moment ?
 Point de ces sauts de folie.

5

Il s'arrête et son cou
 Se gonfle et vers le faite
 Du ciel levant la tête
 Il semble que j'ouïs: glouglou.
 Va t'il me donner une fête?

6

Oui j'entend ses accents.
 Un sonore ramage
 Remplit le frais bocage;
 Du flageolet aux sons perçants
 Il imite au vrai le sifflage.

7

Il change de couplet
 Lentement il rocoule
 Tout doux sa note roule
 Semblable au bruit qui tant me plaît
 D'un humble ruisseau qui s'écoule

8

Écoutons quels roulis
 Dans l'air se font entendre
 Quel son joyeux et tendre
 Par mille aimables gazouillis
 Son coeur paroît vouloir s'éprendre

9

Sons de prochains buissons
 Sa compagne chérie
 Comprend sa voix aimée
 Et couve mieux ses nourrissons
 Qui font leur fortune chérie

And covers up the nestlings
 Who are their only treasure
 10. Sweet little winged creatures
 Your songs, your loveliness
 Make us love Nature
 Fly off into our wood
 There you will find food
 11. Ah! when memories
 Of days gone by disturb me,
 Make me nervous or angry
 Call out your happy tunes
 So that worry may leave me.

With such occupations and the pleasant company of two of her sisters who lived nearby, as well as that of a few friends who came from time to time to visit, she might have spent the rest of her days according to her tastes, if she had not been burdened with almost relentless physical suffering. She had suffered since her youth from an illness of which she was partially cured by the trip she took to Kamouraska in 1814 and which barely affected her during her residence in the gentler climate of Upper Canada. But shortly after her return to Lower Canada she was gradually affected by the harder weather which was particularly unfavorable to the rheumatism that assailed her; she was naturally susceptible to that disease. The pain having considerably increased during her last twenty years, she suffered greatly, although with great patience and a great deal of courage. Nevertheless, she continued to busy herself as much as her strength allowed; but she finally succumbed on 24 March 1862, aged 73 years, leaving her husband, who loved her passionately, alone in desolation for the rest of his life.

10

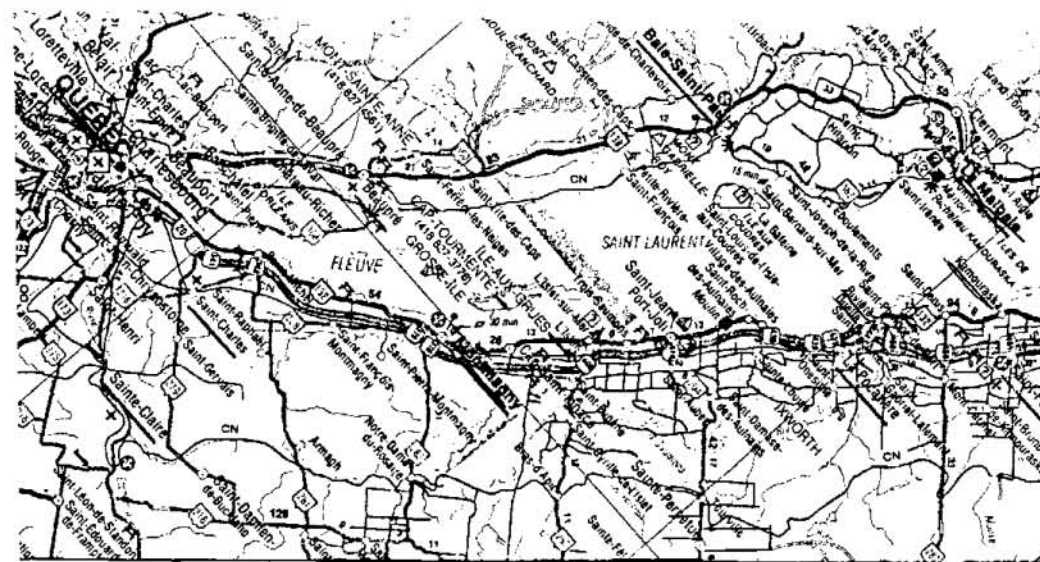
Gentils êtres ailés
 Vos chants votre parure
 Font aimer la nature
 Dans nos bosquets en paix volés
 Et trouvez y votre pâture.

11

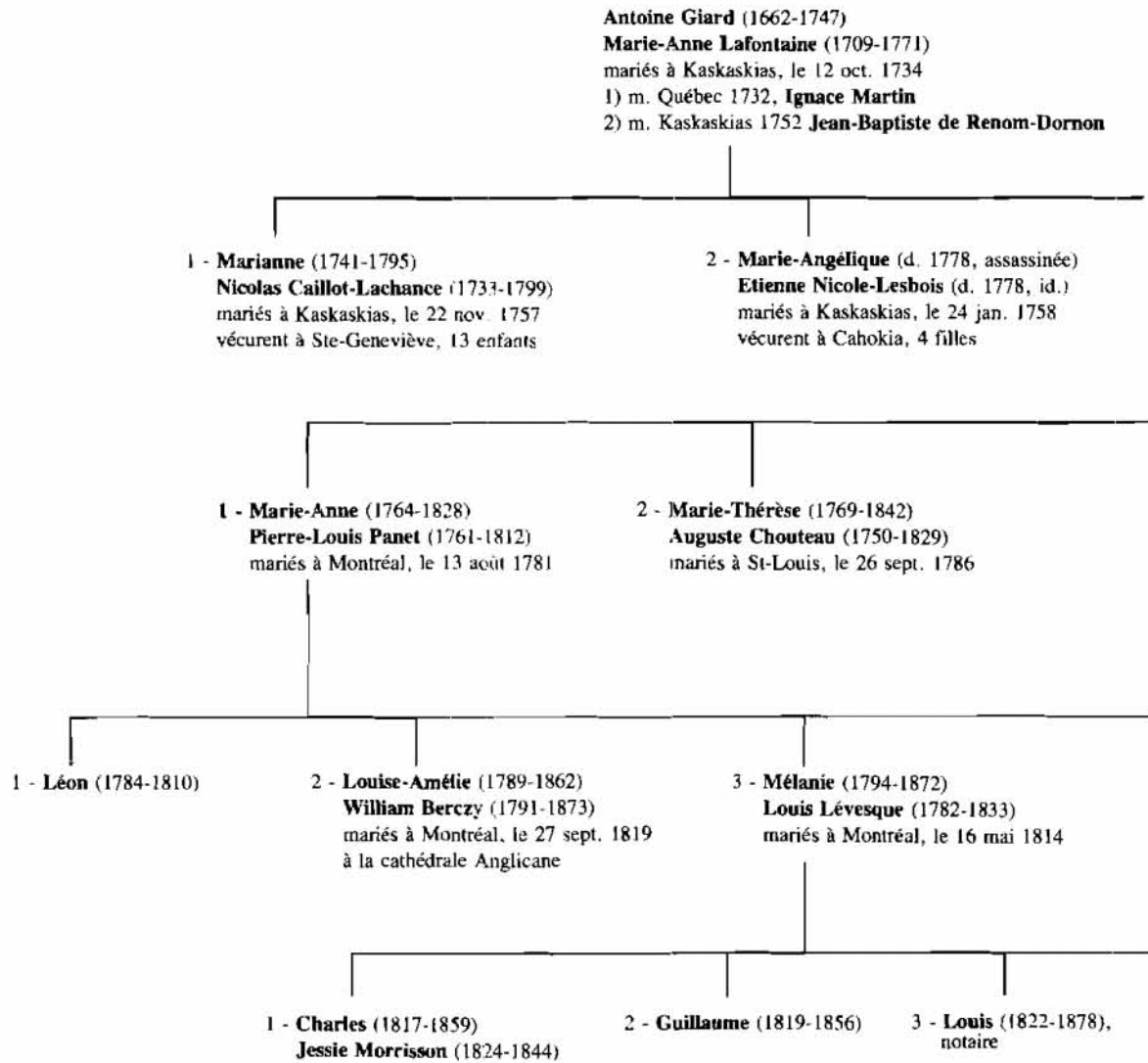
Ah! quand le souvenir
 Du temps passé m'agite
 M'enerve ou bien m'irrite,
 Poussez moi vos cris de plaisirs
 Afin que le souci me quitte.

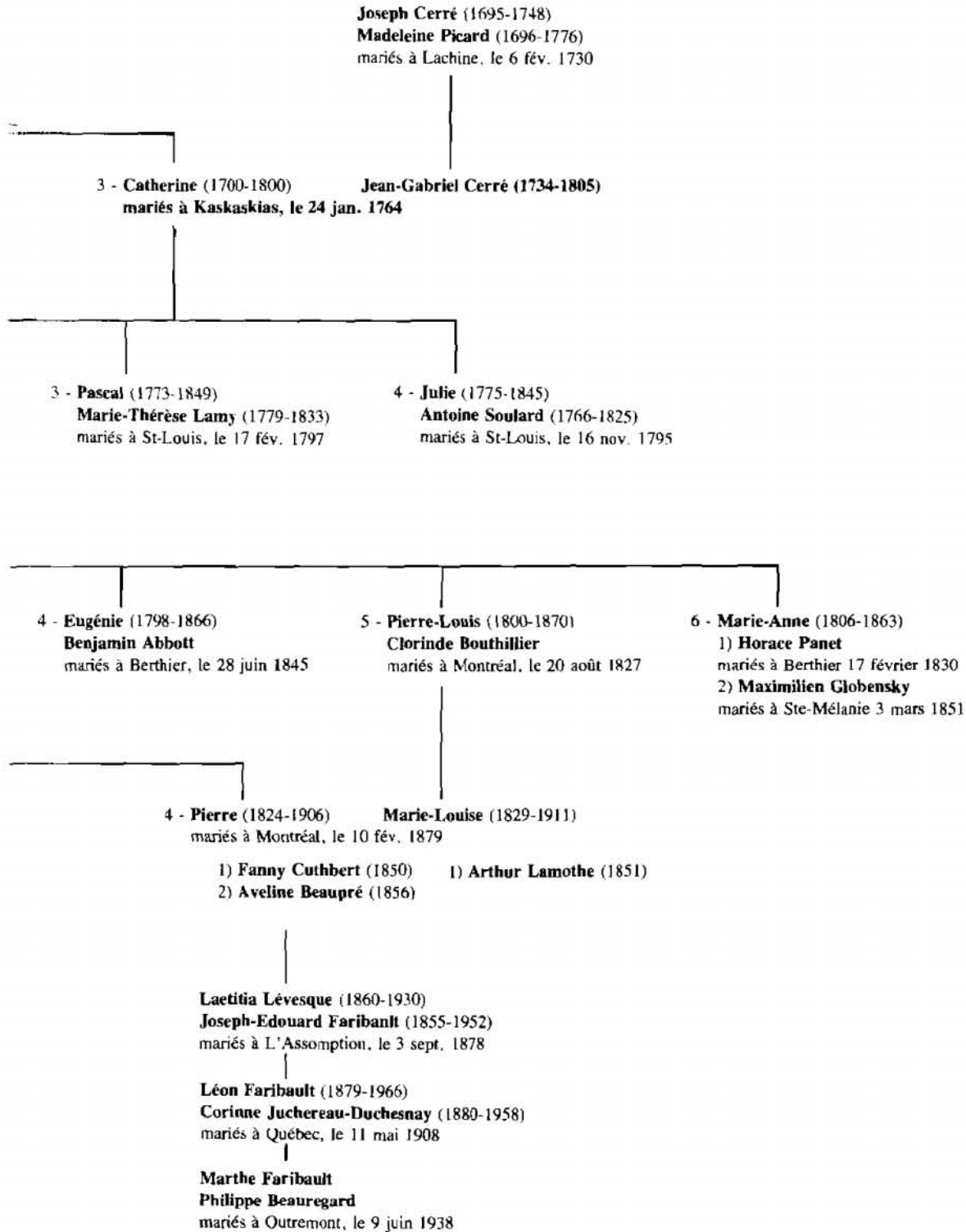
Avec des occupations de ce genre et la compagnie agréable de deux de ses soeurs, qui vivaient près de chez elle, et de celle de quelques amis qui venaient de temps à autre la voir, elle auroit pu passer le reste de ses jours suivant ses goûts, si des souffrances corporelles presque sans relache ne les lui eussent rendus à charge. Elle avoit dès sa jeunesse souffert de maladie dont elle fut en partie guérie par le voyage qu'elle fit à Kamouraska en 1814 et dont elle ne se sentoit presque plus durant sa résidence, sous le ciel plus doux du Haut Canada. Mais peu de temps après son retour dans le Bas Canada elle fut graduellement affectée par sa température plus rude, qui fut surtout défavorable au rhumatisme dont elle fut attaquée; maladie à laquelle elle étoit naturellement sujette. Les douleurs durant les vingt dernières années ayant considérablement augmentées, elle en a beaucoup souffert, quoique avec une grande patience et beaucoup de courage. Elle continua nonobstant de s'occuper tant que ses forces le lui permirent; mais elle y succomba enfin le 24 Mars 1862 âgée de 73 ans, laissant son mari, qui l'aimait passionnément, isolé dans la désolation pour le reste de sa vie.

Voyage de Québec à Kamouraska



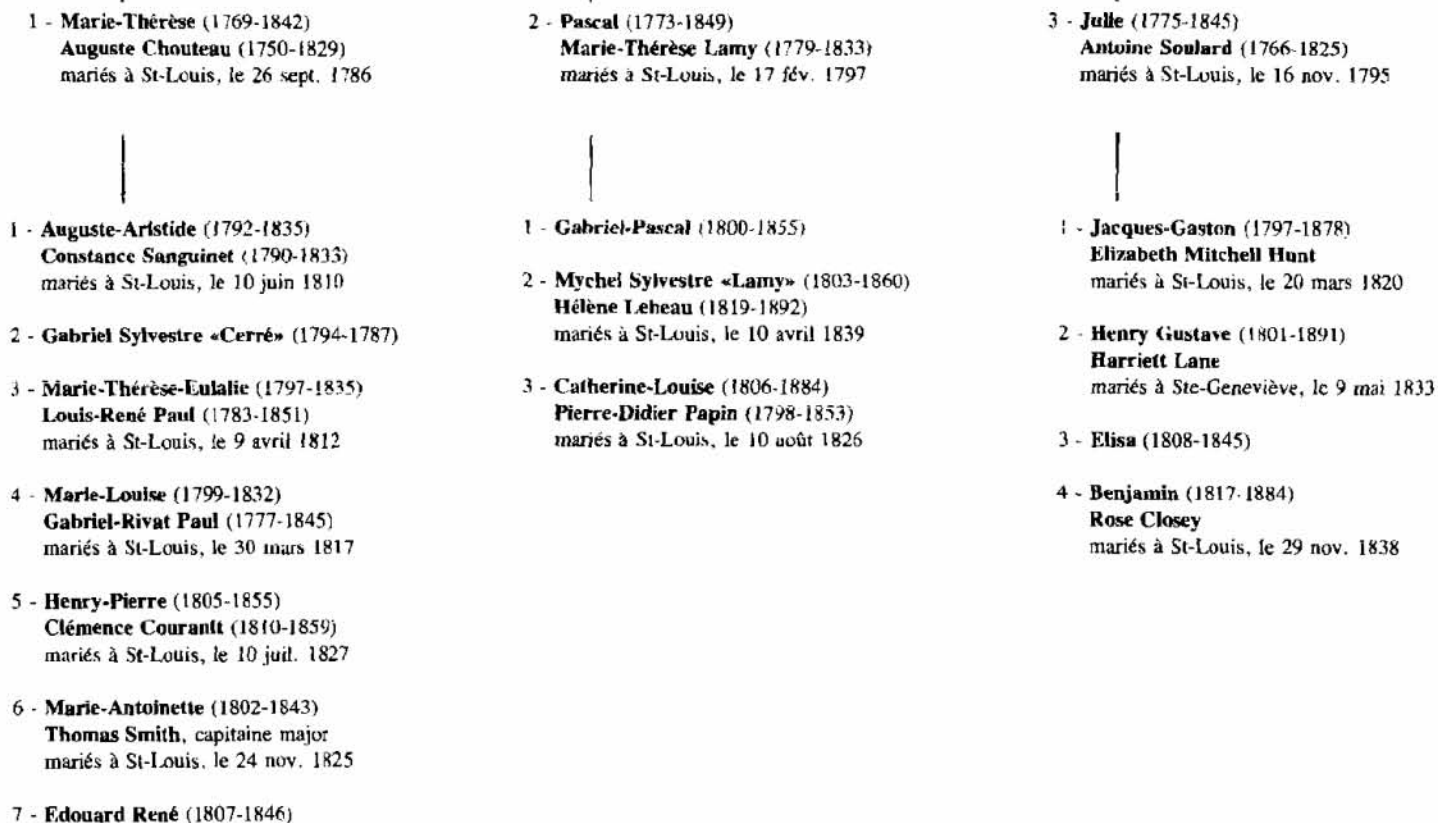
Descendants du mariage de





Descendants of Gabriel Cerré aux Illinois

Gabriel Cerré (1734-1805)
Catherine Giard (1747-1800)
 mariés à Kaskaskias, le 24 jan. 1764



Acte de mariage de William Berczy et Louis-Amélie Panet

1849
 27 Sept. William Berczy, of Michoudville in Upper Canada
 County, Quebec, and Lucia Panetia Panet, of
 Montreal, spinster, were married by licence
 the twenty seventh day of September, 1849
 there and eight hundred and twenty seven by me
 David

The Marriage was solemnized between us
 William Berczy }
 Louis-Amélie Panet }

In the presence of }
~~Lucas~~ }
 Panet }

**L'on terminera ces Notes par un court résumé
de ce qui regarde la famille de Madame Berczy.**

Son pere avait acquis, comme nous l'avons dit, la Seigneurie d'Argenteuil qu'il vendit après avoir commencé son établissement au Major Murray du 60^{ème} Regiment. Le 16 d'avril 1800, il acquit, à une vente au Shérif, les deux Seigneuries de Daillebout et de Ramezay, dont le local était alors à peine connu⁶⁵. - Pour s'assurer de son site il fut obligé d'employer des Arpenteurs, qui, après bien du trouble et des difficultés, sussités par les Seigneurs voisins, réussirent, enfin, vers l'année 1802, à le fixer. Pour s'y rendre et commencer son établissement il falut faire des chemins à travers le bois, depuis la Paroisse de St Paul. Plusieurs personnes des Etats de New York et du Vermont vinrent s'y établir; et furent des premiers à ouvrir les terres; la plupart cependant l'abandonnerent lors de la déclaration de la Guerre par les Etats Unis en 1812. Depuis ce temps, le Juge Panet etant mort, son établissement languit, jusqu'à l'arrivée de Mons^r Berczy en 1832, pour en prendre la gestion.

Mons^r Panet, il parait était d'un faible tempéramment, et ne se maintint la santé, qu'en menant une vie très abstème. Il fut attaqué de sa première maladie grave en 1812, au Village de l'Assomption, durant la tournée qu'il y fait à la Cour de Circuit où il fut attaqué d'un coup de sang dont il faillit mourir. Il recouvra, cependant sa santé suffisamment pour continuer les fonctions de sa place, quand il fut de nouveau atteint dans le Palais de Justice à Montréal, d'une apoplexie foudroyant, en l'automne de la même année, dont il expira peu d'heures après⁶⁶.

Mons^r Panet etait un homme possédant beaucoup d'esprit, d'un caractère jovial et de manières simples et sans ostentation. Il etait savant dans sa profession, et avait des connaissances littéraires variées, sur toutes sortes de sujets; mais, par dessus tout, il était un honnête homme. Par sa mort le Gouvernement perdit un serviteur loyal et fidel, et le public un Juge intègre et sans tache, difficile à remplacer.

Son épouse avait de l'esprit, etait d'un société agréable et spirituelle et très aimable et simple dans ses manieres. Pendant un grand nombre d'années elle eut beaucoup à souffrir de douleurs rhumatiques, et aussi de quelques chutes qu'elle avait faites, qui lui affecterent la Santé, et probablement furent la cause qu'elle termina sa carriere avant d'avoir atteint un age bien avancé, etant morte le 5 avril 1828 agée de 64 ans.

Mons^r Panet eut une nombreuse famille, dont la plupart mourent jeunes⁶⁷, les seuls de ses enfants, qui atteignirent l'age de maturité furent Léon, qui,

⁶⁵ Voir note 27.

⁶⁶ Pierre-Louis Panet est décédé, à Montréal, le 2 décembre 1812.

⁶⁷ Enfants issus de Pierre-Louis Panet et Marie-Anne Cerré:

1) Pierre-Louis 1782-83, né et décédé à Montréal.

2) Pierre-Gabriel 1783-84, né à Montréal et décédé à Ste-Foy.

3) Léon 1784-1810, né à Québec, le 20 octobre 1784. Il devint marin et périt dans le naufrage du

These notes shall end with a short résumé of Madam Berczy's family

As we have said, her father acquired the seigneurie of Argenteuil which he sold, after beginning to develop it, to Major Murray of the 60th Regiment. On 16 April 1800 he acquired, by Sheriff's sale, the two seigneuries of Daillebout and Ramezay, of which the area was then barely known⁶⁵. To be certain of his domain's situation, he had to engage surveyors who, after a great deal of trouble and difficulties caused by neighbouring seigneurs, finally managed, around 1802, to establish the limits. In order to reach the place and begin development, roads had to be cleared through the woods from the parish of Saint-Paul. Several persons from the States of New York and Vermont came to settle there and were the first to open up the lands; most however left at the time of the declaration of war by the United States in 1812. Since then, Judge Panet having died, his establishment languished until Mr. Berczy arrived in 1832 to take over its management.

Mr. Panet was apparently of a weak temperament and could maintain his health only by living very abstemiously. He suffered his first serious illness in 1812 at the village of L'Assomption, during his rounds of the circuit court, when he was stricken by a *coup de sang* [blood-stroke] of which he almost died. However he recovered his health sufficiently to continue in the functions of his position, when, in the autumn of the same year, he was again stricken, in the Montreal Courthouse, by sudden apoplexy of which he expired a few hours later⁶⁶.

Mr. Panet was a man who possessed a great mind, a jovial character and simple nonostentatious manners. He was wise in his profession and had varied literary knowledge on all sorts of subjects; but above all, he was an honest man. By his death, the Government lost a loyal and faithful servant, and the public a Judge of spotless integrity, difficult to replace.

His wife had a good mind and was agreeable and witty in society and amiable and simple in her manners. For many years she suffered a great deal from rheumatic pain and also from some falls that she had had, and which had affected her health and were probably the cause of her ending her days before reaching any great age, as she died on 5 April 1828 at the age of 64 years.

Mr. Panet had a numerous family, most of whom died young⁶⁷, the only ones of his children who reached maturity being: Léon, who having chosen a career at sea, was shipwrecked on the way from Quebec City to England and perished miserably on board the Albion, a merchant vessel, on 6 February 1810. Louise-Amélie, married to Mr. Berczy. Charlotte

⁶⁵ See note 27.

⁶⁶ Pierre-Louis Panet died in Montreal on 2 December 1812.

⁶⁷ The children of Pierre-Louis Panet and Marie-Anne Cerre:

1) Pierre-Louis (1782-83), born and died in Montreal.
 2) Pierre-Gabriel (1783-84), born in Montreal, died in Ste-Foy.
 3) Léon (1783-1810), born 20 Oct. 1784 in Quebec. He became a seaman and died in the wreck of HMS Albion on a voyage to London in February 1810. He was 26 years old.

ayant choisi l'état de marin, fit naufrage, en se rendant de Québec en Angleterre, et périt misérablement, à bord de l'Albion, vaisseau marchand, le 6 février 1810. Louise Amélie, mariée à Mons^r Berczy, Charlotte Melanie née en 1794, mariée le 16 Mai 1814 à Marc Antoine Louis Levesque Ecr l'un des Protonotaires de la Cour du Banc du Roi à Montréal, Thérèse Eugénie épouse de Mons^r Benjamin Abbott, née en 1798, Pierre Louis, pendant quelque temps Grand Voyer du District de Trois Rivières, et depuis celui du District de Montréal, dont il occupa la place jusqu'à son abolition vers l'année 1840. Mons^r Panet se maria en Août 1827 à Mad^{lle} Clorinde Bouthillier, fille aînée de Jean Bouthillier Ecr de Montréal, qui mourut ainsi que la plus jeune fille de Mons^r Panet, du Cholera, en 1832. Mons^r Panet naquit en 1800. Enfin, Marie Anne, née en Juin 1806, mariée en première noces à Horace Panet, son cousin germain, fils de Mons^r Narcisse Panet, et secondement en 1851 à Mons^r Maximilien Globensky qui lui survit, étant décédée le 18 Mai 1863 sans laisser d'enfants.

HMS Albion, au cours d'un voyage à Londres, en février 1810. Il était âgé de 26 ans.

4) Rosalie 1786-86, née et décédée à Québec.

5) Louise-Amélie 1789-1862, née à Québec le 27 janvier 1789, mariée à Montréal, le 27 septembre 1819, à la Cathédrale anglicane, à William Berczy. Elle est décédée à St-Mélanie le 24 mars 1862. Son mari est aussi décédé à Ste-Mélanie, le 9 décembre 1873, à l'âge de 83 ans, 11 mois. Il fut inhumé dans le cimetière protestant de Saint-Ambroise de Kildare.

6) Catherine-Héloïse 1792-1797, née à Québec, décédée à Montréal.

7) Charlotte-Mélanie 1794-1872, née à Québec, le 11 septembre 1794, mariée à Montréal, le 16 mai 1814, à Louis Lévesque, avocat. Décédée à Ste-Mélanie le 16 septembre 1872.

8) Thérèse-Eugénie 1798-1866, née à Montréal, le 5 avril 1798, mariée le 28 juin 1845, à Benjamin Abbott, marchand de Berthier, à l'âge de quarante-neuf. Décédée à Berthier, le 1^{er} octobre 1866.

9) Pierre-Louis 1800-1870, né à Montréal, le 21 février 1800, marié à Montréal, le 20 août 1827, à Louise Clorinde, fille du lieutenant-colonel, Jean Bouthillier et de Louise Perthuis. Elle mourut du choléra, à Montréal, le 23 juillet 1832, à l'âge de 33 ans. Pierre-Louis était avocat. Il fut nommé Grand-Voyer pour le district de Trois-Rivières, puis pour celui de Montréal. Il prit sa retraite, en 1841, avec une forte pension. Il est décédé, le 31 mars 1870.

10) Edouard-Auguste 1802-1803, né à Montréal le 30 août 1802. Décédé le 19 novembre 1803.

11) Jean-Gabriel 1804-1805, né à Montréal le 21 octobre 1804. Décédé le 5 février 1805.

12) Marie-Anne 1806-1863, née à Montréal le 25 juin 1806. Mariée à Berthier le 17 février 1830, à Horace Panet, avocat à Trois-Rivières. Il est décédé, à Ste-Mélanie, le 3 avril 1838. Marie-Anne convola en seconde noces, à Ste-Mélanie d'Aillehoust, le 3 mars 1851, avec le lieutenant-colonel Maximilien Globensky. Elle est décédée à Ste-Mélanie le 18 mai 1863.

Mélanie, born in 1794, married on 16 May 1814 to Marc-Antoine Louis Lévesque, Esquire, one of the Prothonotaries of the Court of King's Bench at Montreal. Thérèse Eugénie, wife of Mr. Benjamin Abbott, and born in 1798. Pierre-Louis, for some time Grand Voyer [inspector of Roads, more or less] of the District of Trois-Rivières [Three-Rivers] and since then of the District of Montreal, which position he held until it was abolished around the year 1840. Mr. Panet was married in August of 1827 to Miss Clorinde Bouthillier, eldest daughter of Jean Bouthillier, Esquire, of Montreal, who died, as did Mr. Panet's youngest daughter, of cholera in 1832. Mr. Panet was born in 1800. Finally, Marie-Anne, born in June 1806, married first to Horace Panet, her first cousin, son of Mr. Narcisse Panet, and secondly in 1851 to Mr. Maximilien Globensky who survived her, as she died on 18 May 1863 without leaving any children.

4) Rosalie (1786-86), born and died in Québec.

5) Louise-Amélie (1789-1862) born in Québec on 27 Jan. 1789, married on 27 Sept. 1819, in the Anglican Cathedral in Montreal to William Berczy. Died 24 March 1862 at Ste-Mélanie. Her husband also died at Ste-Mélanie, on 9 Dec. 1873, aged 83 years, 11 months. He was buried in the Protestant cemetery of St-Ambroise de Kildare.

6) Catherine-Héloïse (1792-1797), born in Québec, died in Montreal.

7) Charlotte-Mélanie (1794-1872), born 11 Sept. 1794 in Québec, married on 16 May 1814 in Montreal to Louis Lévesque, a lawyer. Died 16 Sept. 1872 at Ste-Mélanie.

8) Thérèse-Eugénie (1798-1866), born 5 April 1798 in Montreal, married on 28 June 1845, at the age of 49, to Benjamin Abbott. A Berthier merchant. Died 1 Oct. 1866 at Berthier.

9) Pierre-Louis (1800-1870), born 21 Feb. 1800 in Montreal married on 20 Aug. 1827, in Montreal, to Louise Clorinde, daughter of Lieutenant-Colonel Jean Bouthillier and Louise Perthuis. She died of cholera on 23 July 1832 in Montreal, aged 33 years. Pierre-Louis was a lawyer. He was appointed Inspector of Roads for the District of Trois-Rivières and then for that of Montreal. he retired in 1841 with a good pension. He died on 31 March 1870.

10) Edouard-August (1802-), born 30 Aug. 1802 in Montreal, died in infancy.

11) Jean-Gabriel (1804-), born 21 Oct. 1804, in Montreal. Died in infancy.

12) Marie-Anne (1806-1863), born 25 June 1806 in Montreal. Married on 17 Feb. 1830, at Berthier, to Horace Panet, lawyer in Trois-Rivières. He died on 3 April 1838 at Ste-Mélanie. Marie-Anne was remarried on 3 March 1851, at Ste-Mélanie, to Lieutenant-Colonel Maximilien Globensky. She died on 18 May 1863 at Ste-Mélanie.

Translator's notes

^a Land concessions; In New France, land was granted in the form of "seigneuries" ("lordships") to "seigneurs" ("lords"), not necessarily of noble origin. The seigneurs owned only their "domaine seigneurial" outright. The rest of the seigneurie was "conceded" to settlers in return for a yearly "cens" or "rente", usually very low. The censitaire was not a tenant, however: he owned his land as long as he paid the "rente", rather like modern taxpayers. The system was a much-modified derivative of the old feudal system of France.

^b Côte-Saint-Paul: A settlement now well within the city, in the area of Southwestern Montreal where the city itself meets its western suburbs (La Salle, etc.). The Lachine canal passes through the area.

^c Lieue ("league"): The old French version of a "mile", it was the equivalent of about 4 kilometers or somewhat less than 2 1/2 miles.

^d Madeleine Picard: Although Frenchwomen usually adopted their husband's surname in everyday life, they retained their "maiden name" for all legal purposes and official inscriptions generally. This is still the case in Quebec.

^e Habitant ("inhabitant"): the traditional term used for French-Canadian farmers to this day. Basically a term of pride, it referred to the fact that the habitant was a landowner (despite the superficially feudal appearance of the system of "concession"), whereas the (derogatory) term "paysan" (peasant) meant a European tenant or landless labourer. It was never used in New France.

^f The period of rivalry and even undeclared war which preceded the Seven Years War and/or what American historians call the French and Indian War, was marked by raids and fort-building in disputed territory and border areas.

^g Michilmakina: Usually spelled Michilimakinac, it was a major French trading-post at the outlet of lake Michigan (Mackinac Island, Mich.)

^h Les "sauvages": The traditional word for "Indians", it was not generally derogatory and simply meant "wild people" (and by extension "natives") as opposed to "civilized people". Although sometimes still used today, it is generally avoided because of the modern connotation of "savages"; the modern term is "Amérindien".

ⁱ In this context, the name "Missouri" would appear to mean the land drained by the Missouri river. The whole Missouri-Illinois-Indiana region was all part of the vaguely defined "Pays des Illinois", which originally meant simply "the country of the Illinois Nation".

^j The original text is somewhat garbled at this point.

^k Normally the word "jaune" (yellow) rhymes more or less with the English word "bone", just as "côte" (hill) and "haute" (high) rhyme with "boat". The Illinois Creoles apparently pronounced them to rhyme with "shun" and "but", which would have seemed strange to Canadian and typical French ears.

^l Français nègre ("Negro French"): The French pidgin dialect used by slaves of African origin. Today called "creole", it is still used by many "black Creoles": in Louisiana; "white Creoles" spoke ordinary French among

themselves.

^m Boats: The writer uses the colourful expression “voitures d'eau” / water-wagons.

ⁿ “3000 thousand”: Apparently a redundant way of writing “3000”.

^o 40 000 thousand louis: 40,000 louis (see above #14). A “louis” was a gold coin, originally minted under King Louis XIII and worth 10, later 24 “livres” (pounds).

^p Bas-Canada (Lower Canada): In 1763, the settled part of Canada became the new British “Province of Québec” which was extended to the junction of the Ohio and Mississippi rivers in 1774. In 1791, following the American Revolution and the massive arrival of thousands of American Loyalists, the province was divided into Lower Canada (for the French) and Upper Canada (for the Anglo-Americans). In 1841 the two were rejoined into the Province of Canada, although for certain administrative purposes, they were distinguished as Canada-East and Canada-West. Separated again in the new federal context of 1867, Lower-Canada or Canada-East became the province of Québec, whereas Upper-Canada or Canada-West became Ontario.

^q Dame Marie-Anne Cerré: “Dame” is the French “legalese” title for any woman, married or not, the common term being of course “madame” (“milady”).

^r Gatinois (18th century spelling: Gatinois): A region south of Paris, divided between the two historical provinces of Orléanais and Ile-de-France.

^s Surrender of Montreal: In 1775 an American revolutionary army invaded Canada and captured the almost defenseless city of Montreal; it failed before Quebec, however, and was driven out of Canada in 1776.

^t The British Conquest: The final fall of New France into British rule. Quebec City was taken in 1759; the colony was surrendered, at Montreal, in 1760. The Treaty of Paris finalized the transfer of possession in 1763.

^u The writer, Mr. Berczy, has obviously copied his wife's notes on her family in a somewhat shortened version.

^v Smoky-head: In English in the original text.

^w Canadians: i.e. French-Canadians. Although the English settlers soon adopted the name of “Canadians”, the French have always traditionnally reserved it for themselves. To this day, most French-speaking people in Canada call anglophones “les Anglais” (the English).

^x Walk-in-the-water: In English in the original.

^y Daillebout (properly spelled, d'Ailleboust) and Ramezay: These two seigneuries were North of the present town of Joliette, in the area of Sainte-Mélanie, Québec.

^z Arpent: An old French unit of surface measure, and, informally, distance. It equalled 180 French feet or about 190 British/American feet. Still used occasionnally by elderly Québécois.

^{aa} “Rente”: the “annuity” that the censitaire payed, often in produce, to the seigneur. It was not “rent”; the censitaire owned his land, but had to pay the annual “dues” to keep it, rather like municipal taxes today. In return, the seigneur had to provide certain services, such as a mill, at his own expense.

^{bb} "Grosse-tête" ("big-head"): Presumably some kind of headgear worn in the barnyard instead of a bonnet which might get dirty.

^{cc} Les Patriotes (the Patriots): The liberal and nationalist party representing the interests of the French-Canadians and lower classes generally, as opposed to the elitist "Bureaucrats".

^{dd} Sugar: Maple sugar. Cane sugar was an exotic luxury.

^{ee} Pipes: French-Canadians had adopted pipe-smoking from the Indians quite early and indulged in it from an early age. Distances travelled on foot were sometimes even measured in "pipes" i.e. the number of pipefuls that could be smoked along the way.

^{ff} I pick up... put it down: The writer has invented a word ("déprend") to make a play on words: "I take (a book of St. Augustine)... I "untake" it..."

^{gg} York: Toronto, capital of Ontario (Upper Canada at the time).

^{hh} Opening of navigation: Literally, "the first navigation", i.e. the first boat that could travel on the St. Lawrence following the spring breakup of the ice which stopped all navigation during the winter.

ⁱⁱ Le Père Grandchamp ("Father" Grandchamp). "Père" and "Mère" (mother) were, and sometimes still are, terms of informal respect for elderly people, especially in country districts. It was also customary to have prayers led by the oldest man in a gathering if no priest was available. On Sundays, people would hold a Messe Blanche (White Mass) i.e. the elder would read the Mass prayers.

^{jj} Pater and Ave: The Latin versions of the Lord's Prayer (Pater Noster) and Hail Mary (Ave Maria).

^{kk} The rebellions of 1837 and 1838: Popular resentment of Bureaucratic favoritism, corruption and ethnic discrimination erupted in short-lived armed revolt when the "democratic process" failed to produce results.

^{ll} Maypole: Traditionally, the inhabitants of a seigneurie raised Maypoles "to" the seigneur, or the captain of militia (i.e. in front of their homes) to honour them.

^{mmm} Militia: All the able-bodied males of a parish were members of the militia. The captain of the militia was elected by the men from among their ranks, originally at least, and was the natural local leader under the French regime; the seigneur had no such role.

ⁿⁿ Rentes, seigneurs & abolition: Under British rule, a new class of English and "nouveau-riche" seigneurs gradually replaced the old society. The Berczys belonged to this new class. With their "English landed gentry" view of things, the new class of seigneurs and the Anglo-Saxon elite gradually created a somewhat more oppressive society of which the habitants became gradually resentful. The Canadian or Patriot movement sought abolition of the seigneurial system in favor of the free and common soccage system of land tenure, such as existed in the English colonies.

^{oo} Burning powder: The ritual of the Maypole involved the blackening of the pole by shooting at it (no balls, just gunpowder): The blacker it got, the better.

^{pp} The “mutability”: A hint at the changed attitude of the country people who, 3 years earlier, had presumably held an unfavorable and even hostile opinion of the seigneurs. The Berczys were presumably Bureaucrats, at least to some extent i.e., they were obviously not anti-French racists.

^{qq} Englishman: Actually, Berczy was not English by birth: His father was German, his mother French-Swiss. He was a devout Royalist however.

^r Hang him from the nearest tree: A reference to the rebellion of 1837-38; apparently seen as a Bureaucrat supporter, Berczy must have been greatly resented by the more vehement Patriots.

^{ss} Maladrète: Dialect version (still heard today) of “maladroit” (awkward).

^t Piastres: The name of an old coin, it is still used as the popular name for a dollar today. Now pronounced “piasse” (Pyass).

^{uu} Château: The French word château can mean anything from a relatively modest manorhouse to a fortified castle or luxurious palace.

^{vv} Berthier: This is Berthier-en-Bas, in the former seigneurie of Bellechasse. The previously mentioned Berthier, near Montreal and Daillebout, is Berthier-en-Haut, in the former seigneurie of Villemur. Both once belonged to the Berthier family, hence the common name.

^{ww} “Fashons”: In (misspelled) English in the original.

^{xx} Herbe-Saint-Jean (St-John’s grass, or herb): The name given to several wild plants, including mugwort, mullein, St. John’s wort, etc. Several are edible.

^{yy} “Anglification”: Anglicisation. The Anglo-Saxon colonial power-structure hoped to assimilate the French Catholic Canadians to English culture and the Protestant religion. Various discriminatory policies were undertaken to this end.

^{zz} “Morial”: A popular pronunciation of Montréal; still heard occasionally.

^{aaa} Saint-Roch-des-Rochers: a play on words. Roch (the name) is pronounced exactly the same as roc (uncut stone).

^{bbb} Collège: a (private) secondary school, dispensing a “classical” education, i.e. specialized in the classics: Latin, Greek, literature, philosophy, religion, history, geography, mathematics.

^{ccc} Vae mihi: “Woe is me”, in Latin

^{ddd} Marsouin (“porpoise”): The local name for the beluga, or white whale.

^{eee} Backgammon: In English in the original; there is a true French name, trictrac.

^{fff} Hand: A unit of measure, half of a foot. Still used, in English, for measuring horses.

^{ggg} La Malbaie (“Evil” or “dangerous bay”): often called Murray Bay by the English.

^{hhh} Roulis, loche: Local names for two species of fish.

ⁱⁱⁱ Hudon dit Beaulieu: Hudon “said” or “called” Beaulieu. Many surnames were associated with traditionally preserved nicknames. Eventually one or the other would be dropped (mostly within the last few generations). By naming people in this manner, one made sure that everyone would recognize Mr. Beaulieu as an Hudon, for example. These nicknames were particularly

useful in distinguishing unrelated families with similar surnames.

ⁱⁱ Alose: a kind of fish.

^{kkk} "Clams": Actually some kind of freshwater oyster, apparently."



Aug. Chouteau

Auguste Chouteau

**Lettre d'Auguste Chouteau au juge Louis Panet¹
St Louis des Illinois Le 10 mai 1800**

Monsieur -

L'éducation de mes Enfants, étant pour un bon pere la chose la plus interessante puisque il Sagit de leur Bonheur ou de leur malheur et me trouvant établi dans un pays ou il est impossible d'en procurer une Bonne au mien je me suis enfin déterminé à m en Séparer et sa propre utilité l'a emporté sur L'amour paternel il faut quoiqu'a contre coeur que je m'en Sépare, il faut L'éloigner de moi, d'un pays où il ne pourrait jamais se former à l'usage du monde a la bonne Société et acquerrir des talents qui puissent un jour le faire distinguer dans Le monde ou aumoins le rendre l'égal a tout ce que l'on peut appeller Bonne Société.

Je vous l'ai Donc adressé Monsieur, et ce n'est pas le quitter tout a fait chez vous il acquerra sans doute ce ton cette maniere du monde qui fait si bien distinguer l'homme bien né d'avec celui qui a en le malheur de ne pas recevoir de Bon principes des sa plus tendre jeunesse.

Son éducation voila tout ce qui m'intéresse pour elle il n'est point de Sacrifice que je ne sois pret a faire ou est-il qui puisse me couter après celui que je fais je parle en pere Monsieur, et je parle de mon fils², vous etes l'un et l'autre et vous sentirez la force de ces Deux mots-

quand à la maniere dont on pourra agir avec lui quand a ce qui regarde l'instruction S'il serait mieux dans une école- Si le College lui conviendrait quoique je ne suis pas de cette opinion, où s'il est des maisons particulieres - consacrées à l'éducation et ou l'on puisse surement le Confier c'est ce que j'ignore vous êtes Sur les lieux vous pourrez tout voir tout examiner tout juger plus éclairé que moi vous pourrez le faire avec Succès je m'en rapporte donc aveuglement a vos Lumieres a vos soins à l'amitié vous ferez sans doute pour moi ce que je ferais avec bien du plaisir pour vous Si les mêmes Circonstances vous Commandaient -

Quand à Son entretien aux frais de Son éducation aux dépenses quelconque qu'il pourrait vous occasionner Mr. Lyle vous désignera la personne qui sera chargé d'y repondre - ce Sera celui qui Sera chargé de mes affaires il repondra pour tout ce que vous pourrez demander

il est une maladie cruelle et que nous ne connaissons point encore ici La picotte n'y est point encore venue, Si l'on y était exposé chez vous je désirerais que quand vous le jugeriez à propos vous le fassiez inoculer, C'est une précaution a prendre Cette opération n'est ni douloureuse ni dangereuse et elle peut le Sauver un jour.

Comme la Langue anglaise deviendra un jour, et déjà même commence

¹ Auguste Chouteau était le beau-frère de Pierre Louis Panet, pour avoir épousé Marie-Thérèse Cerré, soeur de Marie-Anne. Voir note 16.

² Ce fils était Auguste-Aristide, né à Saint-Louis le 21 octobre 1792. Marié à Saint-Louis, Mo, le 10 juin 1810, à Constance Sanguinet. Divorcé en 1830. Décédé en 1833.

**Letter from Auguste Chouteau to judge Louis Panet¹
St. Louis of the Illinois, 10 May 1800**

Sir

The education of my children being for a good father the most important thing as it pertains to their happiness or unhappiness and finding myself settled in a country where it is impossible to get a good one for mine, I have finally decided to separate myself from him and his own advantage has taken precedence over fatherly love. I must take leave of him against the wishes of my heart, I have to send him away. from a country where he will never be able to learn the proper manners of good society and acquire the abilities which might allow him to distinguish himself in the world or at least make him the equal of all that can be called Good Society.

I have therefore sent him to you, Sir, and thus not lost him altogether; in your house he will undoubtedly acquire the tone and wordly manner that so well distinguish a well-born man from one who has had the misfortune not to have acquired good principles in early childhood.

His education, that is all I am interested in, there is no sacrifice that I am not willing to make for it, nothing that can cost me more than the one that I am making now; I am speaking as a father, sir, and I am speaking of my son ², you are one and the other and will feel the strength of these two words.

As to the manner of dealing with him as regards his education, if he were to be better off in a school - If the College suited him although that is not my opinion, or if there are private houses - dedicated to education and where he might surely be placed, that is what I do not know, you are on the spot, you can see, examine and judge everything more clearly than I, you will be able to do so successfully, therefore I shall depend blindly upon your enlightenment, your care and your friendship; you will undoubtedly do for me what I would gladly do for you in like circumstances.

As for his board, the cost of his education and any other expenses he might require, Mr. Lyle will direct you to the person responsible for them - it will be the one who takes care of my business and he will be responsible for whatever you need.

There is a cruel illness that we have not yet known here; the pox (i.e. smallpox) has not yet appeared here. If it has appeared in your area, I should like you to have him inoculated whenever you think it proper; it is a proper precaution to take. This operation is neither painful nor dangerous and may save him some day.

As the English language will one day become, and has indeed already

¹ Auguste Chouteau was Pierre Louis Panet's brother-in-law, having married Marie-Thérèse Cerré, Marie-Anne's sister. See note 16.

² This son was Auguste-Aristide, born in St. Louis on 21 October 1792. Married in St. Louis, Mo., on 10 June 1810 to Constace Sanguinet. Divorced in 1830. Died in 1833.

a être absolument nécessaire ici je désirerais qu'il L'apprit et qu'il Sy perfectionne c'est une ressource qui lui Sera toujours ouverte elle est d'ailleurs presque généralement aprésent la Langue du Commerce ainsi je croirais qu'une école anglaise ou il se trouverait avec les Enfants de Son age avec les quels il Commencerait bientôt a le balbutier Serait celle qui lui conviendrait le mieux pour le Commencement Dailleurs Monsieur, je vous le repete encore jugez vous même j'abandonne tout a vos Lumieres et a votre amitié.

quand a Son Caractere je ne vous en parlerai point vous l'appréciez vous même pour moi je suis pere je ne puis rien dire Car je serais juge et partie et je ne pourrait peut-être voir qu'avec les yeux de L'indulgence vous trouverez peut-être que ses manieres ne sont point celles qu'on acquiert chez un peuple policé peut-être est-il trop vif trop étourdi. mais je vous l'ai déjà observé c'est le malheur de nos endroits il y est aucun moyen de se procurer L'éducation. Cependant je le Crois un Bon Coeur et très susceptible de recevoir toute Sorte de Bonne impression et je Crois qu'il Suffira de lui montrer le Bon chemin pour L'engager à le prendre et Laira le mal des qu'il verra le Bien et chez vous Sans doute ou tout L'y portera il vous aura bientôt imité.

j'attendrai votre réponse avec la plus grande impatience une fois que je Saurai qu'il est au milieu de vous, que vous L'avez accueilli et qu'il aura Le Bonheur de jouir de votre protection Alors je Serai Tranquille et je cesserai de m'en occuper il Sera chez un Segond pere ainsi qu'aurais-je a L'ors a Craindre pour Lui.

D'aignez accepter d'avance mes plus Sinceres remerciements en vous chargeant de mon fils vous me rendrez Le Bonheur Car il n'en Sera pour moi jusqu'à ce que je le Sache heureux chez vous.

j'ai L'honneur d'Etre avec tout L'attachement et La reconnaissance dont je Suis Capable

Monsieur

Votre très humble
et très obéissant
Serviteur
Aug. Chouteau
(avec paraphe)

St. Louis des Illinois Le 10, mai 1800 -
Monsieur Pierre Louis Panet

begun to be absolutely necessary here, I should wish him to learn it and perfect it. It is a ressource that will always be available to him; it has presently become the almost general language of commerce. So I should think that an English school where he would be with children of his own age with whom he could quickly start garbling it, would be best suited to start with. However, sir, I say again: you be the judge, I leave it all to your enlightenment and friendship.

As to his character, I shall say nothing, you shall judge for yourself; as for me, I am a father and can say nothing and would thus be both judge and litigant and I might see only with the eyes of indulgence. You may find that his manners are not those acquired among a disciplined people, perhaps he is too high-spirited or giddy; but as I already said, that is the misfortune of our part of the world, there is no way to get an education here. Nevertheless I believe he has a good heart and is open to all kinds of good influences, and I believe that if he is only shown the right way, he will take it, and will flee evil as soon as he sees righteousness and in your house, where everything undoubtedly leads that way he will soon follow your example.

I shall await your answer with the greatest of impatience as soon as I know that he is among you, that you have taken him in and that he shall have the good fortune to enjoy your protection. I shall then be at ease and will cease worrying: he will be with a second father, so what then could I possibly be afraid of?

Please accept already my deepest gratitude, by taking charge of my son, you will give me back my happiness (which I must do without) until I know him to be happy with you.

I have the honour to be, with all the affection and gratitude of which I am capable, sir,

Your very humble and obedient servant

Aug. Chouteau

(with a brief, scribbled signature or "paraphe")

St. Louis of the Illinois, 10 may 1800

Mr. Pierre Louis Panet.

**Lettre de Gabriel Cerre à son gendre Pierre Louis Panet
St. Louis le 19 juin 1800**

Monsieur

Je profite de Loccations de Mr Boutelliez qui part ce moment pour vous donnez de mes nouvelles qui son bonne il en est pas dememe de ma femme elle a été bien malade, cependant elle vas mieux vous aurais reçu des Lettres par Mr. Loyle de tout ma famille. j'ai reçu des lettres de Leprohon du 21 janvier qui me dise que vous vous portiez bien et tout votre famille. je part aujourd'hui pour McKinac et suis obligé de passé par le Missisipi par le manque D'eau dans chicagoue Mes respect à Md Panet et votre famille jenBrace vos enfants tendrement, je Suis Mr. votre tres humble Serviteur

Cerré
(avec paraphe)

Mr. Pierre Louis Panet
Esqre
Montreal

**Letter from Gabriel Cerré tho his son-in-law Pierre Louis Panet
St. Louis, 19 June 1800**

Sir

I am taking advantage of Mr. Bontelliez who is now leaving to send you some news of myself which is good, not so for my wife she has been very sick, however she is doing better; you will have received letters from my whole family by Mr. Loyle. I received letters of the 21 january, by Leprohon, saying that you and your whole family were well. I am leaving today for McKinac and I must go by way of the Missisipi because of low water in Chicago. My respects to Mrs. Panet and your family. I embrace your children tenderly, I am Sir your most humble servant.

Cerré
(with "paraphe")

Mr. Pierre Louis Panet
Esqre
Montreal

T.N.: "paraphe": french word meaning an abridged, scribbled signature or initials.

Montreal

Paris

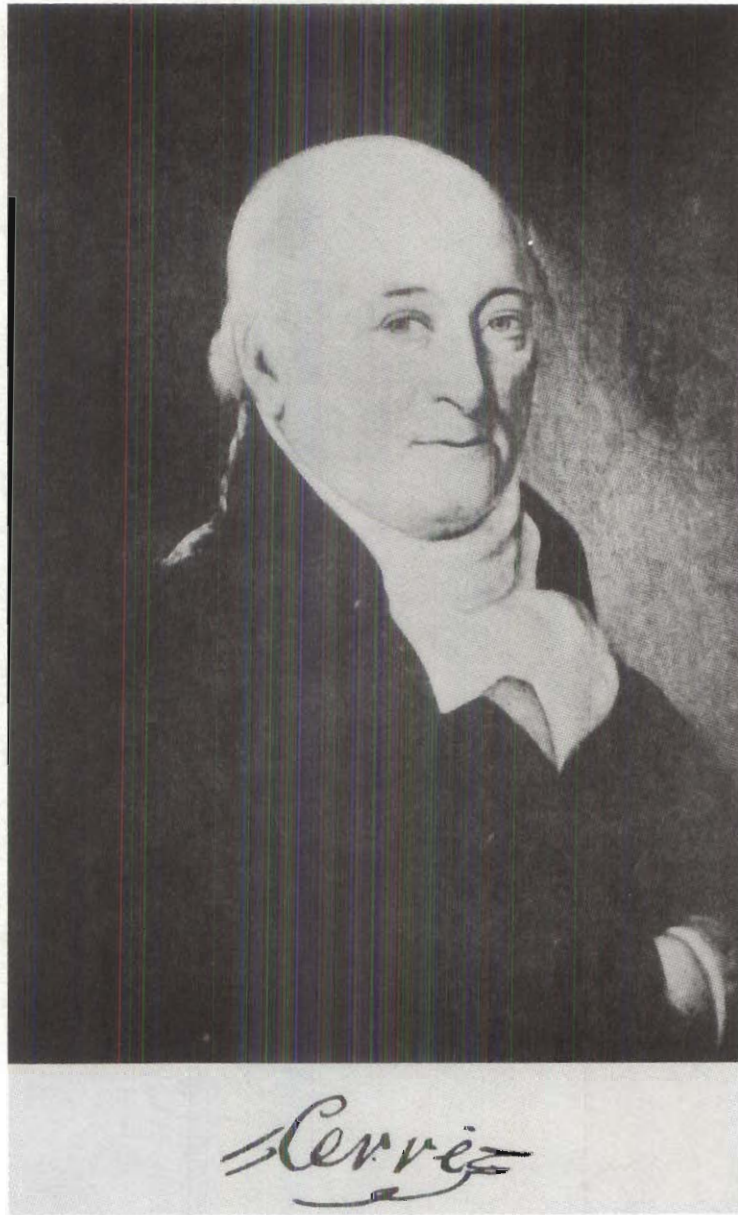
Mrs. Anne Louise O'Neil

Dear Madam

Je profite de l'occasion
 de vos vacances qui font ce moment pour
 vous adresser quelques nouvelles qui son bonne
 de en est pas devenues de ma sœur elle
 a de son malade, espérant elle ne
 mourir vous avec mes lettres pour
 elle s'agit de tout ma famille. Je
 vous en lettre de réception du 25 janvier
 que me dit que vous ~~avez~~ ^{avez} fait bien
 et tout votre famille. Je fait aujourd'hui
 pour l'histoire et l'art de l'histoire de l'histoire
 par la méthode par le moyen de l'histoire
 par l'histoire mes respect a M. O'Neil
 et votre famille par vos enfants
 fortiment. Je suis avec vous les humbles
 dévoués

Monsieur

Le 21 Mars 1791



Gabriel Cerré



P. L. Cerré

Pascal-Léon Cerré

**Lettre d'Auguste Chouteau à sa belle-sœur, Marie-Anne Cerre Panet
Ecrité après la mort de son mari. (sans date)³**

Madame et chère belle soeur,

depuis l'heureuse nouvelle du rétablissement de la Paix, l'Etat de maladie dans les quels je me trouve, est la raison qui m'as empêché, demême que votre soeur d'avoir pu vous donner des marques de nos souvenirs et affection, le moyen que je suis obligé d'employer vous prouvera que je ne puis encore agir par moi-même, les soins que mon Epouse me rent Metiennent dans l'impossibilité de pouvoir disposer d'aucuns de ses moments; eprouvent du mieux dans ma situation, nous espérons que mon rétablissement ne peut tarder, rendu a la santé elle et moi nous empresserons de corespondre avec vous. votre actuelle situation nous fut annoncée dans son temp par les soins de mons. Le miers, cet événement fut partagé par nous avec tout l'intérêt que comporte l'amitié fraternelle que nous vous portons; nous espérons que la situation alarmante dans la quelle ce trouvait votre Demoiselle, a cet epoque n'auras pas eu des suites facheuses, nous vous désirons tous les objets de consolation dont nous voudrions jouir en pareil cas, et autant de bonheur qu'il en faut pour pouvoir supporter l'amertume de la situation dans la quelle vous vous trouvez.

mon fils est pere de deux jolis⁴ garçons, ma fille Made Paul en a aussi une qui vivent avec nous contribüe a la joie de la famille, vos niesses et neveux réunis vous offrent leurs Respects, et amitez a leurs cousins et cousines.

en attendant de vos cheres nouvelles j'aime a me souscrire avec beaucoup d'attachement et de Respect Madame et chere belle soeur

votre très humble et très

obeissant serviteur

Aug. Chouteau
(avec paraphe)

Madame Vve Panet

³ Cette lettre a été écrite une fois la guerre de 1812, avec les Etats-Unis, terminée. Les deux premiers enfants de son fils Auguste sont nés en 1811 et 1814. L'aînée de sa fille, Mme Paul, est né en 1813. La lettre a cependant été écrite avant 1816, car il ya eu d'autres naissances d'enfants, cette année là.

⁴ Les enfants d'Auguste Chouteau, fils, et de Constance Sanguinet sont: Auguste René, né en 1811, et Edward Aristide, né en 1814. L'enfant de Marie-Thérèse-Eulalie Chouteau et de René Paul était un garçon, et non une fille, nommé Gabriel René, né en 1813.

⁴ lettre: Marie-Anne Cerré à sa soeur Julie, Mme Antoine Soulard

**Letter from Auguste Chouteau to his sister-in-law, Marie-Anne Cerré
Panet
Written after the death of her husband (undated).³**

Madam and dear sister-in-law,

Since the happy news of the return of peace, the state of illness in which I find myself is the reason which has kept me, as well as your sister, from sending you signs of our remembrance and affection, the means which I am forced to use will prove to you that I cannot yet act for myself, the care that my wife gives me makes it impossible to use a moment of her time; as there appears to be some improvement in my condition, we hope that I will soon be better; once (I am) in better health, she and I shall both hurry to correspond with you. Your present situation was described to us by the solicitude of Mr. Le miers; this event inspired all the concern (to be expected from) the brotherly affection that we bear for you; we hope that the alarming situation in which your young Miss found herself has not had any disturbing consequences, we wish you every object of consolation that we might hope for in a like situation, and as much happiness as necessary to bring you through your present situation.

My son is the father of two lovely boys, my daughter, Madam Paul also has one who, living with us, contributes to our family's happiness, your nieces and nephews jointly send their respects to you and their friendship to their cousins.

In the expectation of receiving your cherished news, I send you my great affection and respect, Madam and dear sister-in-law.

Your very humble and very obedient servant

Aug. Chouteau
(abridged signature)

Madam the widow Panet.

³ This letter was written after the end of the war of 1812 with the United States. His son Auguste's first two children were born in 1811 and 1814. His daughter, Madam Paul's eldest was born in 1813. However, the letter was written before 1816 as other children were born in that year.

⁴ The children of Auguste Chouteau Jr. and Constance Sanguinet were: Auguste René, born in 1811, and Edward Aristide, born in 1814. The child of Marie-Thérèse-Eulalie Chouteau and René Paul was a boy, and not a girl, named Gabriel René, born in 1813 (translator's note: the presumably misspelled pronoun "une" in the French text leads to the mistaken conclusion that the Paul baby was a girl; this is not apparent in the translation).

**Brouillon d'une lettre de Marie-Anne Cerre Panet à sa soeur
Julie, Mme Antoine Soulard⁵**

Ma chere julie je ne reçois plus de tes lettres depuis longtems Serait tu fachée contre moi je n'en connais d'autres sujet que ce que j'ai dit devant Mr. Manuel je te prie ma chere soeur par l'amitié que je te porte et par l'amour et le respect que nous devons a la memoire de Notre pere et de notre mere qu'il n'existe entre nous aucune mesintelligence au moins avant une franche explication je te puis assurer qu'il ni a eu de ma part aucune intention de vous faire la moindre peine ni reproche je Savais bien que ton mari n'avait rien a faire dans la gestion des affaires de la succession de nôtre cher papa. C'était une Sollicitation seulement que je lui faisait pour autant qu'il pouvoit être en son pouvoir pour dire ou faire ce qu'il pourroit pour acclerer le payement de ce qui etait du ici Non a Moi Mais a des etrangers qui reclame avec justice ce qui leur est dû si j'ai été Maladroite indiscrete Même si tu veux sois persuadé je ten prie que je n'ai eu dans aucun sens la volonté de vous faire de la peine non seulement a ton mari mais je n'avais pas plus l'intention d'en faire a Mr. Chouteau Communique ce que je te dis en ce Moment soit a ton Mari soit a Ma soeur Chouteau ou a son Mari ou a notre frere paschal selon que la prudence et l'amitié et la confiance que nous nous devons tous te le suggerera garde en toi même ce que je te dis si tu a quelques raisons de croire que cela pourrait occasionner la plus petite altercation entre nous chose qui me feroit la peine la plus sensible que j'aurois encore a éprouver si je ne me suis point adresé a toi ou a ma soeur Chouteau a ce sujet C'est que je ne voulois en aucune maniere vous compromettre avec vos Maris ainsi si j'ai Commis une imprudence moi seul j'en veux supporter le reproche. j'embrasse de tout mon coeur tes enfants et toi même j'ai reçu une lettre de ton fils auquel je n'ai pas encore repondu pauvre enfant je voudrois de tout mon coeur pouvoir faire pour lui ce qu'il faudrait mais ma chere soeur je suis très dépendante et on ne doit entreprendre surtout dans l'éducation d'un enfant que ce que l'on a droit d'esperer d'amener a une bonne fin Mon Mari depuis son accident na plus la même force et la même santé qu'il avait accoutumer de jouir Cela lui donne des soucis et de l'inquietude pour sa propre famille en outre depuis la mort de son frere il se trouve dans l'obligation d'aider et soutenir en partie ses pauvres enfants orphelins⁶ et en bas âge qui ont a peine le premier nécessaire de la vie il

⁵ Cette lettre a dû être écrite en 1812. Gabriel Cerré était décédé depuis le 4 avril 1805, à St-Louis. Il laissait une grosse fortune et deux bateaux, chargés de marchandises, qu'il avait ramené de Montréal, peu de temps avant sa mort. De plus, Marie-Anne Cerré Panet fait allusion à un accident survenu avant cette lettre, or, il s'agit d'une attaque éprouvée au Palais de Justice de L'Assomption, alors qu'il y siégeait, au cours de l'été 1812. Il devait mourir d'une seconde attaque, survenue au cours de décembre de la même année.

⁶ Narcisse Panet, frère de Pierre Louis, était décédé, à Montréal, le 20 juin 1809, laissant sa veuve, Marie Jeanne Fraser et six jeunes enfants dont l'aîné avait six ans: Horace, né en 1803, qui devint, en 1830, l'époux de sa cousine Marie-Anne Panet, fille de Pierre-Louis; Marie-Aurélié, née en 1804, décédée après 1809; Thomas-Alfred, née en 1805, il devint médecin et mourut du choléra, à la Grosse-Île, en 1834; Narcisse-Trefflé 1806-1824; Louise-Caroline, née en 1807. Elle mourut en Angleterre; Louis né en 1809, décédé à New-York, en 1842. Dentiste. Mme Narcisse Panet s'est remariée au docteur William Stewart le 9 décembre 1812.

**Draft of a letter from Marie-Anne Cerré Panet to her sister Julie,
Mrs. Antoine Soulard⁵**

My dear Julie I have not received any letters from you for a long time. Could you be angry with me? I can think of no reason other than what I said in the hearing of Mr. Manuel. I beg you, my dear sister, in the name of the affection I bear for you and of the love and respect which we owe to the memory of our father and mother, that there be no dissension between us, at least not before a frank explanation; I can assure you that I had no intention at all of hurting your feelings or of making any reproach. I knew well that your husband had nothing to do with the settling of our dear papa's estate. It was only a request that I was making to him, inasmuch as it might have been in his power to say or do something to hurry up the payment of what was due here, not to myself but to strangers who claim, justly, what is owed to them. If I have been clumsy, even indiscreet if you like, I beg you to believe that I did not in any way wish to cause you any pain, nether to your husband nor to Mr. Chouteau. Please pass on what I am saying to you now, either to your husband, or to my sister Chouteau or her husband, or to our brother Paschal, according to the prudence, and friendship and trust which we owe another. Even keep what I am saying to yourself if you think it might cause the slightest dissension between us, something that would give me the deepest heartache that I should ever have yet to endure. If I did not come to you or my siste Chouteau on this matter (sooner), it was because I did not wish to cause trouble between you and your husbands, therefore, if I have been careless I wish to bear all the blame. I embrace your children and yourself with all my heart; I have even received a letter from your son which I have not yet answered. Poor child, I should like, with all of my heart, to do what is necessary for him, but, my dear sister, I am very dependant and one can undertake only that which one can hope to carry through properly, especially in the education of a child. Since his accident, my husband no longer has the same strength and health that he used to have. This has given him concern and (he is worried) about his own family; moreover, since the death of his brother, he has found himself obliged to help and partly support (the latter's) poor orphaned children⁶ (who are)

⁵ This letter must have been written in 1812. Gabriel Cerré had died on 4 April 1805, in St. Louis. He left a large fortune and two boats, loaded with merchandize, that he had brought back from Montreal shortly before his death. Marie-Anne Cerré also refers to an "accident" that occurred before the letter (was written); this was a stroke suffered (by her husband) at the Courthouse at L'Assomption during the summer of 1812. He would die of a second attack in December of the same year.

⁶ Nareisse Panet, Pierre Louis' brother, died in Montreal on 20 June 1809, leaving his wife, Marie Jeanne Fraser with six young children of whom the eldest was six years old: Horace, born in 1803 who in 1830 became the husband of his cousin Marie-Anne Panet, daughter of Pierre Louis; Marie-Aurélie, born in 1804, died after 1809; Thomas-Alfred, born in 1805, became a doctor and died of cholera on Grosse-Ile in 1834; Narcisse-Trefflé, 1806-1824; Louise-Caroline, born in 1807. She died in England; Louis, born in 1809, died in New-York in 1842; he was a dentst. Mrs Narcisse Panet was remarried on 9 Dec. 1812 to Dr. William Stewart.

faut absolument qu'il fasse pour eux il n'y a que lui dans sa famille dont ces pauvres orphelins puissent espérer quelques secours quant à moi Julie tous les jours ma santé se détériore et le chagrin dont mon cœur est plein me fait déperir tous les jours⁷

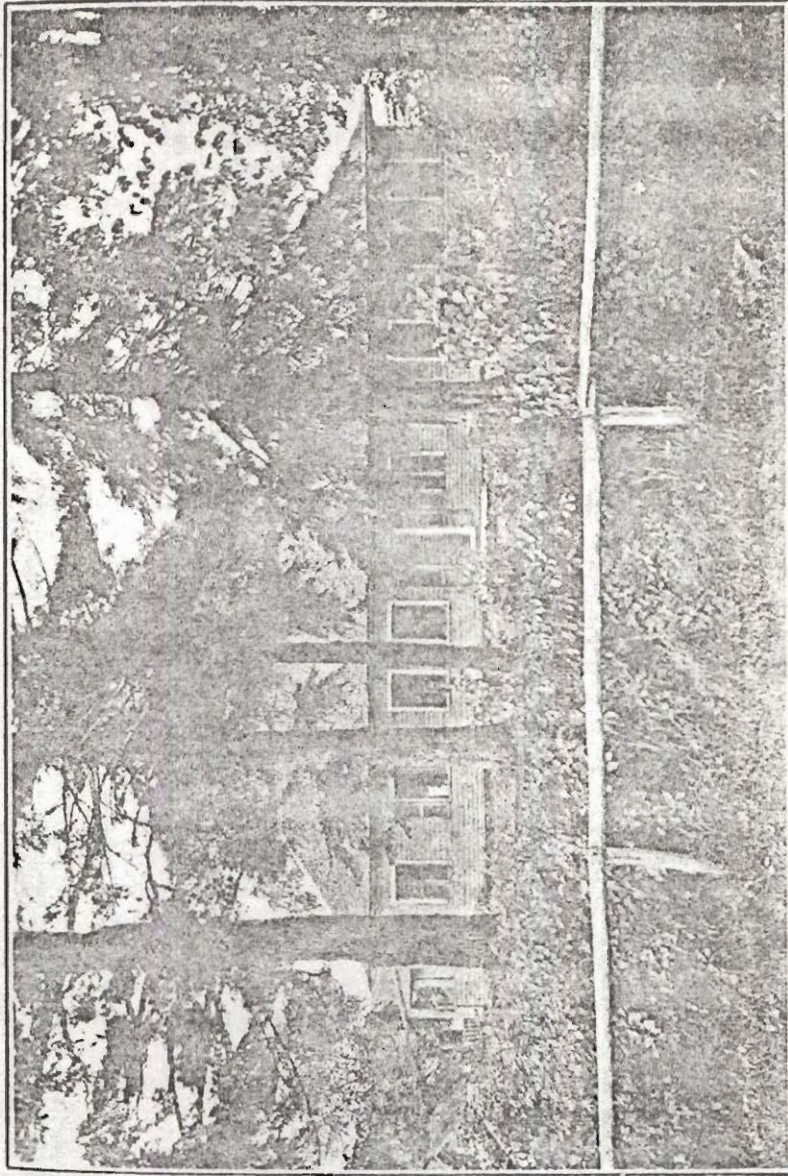
⁷ Mme Cerré Panet fait allusion à la mort de son fils aîné, Léon, disparu en mer, lors du naufrage du HMS Albion, en février 1810.

very young and barely have the necessities of live. He absolutely must do for them, he is the only one in his family from whom those poor orphans can hope for any assistance. As for me, Julie, every day my health worsens and the sadness which fills my heart is making me pine away every day.⁷

⁷ This is an allusion to the death of her eldest son Léon, lost at sea when H.M.S. Albion was wrecked in February of 1810.



Le juge Pierre-Louis Panet



LE MANOIR PANET À SAINTE-MÉLANIE-DE-JOLIETTE

Tirée de *Vieux manoirs, vieilles maisons* de Pierre-Georges Roy

Lettre de Pierre Louis Panet fils à son neveu Guillaume Lévesque⁸
Nouvelle Orléans 12 janvier 1848

Mon cher Guillaume

Comme je parlais de St. Louis le trente du mois dernier, je reçus ta lettre du 13 precedent, la seule que j'ai eue de toi depuis mon départ de Baltimore- Je regrette bien que celle que tu me dis m'avoir écrite le deux ne me soit pas parvenue, d'autant plus qu'elle contenait une lettre de ta Maman, dans laquelle j'aurais eu plus particulièrement de ses nouvelles, ainsi que des nouvelles de tes tantes Berczy et Abbott- Je suis toujours inquiet de la premiere, il faut pourtant qu'il ny ait rien de pire dans son état, puisqu'en me parlant de Mr. Berczy, tu ne me dis pas mot d'elle -

Dans une lettre que je t'écrivi le deux de Novembre, je te demandais de prendre des informations sur l'état de solvabilité de nos Banques à Montreal, que je craignais *alors* devoir être affectées par les faillites arrivees en Angleterre, te priant de me faire réponse sur le sujet le plutôt possible mais je l'attendis en vain, quoique je retarda même mon départ de Baltimore de plusieurs jours dans l'espoir de l'avoir - Je suppose que ma lettre aura éprouvé le même sort que la tienne du deux Decembre -

Parit de Baltimore le sept Decembre, j'arrivai à Pittsburgh le neuf après avoir traversé les *Alleghanies* trajet dangereux dans la saison ou je l'ai fait, et que je ne voudrais pas recommencer. Lorsqu'après avoir voyagé en avez encore, le lendemain matin quelques unes à descendre. Vous pouvez toute la nuit, *dans un Stage bien fermé*, dans des côtes interminables, vous juger des perils que vous avez courues, et vous vous felicitez d'y avoir échappé, vous promettant bien de n'y plus repasser; c'est au moins ce qu'exprimaient tous mes compagnons de voyage, une fois arrivés au bas des Montagnes. Aussitot rendu à Pittsburgh, je trouvai un *Steamboat* prêt à Partir pour Cincinnati où j'arrivai le 11 - J'y restai deux jours pour voir la Ville - le 13 je partis pour St. Louis où je n'arrivai que le 20, ayant mis moitié plus de tems que de coutume, à faire le trajet entre ces deux villes, mais nous eûmes du mauvais tems, une neige tres forte pendant deux jours et beaucoup de brume, et puis, les eaux du Mississipi étaient si basses, que nous nous échouâmes plusieurs fois, et eûmes à ralentir souvent notre marche afin d'éviter les chicots (snags) qui se rencontrent fréquemment dans cette partie de fleuve et qui en rendent la navigation dangereuse - Comme nous laissions Cincinnati, j'eus le malheur d'avoir une attaque de rhumatisme dans le bras et la main droite, qui me fit souffrir beaucoup et contribua à me rendre cette partie de mon voyage doublement longue et ennuyante.

A mon arrivée à St-Louis, Mon Oncle Cerré⁹ témoigna une vive joie

⁸ Guillaume Lévesque 1819-1856, fils de sa soeur, Mélanie Panet, épouse de Louis Lévesque. Voir note 38.

⁹ Pascal Cerré, 1773-1849, fils de Gabriel et Catherine Giard et frère de Marie-Anne, épouse de Pierre Louis Panet. Marié à St-Louis, le 17 février 1797, à Marie-Thérèse Lamy, fille de Michel et Céleste

**Letter from Pierre Louis Panet Jr. to his nephew - Guillaume
Levesque⁸
New-Orleans, 12 January 1848**

My dear Guillaume

As I was leaving St. Louis on the 30th of last month, I received your letter dated 13th previous, the only one that I have had from you since I left Baltimore - I am very sorry that the one you say you wrote to me on the 2nd did not reach me, especially as it contained a letter from your maman (trans. note: "mama, Mom"), in which I should have had news about herself particularly, as well as of your aunts Berczy and Abbott - I am still worried about the former; there must not be anything worse about her health, since you did not mention her when you spoke of Mr. Berczy.

In a letter that I wrote to you on 2 November, I asked you to find out about the state of solvency of our banks in Montreal, which at that time, I feared might have been affected by the bankruptcies in England; I asked you to answer me on the matter as soon as possible, but I waited in vain, although I even held up my departure from Baltimore for several days in the hope of receiving (your answer) - I suppose my letter must have suffered the same fate as yours of 2 December.

Having left Baltimore on 7 December, I arrived in Pittsburg on the 9th, after having crossed the Alleghenies, a dangerous trip in the season in which I did it, and that I should not wish to repeat. When, after having travelled all night, in a well-closed stage, over interminable hills, you (find still) more of them to go down the next morning, you can evaluate the risks you have taken, and you congratulate yourself for your escape, promising yourself never to go back; at least, that was what all my travelling companions said, once we got to the foot of the mountains. As soon as I arrived at Pittsburgh, I found a steamboat ready to leave for Cincinnati where I arrived on the 11th - I stayed there two days to see the town - on the 13th I left for St. Louis where I arrived only on the 20th. The journey between those two towns having required half again as much time as usual, but we had bad weather, two days of heavy snow and heavy fog, and then, the water-level of the Mississippi was so low that we were grounded several times and often had to slow down to avoid the snags which are often met in that part of the river and which make navigation dangerous - as we were leaving Cincinnati, I had the misfortune to have an attack of rheumatism in my right arm and hand, which caused me considerable pain and helped make the journey twice as long and boring.

When I arrived in St. Louis, my uncle Cerré⁹ was very happy to see

⁸ Guillaume Lévesque (1819-1856) son of his sister, Mélanie Panet, wife of Louis Lévesque. See note 38.

⁹ Pascal Cerré (1773-1849), son of Gabriel and Catherine Giard and brother of Marie-Anne, Pierre-Louis Panet's wife. Married in St. Louis, on 17 Feb. 1797, to Marie-Thérèse Lamy, daughter of Michel

de me voir, et me fit beaucoup d'amitié - je restai une couple de jours à l'Hôtel, après quoi Mon cousin Gaston Soulard¹⁰ m'ammena chez lui et eu, ainsi que sa Dame, toutes espèces d'attentions et de bonté pour moi pendant les huit jours que je suis demeuré avec eux - Je n'ai vu aucun des Chouteau¹¹ Henri qui est ici, présent, était alors absent de St. Louis, mais ni son frère Cerre, ni les enfants d'Auguste¹² leur frère aîné mort depuis quelques années ne vinrent me voir - Pour moi, je fus enchanté de voir mon vieil Oncle Cerré - C'est un petit homme, de la taille de ce pauvre Oncle Bonaventure,¹³ mais beaucoup plus fortement constitué, et qui, à soixante et quinze ans a toute l'autorité et la force d'un homme de cinquante - Il est encore un des meilleurs chasseurs de St Louis, peut monter un cheval fougeux, et courir le chevreuil et le tuer, à cheval, comme un jeune homme - Il parle fort bien l'Anglais, d'ailleurs il est tout à fait français où plutôt Canadien dans ses idées, et voit avec bien du regret la population créole, et surtout sa famille s'*americaniser* grand train -

St. Louis ressemble un peu à Montreal, la population des deux Villes est à peu près la même à présent, mais la première prend tous les jours un accroissement si rapide qu'elle devancera bientôt sa rivale. J'ai été bien trompé dans l'idée que je m'étais faite du Mississipi, le père des fleuves me paraît seulement quelque chose de plus large que la Rivière Chambly, et ses rives sont loin d'offrir les belles vues que nous présentent celles de notre St-Laurent -

Nous avons mis huit jours à venir de St-Louis ici, cette partie de mon voyage a été agréable, le temps était magnifique, aussi chaud que dans nos beaux jours du printemps à Montreal, et j'étais sur un superbe *Steamboat* où l'on vivait tout aussi bien que dans le meilleur Hotel- *peutêtre trop bien pour moi*. Arrivé ici le sept je me suis mis dans une maison de pension où je suis assez bien - Ma santé est *in Statu quo* - Dieu veuille que la chaleur me fasse du bien - Je resterai ici jusqu'à la fin de mai et me propose de me rendre à New York par mer, dans l'espoir que ce voyage me sera avantageux - On me dit qu'il sera de quinze à vingt jours, temps assez long pour qu'il ait quelqu'effet sur moi -

Barrois. Enfants: Gabriel-Pascal 1800-1855; Michel Sylvestre, connu sous le nom de «Lamy Cerré», marié à Thérèse Lebeau (François et Hélène Chauvin), à St-Louis, le 10 avril 1839; Catherine-Louise 1806-1884, mariée à Pierre-Didier Papin (Joseph M. et Marie-Louise Chouteau), le 10 août 1826, à St-Louis.

¹⁰ Gaston Soulard 1797-1878, fils d'Antoine Soulard et de Julie Cerré, soeur de Mme Marie-Anne Cerré Panet. Il s'est marié, à St-Louis, le 20 mars 1820, à Elizabeth Mitchell Hunt, fille de Thomas et Eunice Wellington.

¹¹ Henry P. Chouteau 1805-1855, marié à St-Louis, le 10 juillet 1827, à Georgina Coursault, fille d'Edmond et Aglaé Paul. Ils ont donné naissance à dix enfants, dont sept étaient vivants en 1848; Cerré (Gabriel-Sylvestre) Chouteau 1794-1887, est resté célibataire. Tous deux étaient fils d'Auguste Chouteau et de Marie-Thérèse Cerré. Cette dernière était la soeur de Marie-Anne Cerré Panet.

¹² Auguste Chouteau, fils aîné d'Auguste et de Marie-Thérèse Cerré, 1792-1835, il avait épousé, à St-Louis, le 10 juin 1810, Constance Sanguinet (Charles et Marie-Anne Condé), qui lui avait donné six enfants. Deux seuls vivaient encore, en 1848: Edward Aristide 1814-1864, marié à Elizabeth Julie Christy le 8 août 1849, et Virginia 1816-1855, mariée à Joseph Crawford Barlow, le 8 mars 1836.

¹³ Bonaventure Panet, frère de Pierre-Louis, 1765-1846. Voir note 24.

me and was very friendly - I stayed a couple of days at the Hotel, after which my cousin Gaston Soulard¹⁰ brought me to his home where he and his wife were lavish in their attention and kind treatment of me during the eight days that I spent with them. I saw none of the *Chouteaus*. Henri, who is here now, was then absent from St. Louis, but neither his brother Cerré nor the children of Auguste¹², their elder brother who died a few years ago, came to see me - As for me, I was very pleased to see my old uncle Cerré - He is a small man, of the size of poor uncle Bonaventure¹³, but much more strongly constituted, and who at seventy-five has all the authority and strength of a man of fifty - He is still one of the best hunters of St. Louis, can ride a mettlesome horse, and run down a deer and kill it, on horseback, like a young man - He speaks English very well; otherwise he is altogether French or rather Canadian in his ideas, and is very sorry to see the swift Americanization of the Creole population, especially his own family.

St. Louis is a little like Montreal, the population of the two cities is about the same at present, but the former is growing so swiftly that it will soon surpass it's rival. I was very much mistaken in the image I had of the Mississippi; the Father of Waters seems to be only something rather broader than the Chambly river, and it's banks are far from offering the beautiful views that we have from those of our own St. Lawrence.

It has taken us eight days to come here from St. Louis, this part of my journey has been pleasant, the weather was magnificent, as warm as our best days of spring in Montreal, and I was on a superb steamboat where we were as comfortable as in the best of hotels - perhaps too much so for my own good. Having arrived here on the 7th, I settled in a boardinghouse where I am quite comfortable - my health is in statu quo - God Willing, the heat will do me some good - I shall stay here until the end of May and propose to go to New York by sea, in the hope that the voyage will do me some good - I am told it will take some fifteen to twenty days, long enough to have some effect on me.

and Céleste Barrois. Children: Gabriel - Pascal (1800-1855); Michel Sylvestre, known under the name of "Lamy Cerré", married to Thérèse Lebeau (François et Hélène Chauvin) in St. Louis on 10 April 1839; Catherine-Louise (1806-1884), married to Pierre-Didier Papin (Joseph-M. and Marie-Louise Chouteau) on 10 May 1826 in St. Louis.

¹⁰ Gaston Soulard (1797-1878), son of Antoine Soulard and Julie Cerré, sister of Madam Marie-Anne Cerré Panet. He was married in St. Louis, on 20 March 1820, to Elizabeth Mitchell Hunt, daughter of Thomas and Eunice Wellington.

¹¹ Henry P. Chouteau (1805-1855), married in St. Louis on 10 July 1827 to Georgina Coursault, daughter of Edmond and Aglaé Paul. They gave birth to ten children, seven of whom were living in 1848; Cerré (Gabriel-Sylvestre) Chouteau (1794-1887) stayed unmarried. Both were sons of Auguste Chouteau and Marie-Thérèse Cerré. The latter was Marie-Anne Cerré Panet's sister.

¹² Auguste Chouteau (1792-1835), eldest son of Auguste and Marie-Thérèse Cerré had been married on 10 June 1810 in St. Louis to Constance Sanguinet (Charles and Marie-Anne Cordé) who had given him six children. Only two were still living in 1848: Edward Aristide (1814-1864) married to Elizabeth Julie Christy on 8 Aug. 1849, and Virginia (1816-1855), married to Joseph Crawford Barlow on 8 March 1836.

¹³ Bonaventure Panet (1765-1846), Pierre Louis' brother. See note 24.

Adieu, mon cher Neveu, je te souhaite une bonne santé et me dit bien sincèrement

Ton Oncle affectionné
P.L. Panet¹⁴

Je te remercie de tous les détails contenus dans ta lettre. J'ai reçu ici, des papiers de Montreal du 23 Décembre qui me mettent au Courant des affaires du pays.

J'ai envoyé de St-Louis le 31 *Ultimo*, à l'adresse des Caissiers de la Banque de Montreal, et attestée par le Maire de la Ville, la declaration requise de moi tous les trois mois, pour toucher ma pension. Informe toi à la Banque s'ils l'ont reçue - S'ils ne l'avaient pas reçue comme alors les traites que j'ai laissées à Mr. Coffin pour Marie Louise¹⁵ et ma belle soeur, excéderaient de quelques louis, le montant que j'avais à la Banque, il faudrait qu tu priasse Mr. Bouthillie d'y pourvoir jusqu'à ce que je puisse envoyer de New York une nouvelle declaration il faudrait aussi que tu me le fisse savoir, en m'écrivant à New York mettant ces mots sur l'adresse- *To be kept at the post office until called for-*

J'inclus une lettre pour Marie Louise dans celle ci- Mes amitiés à ta tante Marie Anne, à Mr. et à Mad Pinsonault, à Mr et à Madle Fernstale - aussi à Mr. Viger, et à ta Maman, et à tes freres, lorsque tu leur écriras où si tu les vois-

Déchire ma lettre après que tu l'auras lue-

Monsieur Guillaume Levesque
Chambre d'Assemblée
Montreal
Bas Canada
Cachet: New Orleans, JAN 15 48

¹⁴ Pierre-Louis Panet, fils de Pierre Louis et Marie-Anne Cerré.

¹⁵ Marie-Louise, était la fille de Pierre-Louis Panet, fils. Née à Montréal, le 28 mai 1829. Elle s'était mariée une première fois, à Montréal, le 15 septembre 1851, à Arthur Lamothe, avocat. Celui-ci étant décédé le 6 février 1765, elle épousa, en secondes noces, le 10 février 1879, à Montréal, son cousin germain, Pierre Lévesque, fils de Mélanie Panet, soeur de sa mère. Pierre Lévesque mourut, à Montréal, le 19 décembre 1906, sa femme mourut, à son tour, le 10 février 1911. Ils habitaient, rue St-Denis, à l'endroit, précis où se trouve, aujourd'hui, la Bibliothèque Nationale du Québec.

Farewell, my dear nephew, I wish you good health and most sincerely call myself

Your affectionate uncle

P.L. Panet¹⁴

I thank you for all the details in your letter. I have received here, papers from Montreal, dated 23 December, which have brought me up-to-date on things home.

On the 31 Ultimo (T.N.: "Previous", last month), from St. Louis, I sent the three-monthly declaration required of me, for my pension, attested by the Mayor of the city, addressed to the Cashiers of the Bank of Montreal. Find out if the Bank has received it - If they have not received it, then the draughts I left with Mr. Coffin for Marie-Louise and my sister-in-law will exceed the amount I had in the Bank by a few louis; you will have to ask Mr. Bouthillie to take care of it until I can send another declaration from New York and you must let me know about it by writing to me in New York. Address it like this: to be kept at the Post Office until called for.

I am enclosing a letter for Marie-Louise in this one - My regards to your aunt Marie-Anne, to Mr. and Mrs Pinsonault, to mr. and Miss Fernstal as well as to Mr. Viger, and your maman, and your brothers, when you write to them or if you see them.

Tear up my letter after you have read it.

Mr. Guillaume Levesque
House of Assembly
Montreal
Lower Canada

Seal: New-Orleans, Jan 15 48

¹⁴ Pierre-Louis Panet, son of Pierre Louis and Marie-Anne Cerré.

¹⁵ Marie-Louise was the daughter of Pierre-Louis Panet Jr. Born 28 May 1829 in Montreal. She was first married on 15 Sept 1851, in Montreal, to Arthur Lamothe, a lawyer. The latter died on 6 Feb. 1765 and she was remarried, on 10 Feb 1879 in Montreal, to her first cousin Pierre Lévesque, son of Mélanie Panet, her mother's sister. Pierre Lévesque died in Montreal on 19 Dec. 1906; his wife died on 10 Feb 1911. They lived on St-Denis street on the exact spot now occupied by the Bibliothèque nationale du Québec (i.e. "National Library of Québec").

Bibliographie - Bibliography

- ALVORD, Clarence W., *The Illinois Country*, Springfield, Illinois State Historical Library, 1920.
- ANDRE, John, *William Berczy co-founder of Toronto-A Sketch*, A Canada Centennial Project of the Borough of York, 1967.
- BARRETTE, Roger, «Pierre-Louis Panet, fils», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. IX, pp. 676-677, Les Presses de l'Université Laval, 1977.
- BELTING, Natalia Maree, *Kaskaskias under the French Regime*, University of Urbana Press, Urbana, 1948.
- BILLON, Frederic L., *Annal of Saint Louis in its Early Days under The French and Spanish Dominations 1764-1804*, St. Louis, 1886.
- BOUCHETTE, Joseph, *Description topographique de la Province du Bas Canada avec des remarques sur le Haut Canada*, Londres, 1815.
- BROWN, Margaret Kimball and Dean, Lawrie Cena, *The Village of Chartres in Colonial Illinois 1720-1765*, La Compagnie des Amis de Fort de Chartres, Polyanthos News, 1977.
- BURGESS, Joanne, «Pierre Foretier», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. V, pp. 353-357, Les Presses de l'Université Laval, 1983.
- CHAPUT, Donald, «Jean Gabriel Cerré, Serré», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. V, pp. 193-194, Les Presses de l'Université Laval 1983.
- DESILETS, Andrée, «Sir Etienne Paseal Taché», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. IX, pp. 855-860, Les Presses de l'Université Laval, 1972.
- DESJARDINS, Joseph, *Guide Parlementaire Historique de la Province de Québec 1792 à 1902*, Québec, 1902.
- DOUGLAS, Walter B., *Jean Gabriel Cerre. A sketch*, Missouri Historical Society Collection, St. Louis, 2 (1900-1906), no 2, pp. 58-76; réimprimé dans Illinois State Historical Society Transactions, Springfield, Illinois, 1904, pp. 275-288.
- DUMAIS, Raymond, «Pierre Méru Panet», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. V, pp. 717-719, Les Presses de l'Université Laval, 1983.
- EKBERG, Carl J., *Colonial Ste. Genevieve. An Adventure on the Mississippi Frontier*, The Patrie Press, Gerald, Missouri, 1985.
- FARIBAULT-BEAUREGARD, Marthe, *La population des forts français d'Amérique (XVIII^e siècle)*, vol. 1, Fort Michilimakinac, pp. 121-174; Fort de la Rivière St-Joseph (Miamis), pp. 175-190; Cahokia, Ste-Famille, pp. 191-224.—Vol. 11, Kaskaskias, pp. 71-219; Fort de Chartres, pp. 218-256; Prairie du Rocher, pp. 257-298; Saint-Philippe-de la Visitation, pp. 299-305. «L'honorable François Lévesque, son neveu Pierre Guéroul et leur descendants», *Mémoires de la Société Généalogique Canadienne-Française*, vol VIII, no 1, janvier 1957, pp. 13-30. «Antoine Giard. Petit problème généalogique», *Mémoires de la S.G.C.-F.*, vol. IX, no 1, janvier 1958, pp. 49-54. — «Antoine Giard», *Mémoires de la S.G.C.-F.*, vol. XXVI, no 4, octobre-novembre-décembre 1975, pp. 247-248.
- FOLEY, William E., and RICE, C. David: *The First Couteaus River Barons of early St. Louis*, University of Illinois Press, Urbana and Chicago, 1938.
- FOREST, Jacques, *Répertoire de mariages de Ste-Mélanie d'Ailleboust, 1832-1982*, 1982.
- GAGNON, Serge, «Amable Dionne», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. VIII, pp. 247-249, Les Presses de l'Université Laval, 1985.
- GOUIN, Jacques, *Les Panet de Québec. Histoire d'une lignée militaire*, Editions Bergeron 1984.
- HOUCK, Louis, *A History of Missouri from Earliest Explorations and Settlements until the Admission of the State into the Union*, 3 vol., R.R. Donnelly & Sons, Chicago, 1908.
- HUDON, Paul-Henri, *Rivière-Ouelle de la Bouteillerie, trois siècles de vie 1672-1972*, Comité du Tricentenaire, 1972.
- IGARTUA, José E., «Jean Orillat», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. IV, pp. 640-642, Les Presse de l'Université Laval, 1980.
- LEBON, Mgr Wilfrid, P.D., *Histoire du collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, Charrier & Dugal Ltée,

- Québec, 1948.
- LEMIEUX, J.M., *Histoire de l'Île-aux-Grues et l'Île-aux-Oies*, Leméac, 1978.
- LEJEUNE, Rév. P.-L., *Dictionnaire Général du Canada*, 2 vol., Université d'Ottawa, Canada, 1931.
- The MACMILLAN Dictionary of Canadian Biography*, Edited by W. Stewart Wallace, Revised, enlarged and up to date. The third edition of the Dictionary of Canadian Biography, Macmillan Toronto, London, St Martin's, New York, 1963.
- McDERMOTT, John Francis (Edited by), *The Early Histories of St. Louis*, St. Louis Historical Documents Foundation, 1952.
- Old Cahokia: A Narrative and Documents Illustrating The First Century of its History*, St. Louis Historical Documents Foundation, 1949.
- MOREL, André, «Pierre Louis Panet», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. V., pp. 719-721, Les Presses de l'Université Laval, 1983.
- QUELLET, Gérard, *Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1672-1972*, La Pocatière, 1972.
- PARADIS, Alexandre, p.m.e., *Kamouraska (1674-1948)*, Réédition de l'ouvrage de l'abbé Alexandre Paradis par le Conseil de Fabrique de la paroisse de Kamouraska, 1984.
- PRIMM, James Neal, *Lion of the Valley St. Louis, Missouri*, Pruett Publishing Company, Boulder, Colorado, 1981.
- ROY, Jacqueline, «John Nairne», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. V, pp. 683-684, Les Presses de l'Université Laval, 1983.
- ROY, Pierre-Georges, *Fils de Québec, Louis Panet*, pp. 58-60. — *Benjamin-Henri Lemoine*, pp. 166-168, 3^e série, Lévis 1933.
- Inventaire des concessions en fief et seigneurie, foi et hommage, et aveux et dénombremens conservés aux Archives de la province de Québec*; Fief et Seigneurie d'Ailleboust, vol. II, pp. 29-31.—Fief et Seigneurie de Ramezay ou Jouette, vol. II, pp. 31-34.—Fief et Seigneurie d'Argenteuil, vol. III, pp. 222. Beauceville. L'Éclairer, 1927-1928.
- Le Sieur de Vincennes fondateur de l'Indiana et sa famille*, Québec, 1919.
- La famille d'Estimauville de Beaumouchel*, Lévis, 1903.
- La famille Panet*, Lévis, 1906.
- La famille Taché*, Lévis, 1904.
- La famille Tarieu de Lanaudière*. Lévis 1902.
- RYERSON, Stanley Brehaut, «Louis Dunière», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. V, pp. 310-311, Les Presses de l'Université Laval, 1983.
- SEINEKE, Katherine Wagner, «Antoine Giard», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. III, Les Presses de l'Université Laval, 1974.
- STAGG, Ronald J., «William Berczy», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. V, pp. 77-80, Les Presses de l'Université Laval, 1983.
- SULTE, Benjamin, *Histoire de la Milice Canadienne-Française 1760-1897*, Desbarats, 20 juin 1897.
- TANGUAY, Cyprien, *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*, 7 vol., 1871-1790, Eusèbe Sénécal, Montréal.
- TETU, Mgr Henri, *Histoire des familles Têtu, Bonenfant, Dionne et Perrault*, Dussault & Proulx, Imprimeurs, Québec, 1898.
- TOUSIGNANT, Pierre et Madeleine Dionne-Tousignant, «François-Marie Picoté de Belestre», *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. IV, pp. 685-688, Les Presses de l'Université Laval, 1980.
- TRUDEL, Jean, *William Berczy. La famille Woolsey*, Chefs-d'oeuvre de la Galerie nationale du Canada, no 7. Galerie nationale du Canada, Un des Musées nationaux du Canada, Ottawa 1976.
- TURCOTTE, Gustave, *Le Conseil Législatif de Québec 1774-1933*, L'Éclairer, Beauceville, 1933.
- Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, tome 3, p. 248 (Les élèves de 1790 à 1795), Québec, 1866.

Archives

- Archives de l'Université de Montréal:** Collection Baby Q1-165, 8 juin 1788, Dissolution de la Loge des Frères du Canada.
- Archives nationales du Québec à Montréal:** Registres d'état civil de Notre-Dame, Montréal, 11 avril 1773 — Cathédrale anglicane de Montréal, 27 septembre 1819.
- Archives nationales de Québec:** Registre d'état civil de Notre-Dame de Québec, 27 janvier 1789 — registre d'état civil de la Cathédrale anglicane de Québec, 16 août 1769.
- Archives de Marthe-Faribault-Beauregard:** Généalogie et documents sur les familles suivantes: Cerré; Panet; Lévesques; Têtu — Correspondance. Documentation sur la région des Illinois.

Index

Toponymique

- Alleghanies 116, 117
 Allemagne 56, 57
 Alpes Autrichiennes 30, 33
 Amérique 32, 33
 Ancienne-Lorette 60, 61
 Angleterre 38, 39, 56, 57, 62, 63, 91, 92, 110, 111, 116, 117
 Argenteuil (seigneurie) 26, 27, 90, 91,
 Aulnaies (seigneurie) 67, 68
 Baie-St-Paul 64, 65
 Baltimore 116, 117
 Bas-Canada 18, 19, 30, 31, 32, 33, 56, 57, 62, 63, 66, 67, 79, 80, 83, 84
 Beaumont 55, 56
 Bellechasse (seigneurie) 58, 59
 Berthier-en-Bas 58, 59, 67, 68
 Berthier-en-Haut 38, 39, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 92, 93
 Berthier-sur-Mer 58, 59, 67, 68
 Besançon 2, 3
 Bout-de-L'isle 18, 19, 20, 21
 Cahokia 8, 9, 10
 Canada 2, 3, 6, 7, 8, 9, 12, 13, 14, 15, 20, 21, 26, 27, 32, 33, 38, 39, 46, 47
 Cap-St-Ignace 62, 63
 Caux (pays de) 8, 9
 Chambly (rivière) 118, 119
 Champagne (France) 2, 3
 Châteauguay 46, 47
 Chicago 24, 25
 Chicagou 14, 15
 Cincinnati 116, 117
 Cork (Irlande) 10, 11
 Cornwallis 18, 19
 Cornwall 32, 33
 Côte-de-la-Basse-Ville (Québec) 54, 55
 Côte-St-Paul 2, 3, 4, 5, 15, 16, 20, 21, 22, 23, 24, 25
 Coteau-du-Lac 32, 33
 Cotté (rue de Montréal) 28, 29
 Craig (rue de Montréal) 28, 29
 Dailleboust 2, 3, 34, 35, 38, 39, 48, 49, 52, 53, 74, 75
 Dailleboust (seigneurie) 42, 43, 46, 47
 Dailleboust et Ramezay (seigneurie) 26, 27, 34, 35, 90, 91
 Détroit (rivière du) 42, 43
 Ecosse 76, 77
 Érié (lac) 32, 33
 États-Unis 13, 14, 18, 19, 62, 63, 64, 65, 90, 91
 Europe 12, 13, 38, 39, 56, 57
 Fort de Chartres 8, 9
 Fort Érié 32, 35
 France 26, 27, 38, 39, 46, 47, 48, 49, 56, 57
 Franche-Comté 2, 3
 Gatinais 18, 19
 Grosse-Ile 110, 111
 Haut-Canada 30, 31, 32, 33, 38, 39, 42, 43, 66, 67, 83, 84
 Haute-Louisiane 14, 15
 Huron (lac) 14, 15, 24, 25
 Ile-aux-Corneilles 73, 74
 Ile-aux-Grues 60, 61, 62, 63
 Ile-aux-Grues (seigneurie) 60, 61, 62
 Ile-Bizard (seigneurie) 16, 17
 Ile-du-Cap-Breton 56, 57
 Illinois 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 17, 22, 23, 24, 25
 Indes 38, 39, 76, 77
 Irlande 38, 39
 Isle-d'Orléans 54, 55
 Islette-de-Bon-Secours 63, 64
 Italie 30, 33
 Joliette 26, 27, 69, 70
 Kamouraska 30, 31, 54, 55, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 83, 84
 Kamouraska (rivière) 73, 74, 77, 78
 Kaskaskias (rivière) 8, 9, 13, 14, 15, 22, 25
 Kaskaskias (village) 10, 11, 12, 13, 14, 15, 24, 25
 Kingston 32, 33
 Lachenaye 18, 19
 Lachine 2, 3, 4, 5
 La Malbaie 72, 73, 74, 75, 76, 77
 La Malbaie (seigneurie) 76, 77
 Langres 2, 3
 L'Assomption 16, 17, 20, 21, 38, 39, 90, 91, 110, 111
 Lausanne 30, 33
 Leinster (comté) 20, 21
 Londres 30, 31, 91, 92
 Louisbourg 56, 57
 Michigan (lac) 14, 15, 24, 25
 Michilimakinac 6, 7, 16, 17, 22, 23, 104
 Mississipi 6, 7, 12, 13, 14, 15, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 104, 116, 117, 118, 119

- Missouri 6, 7, 13, 14, 18, 19, 22, 23
 Montmagny 67, 68
 Montréal 2, 3, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 32, 33, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 46, 47, 54, 55, 91, 92, 93, 110, 111, 118, 119, 120, 121
 Mont-Royal 2, 3, 20, 21
 Napierville 38, 39
 New-York (état) 90, 91
 New-York (ville) 110, 111, 118, 119, 120, 121
 Niagara 32, 33
 Nouvelle-France 2, 3
 Nouvelle-Orléans 6, 7, 12, 13, 14, 15
 Ohio 4, 5
 Ontario (lac) 32, 33
 Outaouais (rivière des) 24, 25, 26, 27
 Outaouais (rivière) 14, 15
 Paris 18, 19, 64, 65
 Pavilly 8, 9
 Petite Rivière 28, 29
 Philadelphie 32, 33, 62, 63
 Pittsburgh 116, 117
 Pointe-aux-Trembles (Québec) 4, 5
 Pointe-Levi 54, 55, 56
 Québec 8, 9, 10, 11, 18, 19, 20, 21, 26, 27, 32, 33, 38, 39, 42, 43, 48, 49, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 66, 67, 69, 70, 76, 77, 79, 80, 91, 92, 93
 Rivière-le-Bois 2, 3
 Rivière-Ouelle 65, 66, 67, 70, 71
 Rivière-Ouelle (seigneurie) 66, 67
 Rouen 8, 9
 St-Ambroise de Kildare 92, 93
 Saint-Charles (rivière) 58, 59
 St-Charles (petite rivière) 26, 27
 Ste-Anne (de-la-Pocatière) 64, 65, 66, 67
 Ste-Anne-de-la-Pocatière (seigneurie) 67, 68
 Ste-Elisabeth de Joliette 34, 35, 48, 49
 Ste-Foy 8, 9, 54, 55
 Sainte-Geneviève (Missouri) 8, 9, 12, 13
 Ste-Mélanie d'Ailleboust 32, 33, 34, 35, 38, 39, 42, 43, 68, 69, 92, 93
 St-Eustache 42, 43
 St-François (Ile d'Orléans) 8, 9
 Saint-François (lac) 32, 33
 St-Germain-L'Auxerrois 18, 19
 Saint-Laurent (fleuve) 54, 55, 57, 58, 73, 74, 118, 119
 St-Louis (ville de Missouri) 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 24, 25, 26, 27, 100, 101, 110, 111, 116, 117, 118, 119
 St-Malo (France) 26, 27
 St-Michel (Bellechasse) 55, 56
 Saintonge 16, 17
 St-Paul (de Lavaltrie) 90, 91
 St-Roch (des Aulnaies) 64, 65
 St-Thomas (Montmagny) 58, 59, 60, 61, 62, 63
 St-Vallier 56, 57, 58,
 Sandwich (Ontario) 30, 31, 32, 33
 Sandwich du Détroit 42, 43
 Saxe 30, 31
 Sorel 62, 63
 Soulanges (seigneurie) 61, 62
 Suisse 30, 33
 Toronto 30, 31, 32, 33
 Trois-Rivières 20, 21, 92, 93
 Vermont 90, 91
 Wallerstein 30, 31
 Windsor (Ontario) 32, 33
 York 32, 33, 42, 43
- ### Patronymique
- Abbot, Benjamin 87, 92, 93
 Adhémar (notaire) 2, 3
 H.M.S. Albion (vaisseau marchand) 91, 92, 112, 113
 Allamand, Charlotte 30, 31
 Allamand, Jeanne-Charlotte 28, 31, 30, 33
 Amiot, Jeanne 2, 3
 André, John 30, 31
 Aubuchon, Madeleine 2, 3
 Badelard, Louise-Philippe 60, 61
 Baldwin-Lafontaine (gouvernement) 62, 63
 Banque de Montréal 116, 117, 120, 121
 Barlow, Joseph Crawford 118, 119
 Barrois, Céleste 118, 119
 Bancher-Morency, Sophie 62, 63
 Beaupré, Avelina 38, 39, 87
 Beaupré, Benjamin 38, 39
 Beauregard, Philippe 87
 Berczy 32, 33
 Berczy (famille) 32, 33
 Berczy (madame) 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 32, 33, 34, 35, 38, 39, 46, 47, 48, 49, 52, 53, 58, 59, 60, 61, 79, 80
 Berczy (monsieur) 30, 31, 34, 35, 38, 39, 42, 43, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 79, 80
 Berczy (tante) 116, 117
 Berczy, Albert-Guillaume 30, 33
 Berczy, William 18, 19, 28, 30, 31, 46, 47, 51, 52, 86, 88, 90, 91, 92, 93
 Berczy, William (fils) 28, 31, 32, 33, 35, 62, 63
 Bertzie 30, 33
 Bibliothèque Nationale du Québec 120, 121
 Bissot de Vincennes, François-Marie 10, 11
 Blackburn, Augustin 76, 77
 Blythe, Martha 56, 57
 Boisseau, Gaspard 67, 68
 Boisseau, Louise-Catherine-Wilhelmine 67, 68

- Bonenfant, Charlotte 67, 68, 69, 70
 Bonenfant, Marguerite 66, 67
 Bouehard, Pierre (madame) 64, 65
 Boucher de Boucherville, Françoise 67, 68
 Bouchette, Joseph 30, 31
 Bourgeois, Thérèse 14, 15
 Boutelliez (monsieur) 104, 120, 121
 Bouthillier, Clorinde 87, 92, 93
 Boutillier, Jean 92, 93
 Buot, Marie 8, 9
 Cabassier, Louis 12, 13
 Caillot dit Lachance, Nicolas 8, 9, 86
 Caron, Marie-Anne 16, 17
 Casabon (monsieur) 69, 70, 71
 Casgrain, Eugène 66, 67
 Casgrain, Pierre 66, 67
 Celoron de Blainville 4, 5
 Céré Cerré, Serré 2, 3
 Céré, Marianne 2, 3, 24, 25
 Cerré (madame) 16, 17
 Cerré (Monsieur) 16, 17, 24, 25, 26, 27
 Cerré, Antoine 2, 3, 24, 25
 Cerré, Catherine-Louise 88, 118, 119
 Cerré, François 2, 3
 Cerré, Gabriel 2, 3, 4, 5, 10, 11, 12, 13, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 86, 88, 104, 110, 111, 116, 117
 Cerré, Gabriel-Pascal 88, 118, 119
 Cerré, Jean 2, 3
 Cerré, Jean-Gabriel 2, 3, 87
 Cerré, Joseph 2, 3, 87
 Cerré, Julie 24, 25, 87, 88, 108, 109, 118, 119
 Cerré, Manon 12, 13, 14, 15
 Cerré, Marie-Angélique 2, 3, 24, 25
 Cerré, Marie-Anne 2, 3, 12, 13, 18, 19, 20, 21, 32, 33, 34, 35, 54, 55, 86, 91, 92, 93, 100, 101, 116, 117, 118, 119, 120, 121
 Cerré, Marie-Josèphe 2, 3, 24, 25
 Cerré, Marie-Madeleine 2, 3, 24, 25
 Cerré, Marie-Thérèse 14, 15, 87, 88, 100, 101, 118, 119
 Cerré, Michel-Sylvestre 88, 118, 119
 Cerré, Pascal (Paschal) 24, 25, 116, 117
 Cerré, Pasaal (oncle) 87, 88
 Cerré, Paschal-Léon 16, 17, 26, 27
 Cerré, Thérèse 24, 25
 Cerré, Toussaint-Hyacinthe 2, 3, 24, 25
 Cerré-Panet (madame) 112, 113
 Cerré-Panet, Marie-Anne 26, 27, 108, 109, 110, 111, 118, 119
 Chabot, Cécile 67, 68
 Chapais, Jean-Charles 67, 68
 Chapais, Thomas (honorable) 67, 68
 Chouteau 88, 110, 111
 Chouteau, Auguste 12, 13, 14, 15, 24, 25, 86, 88, 100, 101, 108, 109, 118, 119
 Chouteau, Auguste-Ariscide (fils) 88, 100, 101
 Chouteau, Auguste-René 14, 15, 108, 109
 Chouteau, Edward-Ariscide 88, 108, 109, 118, 119
 Chouteau, Gabriel-Sylvestre 88, 118, 119
 Chouteau, Henri 118, 119
 Chouteau, Henry-P 88, 118, 119
 Chouteau, Marie-Antoinette 88
 Chouteau, Marie-Louise 88, 118, 119
 Chouteau, Marie-Thérèse (soeur de Marie-Anne Cerré-Panet) 14, 15
 Chouteau, Marie-Thérèse-Eulalie 88, 108, 109
 Chouteau, Virginia 118, 119
 Christy, Elizabeth-Julie 118, 119
 Clesse, Geneviève 69, 70
 Closey, Rose 88
 Coffin (Mr) 120, 121
 Compagnie du Nord-Ouest 26, 27
 Condé (prince) 56, 57
 Condé, Marie-Anne 118, 119
 Corneillier dit Granchamp 44, 45
 Congrégation de Notre-Dame (soeurs) 14, 15, 16
 Courault de la Côte, Marie-Josèphe 56, 57
 Courault, Clémence 88
 Coursault, Edmond 118, 119
 Coursault, Georgina 118, 119
 Cuthbert, Fanny 38, 39, 87
 Cuthbert, James (honorable) 38, 39
 D'Ailleboust D'Argenteuil, Alexandre 26, 27
 D'Ailleboust D'Argenteuil, Paul 26, 27
 Damours de Plaines, Marie-Angélique 66, 67
 Danville (général) 18, 19
 Dautreau 18, 19
 De Beaujeu (monsieur) 61, 62
 De Belètre (M. de) 4, 5, 22, 23
 De Charnay, Marie-Louise-Renée 69, 70
 De La Galissonnière (ecommandant) 4, 5
 De La Jonquière (gouverneur) 4, 5
 De Pouliot (monsieur) 72, 73, 75, 76
 De Renom (madame) 10, 11, 14, 15
 De Renom (monsieur) 10, 11
 De Renom, Jean 10, 11
 De Renom, Jean-Baptiste 10, 11, 86
 De Sales Laterrière, Pierre 62, 63
 Desbarats (madame) 68, 69
 Desbarats, Georges 66, 67
 Desbarats, Pierre-Edouard 66, 67
 Desjardins (monsieur) 66, 67
 Deslandes, Marie-Josèphe 26, 27
 D'Estimauville Beaumouchel 56, 57
 D'Estimauville 56, 57
 D'Estimauville (le echevalier) 56, 57
 D'Estimauville, Jean-Baptiste-Philippe 56, 57, 69, 70
 D'Estimauville, Jean-Baptiste-Philippe-Charles 56, 57
 D'Estimauville, Joséphine 56, 57

- D'Estimauville, Josèphe-Joséphine-Eléonore 69, 70
 D'Estimauville, Marie-Joséphine 56, 57
 D'Estimauville de Beaumouchel, Robert-Anne (chevalier) 56, 57
 D'Estimauville de Lanaudière, Joséphine 56, 57
 Dionne, Adèle 67, 68
 Dionne, Adine 67, 68
 Dionne, Alexandre 66, 67
 Dionne, Amable 66, 67, 68
 Dionne, Caroline 67, 68
 Dionne, Clémentine 67, 68
 Dionne, Elysée 67, 68
 Dionne, Georgina 67, 68
 Dionne, Hémédine 66, 67
 Dionne, Henriette 66, 67
 Dionne, Hortense 66, 67
 Dionne, Olympe 67, 68
 Dionne-Perrault 66, 67
 Dornon 10, 11
 Drapeau, Marie-Josèphe 69, 70
 Du Jaunay (père jésuite) 4, 5
 Dunière (madame) 58, 59, 60, 61
 Dunière, Louis 20, 21, 58, 59
 Dunière, Louise-Judith 60, 61
 Dunière, Marguerite 20, 21, 58, 59
 Dunière, Marguerite-Geneviève 58, 59
 Dunière, Marie-Geneviève 58, 59
 Dunière-Panct, Marguerite 18, 19
 Durand, Marguerite 58, 59
 Dyonne (l'honorable) 66, 67
 Emery, Christiana 76, 77
 Faribault, Eveline 30, 31
 Faribault, Joseph-Edouard 87
 Faribault, Léon 87
 Faribault-Beauregard, Marthe 30, 31, 87
 Fernstale (mademoiselle) 120, 121
 Forest (madame) 20, 29
 Fortier (monsieur) 16, 17
 Fortier, Pierre 16, 17
 Fouché (chanoine) 18, 19
 Foucher, Marie-Anne 18, 19, 20, 21
 Fraser, Malcolm 76, 77
 Fraser, Marie-Jeanne 20, 21, 42, 43, 110, 111
 Fraser, Thomas 20, 21
 Frères de la Doctrine-Chrétienne 28, 29
 Frères du Canada (loge maçonnique) 18, 19
 Galeric Nationale du Canada 28, 31
 Gauthier, Elizabeth 20, 21, 54, 55
 Gervais (un nommé) 16, 17
 Giard 8, 9, 22, 25
 Giard (mademoiselle) 10, 11, 24, 25
 Giard (monsieur) 24, 25
 Giard (veuve) 8, 9, 10, 11
 Giard, Antoine 8, 9, 10, 11, 86
 Giard, Catherine 8, 9, 10, 11, 12, 13, 20, 21, 87, 88, 116, 117
 Giard, Marie-Angélique 8, 9, 86
 Giard, Marie-Anne 8, 9, 12, 13, 86
 Giard, Marie-Catherine 24, 25
 Giard, Nicolas 8, 9
 Giard-Cerré, Catherine 26, 27
 Globensky, Maximilien 42, 43, 87, 92, 93
 Gordon, Véronique 69, 70
 Gray (monsieur) 20, 21
 Guilbeault 48, 49
 Guillet de Chaumont (notaire) 2, 3
 Hardy, Catherine 8, 9
 Henri IV 58, 59
 Hervieux (monsieur) 48, 49
 Hervieux, Paul 48, 49
 Henrebise, Charlotte 24, 25
 Heurtebise, Louis 24, 25
 Heurtebise, Marie-Louise 2, 3, 24, 25
 Holmes (docteur) 69, 70
 Horseman (docteur) 78, 79
 Hudon (madame) 76, 77
 Hudon (monsieur) 75, 76
 Hudon dit Beaulieu, Pierre 74, 75
 Hunt, Elizabeth Mitchell 118, 119
 Hunt, Thomas 118, 119
 Joly, Marguerite 10, 11
 Juchereau-Duchesnay, Corinne 87
 Kelly, Mary 62, 63
 Kicapous 12, 13
 Laclède, Pierre 12, 13
 La Fontaine (jeune fille) 8, 9
 Lafontaine, Catherine 8, 9
 Lafontaine, Jean 8, 9
 Lafontaine, Marie-Anne 8, 9, 10, 11, 86
 Lamothe, Arthur 87, 120, 121
 Lamy, Marie-Thérèse 16, 17, 87, 88, 116, 117
 Lamy, Michel 116, 117
 Lane, Harriett 88
 Larue, Jean-Baptiste 69, 70
 Larue, Julie 69, 70
 Laughton, Thomas (notaire) 62, 63
 Lebeau, François 118, 119
 Lebeau, Hélène 88
 Lebeau, Thérèse 118, 119
 Lefebvre, Joseph 24, 25
 Lefranc, L. (s.j.) 4, 5
 Le Gouès, Catherine-Charlotte 56, 57
 Le Maire-St-Germain, Elisabeth 42, 43
 Lemoine (monsieur) 60, 61
 Lemoine, Benjamin 60, 61, 62, 63
 Lemoine, Benjamin-Henri 60, 61, 62, 63
 Lemoine, James McPherson (sir) 60, 61
 Lemoine-Despins, Benjamin-Henri 60, 61
 Lemoine-Despins, Jean-Baptiste 60, 61

- Lemoine-Despins, Julie 54, 55
 Lemoyne de Longueuil, Charles 56, 57
 Lemoyne de Longueuil, Geneviève 61, 62
 Lemoyne de Longueuil, Marie-Catherine 56, 57
 Lepailleur (notaire) 2, 3
 Leprohon 104
 Levesque (madame) 38, 39, 42, 43
 Levesque (soeur de Mme Berczy) 44, 45
 Lévesque, Charles 38, 39, 86
 Levesque, François (honorable) 38, 39
 Lévesque, Guillaume 38, 39, 48, 49, 86, 116, 117,
 Levesque, Laetitia 87
 Levesque, Louis 30, 31, 38, 39, 67, 68, 86, 92,
 93, 116, 117
 Levesque, Marc-Antoine-Louis 92, 93
 Levesque, Mélanie 34, 35
 Lévesque, Pierre 34, 35, 38, 39, 87, 120, 121
 Lienard de Beaujeu, Louis 61, 62
 Loyle (Mr) 104
 Lyle (Mr) 100, 101
 Machtler (monsieur) 28, 29
 Magnan, Jean-Baptiste 69, 70
 Manuel (monsieur) 110, 111
 Marois 62, 63
 Martin, Ignace 8, 9, 86
 Martin, Pierre 8, 9
 Mascoutens 12, 13
 Massicotte (capitaine de milice) 48, 49
 Maxent, Laclède et Cie 12, 13
 Mazarin (le cardinal) 60, 61
 McNicol, Peter 76, 77
 Mc Pherson 61, 62, 63
 Mc Pherson (monsieur) 60, 61
 Mc Pherson, Charlotte 62, 63
 Mc Pherson, Daniel 62, 63
 Mc Pherson, John 60, 61
 Mc Pherson, Julia-Ann 60, 61, 62, 63
 Mc Pherson, Sophia 62, 63
 Mc Pherson, Sophia-Eliza 60, 61
 Mereier François 8, 9
 Mercier, Jean-François 8, 9
 Mesieres (monsieur) 20, 21
 Michaud, Esther 48, 49
 Michaud, Madeleine 66, 67
 Michon, Geneviève 62, 63
 Moll, Johann-Albrecht-Ulrich 30, 31
 Monier (monsieur) 59, 60
 Montgomery (général) 20, 21
 Morrison, Jessie 38, 39, 86
 Mure, Charlotte 69, 70
 Murray (gouverneur) 76, 77
 Murray (major) 26, 27, 90, 91
 Nairn Nairne 76, 77
 Nairn (madame, seigneuresse) 76, 77
 Nairn (seigneur de La Malbaie) 75, 76, 77
 Nairn, Christine 76, 77
 Nairn, John 76, 77, 78
 Nairn, Magdalen 76, 77
 Nairn, Mary 76, 77
 Nairn, Thomas 76, 77
 Nairne Nairn 76, 77
 Nicolle-Lesbois, Etienne 8, 9, 10, 86
 Oliva, Frédéric W. 60, 61
 Oliva, Marie-Louise 60, 61
 Orillat (monsieur) 16, 17
 Orillat, Jean 16, 17
 Ouellet (capitaine) 77, 78, 79
 Ouellet, Julienne 67, 68
 Painchaud, Charles-François 66, 67
 Panet 20, 21, 26, 27
 Panet (le juge) 90, 91
 Panet (madame) 20, 21, 26, 27, 48, 49, 69, 70,
 104
 Panet (monsieur) 20, 21, 24, 26, 27, 90, 91, 92,
 93
 Panet (veuve) 34, 35
 Panet, Adélaïde 58, 59
 Panet, Amélie 26, 27, 30, 31
 Panet, Antoine-Nicolas 20, 21, 48, 49
 Panet, Bonaventure 18, 20, 21, 58, 59, 118, 119
 Panet, Catherine-Héloïse 92, 93
 Panet, Charlotte-Mélanie 30, 31, 91, 92, 93
 Panet, Claude 20, 21
 Panet, Edouard-Auguste 92, 93
 Panet, Eugénie 87, 92, 93
 Panet, Eulalie 48, 49
 Panet, Horace 42, 43, 48, 49, 79, 80, 87, 92, 93,
 110, 111
 Panet, Horace (madame) 42, 43
 Panet, Jean-Antoine 60, 61
 Panet, Jean-Claude 18, 20, 21
 Panet, Jean-Gabriel 92, 93
 Panet, Jean-Nicolas 18, 19
 Panet, Léon 86, 90, 91, 112, 113
 Panet, Louis (l'honorable) 60, 61
 Panet, Louis (juge) 100, 101, 110, 111
 Panet, Louise 26, 29
 Panet, Louise-Amélie 18, 19, 28, 31, 86, 88, 91,
 92, 93
 Panet, Louise-Caroline 110, 111
 Panet, Marie 67, 68
 Panet, Marie-Anne 18, 20, 21, 42, 43, 79, 80, 87,
 92, 93, 110, 111
 Panet, Marie-Aurélien 110, 111
 Panet, Marie-Louise 34, 35, 38, 39, 87
 Panet, Mélanie 30, 31, 38, 39, 67, 68, 86, 116,
 117, 120, 121
 Panet, Méru 18, 21
 Panet, Michel 20, 21
 Panet, Narcisse 18, 19, 20, 21, 42, 43, 92, 93,
 110, 111
 Panet, Narcisse (madame) 110, 111

- Panet, Narcisse-Trefflé 110, 111
 Panet, Pierre-Gabriel 90, 91
 Panet, Pierre-Louis 18, 19, 26, 27, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 86, 92, 93, 100, 101, 104, 110, 111, 116, 117, 118, 119, 120, 121
 Panet, Pierre-Louis (fils) 18, 19, 87
 Panet, Pierre-Louis (madame) 20, 21
 Panet, Picrre-Méru 18, 19, 20, 21, 54, 55, 58, 59
 Panet, P.-L. 42, 43, 90, 91, 110, 111
 Panet, Rosalie 92, 93
 Panet, Thérèse-Eugénie 92, 93
 Panet, Thomas-Alfred 110, 111
 Panet, Trefflé 18, 21
 Panet-Berczy, Amélie 34, 35, 42, 43, 79, 80
 Papin, Joseph-M. 118, 119
 Papin, Pierre-Didier 88, 118, 119
 Parent, Jean-Baptiste 24, 25
 Paul (madame, née Chouteau) 108, 109
 Paul, Aglaé 118, 119
 Paul, Gabriel-René 88, 108, 109
 Paul, René 88, 108, 109
 Pelerin (monsieur) 64, 65
 Perrault, Catherine 66, 67
 Perrault, Jacques-Nicolas 66, 67
 Perrault, Michel 66, 67
 Perthuis, Louise 92, 93
 Picard, Madeleine 20, 21, 87
 Picard-Serré, Madeleine 2, 3, 4, 5, 24, 25
 Picote De Belestre, François-Marie 4, 5
 Pinsonault (madame) 120, 121
 Pion, Jeanne 2, 3
 Pion, Nicolas 2, 3
 Pion, Joseph 2, 3
 Plante, Joseph (notaire) 62, 63
 Pommereau, Catherine 20, 21, 48, 49
 Prat, Claude 8, 9
 Primm, James Neal 12, 13
 Quesnel (monsieur) 26, 27
 Quesnel, Auguste 26, 27
 Quesnel, Frédéric-Auguste 26, 27
 Quesnel, Joseph 26, 27
 Quesnel, Jules 26, 27
 Rapin, Madeleine 2, 3
 Riberdy, Pierre 48, 49
 Sanguinet, Charles 118, 119
 Sanguinet, Constance 88, 100, 101, 108, 109, 118, 119
 Sanguinet, Simon (notaire) 26, 27
 Sergent, Catherine 2, 3
 Serré Ceré, Serré 2, 3
 Sketchly (madame) 28, 29
 Smith, Thomas 88
 Soulard, Antoine 14, 15, 24, 25, 87, 88, 108, 109, 110, 111, 118, 119
 Soulard, Elisa 88
 Soulard, Benjamin 88
 Soulard Henri-Gustave 88
 Soulard, Gaston 88, 118, 119
 Stewart, William (docteur) 110, 111
 Sutherland (monsieur) 56, 57
 Taché (époux) 69, 70
 Taché (madame, seigneuresse) 69, 70, 77, 78
 Taché, Baptiste 68, 69, 78, 79
 Taché, Charles 62, 63
 Taché, Etienne (sic) 61, 62, 63
 Taché, Jacques-Wenceslas 69, 70
 Taché, Jean-Baptiste 69, 70
 Taché, Julie Arthémise 69, 70
 Taché, Louis-Pascal-Achille 69, 70
 Taché, Lonise-Hélène 69, 70
 Taché, Marie-Charlotte-Louise-Elisabeth 69, 70
 Taché, Pascal 69, 70
 Taché, Pascal-Jacques 69, 70
 Taché-Macdonald (gouvernement) 62, 63
 Tariou Delanaudiere, Antoine-Ovide 56, 57
 Tariou Delanaudiere, Charles-Barthélémi-Gaspard 69, 70
 Tariou Delanaudiere, Charles-François-Xavier 56, 57
 Tariou Delanaudiere, Pierre-Paul 69, 70
 Taschereau (lieutenant-colonel) 46, 47
 Taschereau, Alexandre 67, 68
 Taschereau, Jean-Thomas 67, 68
 Taschereau, Pierre-Elzéar 67, 68
 Taschereau, Thomas 69, 70
 Taschereau, Thomas-Pierre 67, 68
 Têtu, Cirice 67, 68
 Tetu, Clara 67, 68
 Têtu, François 67, 68, 69, 70
 Têtu, Ludger 67, 68
 Têtu, Nazaire 69, 70
 Trefflé-Rotot, Baboche 58, 59
 Trefflé-Rotot, Elizabeth 20, 21, 58, 59, 60, 61
 Trefflé-Rotot, Joséphe 54, 55
 Trefflé-Rotot, Marie-Anne 18, 19, 20, 21, 58, 59
 Trefflé-Rotot, Pierre 20, 21, 54, 55
 Trottier-Desauniers-Beaubien, Catherine 38, 39
 Trotticr-Desruisseaux, Marie-Catherine 4, 5
 Trudel, Jean 28, 31
 Ursulines (Couvent des) 26, 29
 Viger (monsieur) 120, 121
 Viger, Louis-Michel 60, 61
 Von Moll Berczy, William 30, 31
 Voyer, Marie-Josèphe 66, 67
 Walk-in-the-water (vapeur) 32, 33
 Wellington, Eunice 118, 119
 Wellington (voilier) 32, 33
 Wells, Sophia 60, 61
 Wills, Meredith 58, 59
 Wills, Meredith (madame) 58, 59
 Wilson, Louise 67, 68

- Woolsey (famille) 28, 31
- Woolsey (père) 54, 55, 68, 69
- Woolsey, John 54, 55
- Woolsey, John William 54, 55



Née à Saint-Joseph-de-Beauce, Marthe Faribault-Beauregard oeuvre depuis plus de trente-cinq ans dans les domaines de l'histoire et de la généalogie. Elle est l'auteur de plusieurs volumes, dont «La population des forts français d'Amérique au XVIII^e siècle». Les deux premiers volumes de cette série comptent chacun plus de quatre cents pages.

Un troisième volume est en préparation. Lauréate, en 1983, du Prix David M.-Stewart, offert par la Fédération des sociétés d'histoire du Québec pour couronner une carrière vouée à la recherche historique, elle est membre émérite de la Société généalogique canadienne-française, dont elle assume, actuellement, la présidence. Marthe Faribault-Beauregard possède des archives personnelles, héritage provenant de ses ancêtres Faribault, Juchereau-Duchesnay, Panet, etc., ce qui l'a amenée à s'intéresser à l'histoire de la colonisation de la région des Illinois, au XVIII^e siècle. Le document contenu dans ce volume a été commenté par l'auteur des annotations, lors d'un congrès tenu à Ste. Geneviève, Missouri, en 1986, par la "French Colonial Historical Society". Le manuscrit publié traite aussi de la vie quotidienne au manoir de Ste-Mélanie d'Ailleboust, au XIX^e siècle, ainsi que d'un voyage, en voiture, de Québec à Kamouraska, en 1840.